PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 22 1933

40e Année. N° 17.

LA REVUE DE PARIS

1er SEPTEMBRE 1933

		Pages.
Germain Martin . .	*La Guerre des Monnaies*	5
René Maran	*Le Livre de la Brousse.* — I	31
Pierre Champion . .	*Paris anglais*	59
André Thérive . . .	*Antoinette Bourignon.* — IV	81
Charles de Rouvre.	*La Religion positive*	117
Ttesse Jean de Pange.	*Madame de Staël et les États-Unis* . . .	150
Honoré de Balzac .	*Lettres à l'Étrangère.* — II	164
Robert de Smet . .	*Le Mouvement dramatique en Angleterre.*	185
Bernard Faÿ	*L'Expérience Roosevelt*	202
A. Albert-Petit . . .	*Les Livres d'Histoire*	216
Edmond Jaloux . . .	*L'Abbé Henri Bremond*	229

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

COMITÉ
POUR LA CÉLÉBRATION DU QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE
DE
M. G. HANOTAUX

APPEL

M. Gabriel Hanotaux atteindra en novembre prochain ses 80 ans. La nouvelle étonnera assurément ceux qui le voient mettre une si alerte activité au service de la science, des lettres et du pays.

Il ne s'agit pas ici de retracer la carrière du maître historien et de l'homme d'État. Nous nous contenterons de rappeler qu'écrivain, député, directeur au Ministère des Affaires Étrangères, ministre des Affaires Étrangères, ambassadeur extraordinaire auprès du Saint-Siège, membre de la première délégation française à la Société des Nations, membre de l'Académie française, fondateur et président du Comité France-Amérique, premier président de l'Académie des Sciences coloniales, haut directeur d'importantes publications historiques, il s'est, à toutes les heures de sa carrière, montré tout à la fois l'un des plus précieux serviteurs de notre idéal national et l'un des artisans les plus actifs des amitiés françaises.

Les premiers volumes de son Richelieu **l'ont, avant 40 ans, classé parmi les jeunes maîtres qui, dès cette époque, mettaient si haut l'école historique française; ministre des Affaires Étrangères, il a élargi et scellé les bases de notre magnifique empire colonial, consacré l'alliance russe et maintenu la paix; sorti de la vie publique, il a consacré sa plume aux plus grands chapitres de notre histoire: Richelieu, Jeanne d'Arc, Fondation de la 3e République, Guerre de 1914, etc.; par ailleurs, avec les collaborateurs qu'il a su grouper et diriger, il a élevé ce monument :** l'Histoire de la Nation française **et** l'Histoire des Colonies françaises.

Ayant, cinq ans avant la guerre mondiale, conçu et fondé le Comité France-Amérique, il a ouvert la voie aux unions les plus fécondes. Ainsi a-t-il collaboré dans tous les domaines à la grandeur de la France.

Des amis de M. Hanotaux ont jugé, qu'à l'occasion de ses 80 ans, une manifestation devait être faite des sentiments d'admiration, de gratitude et de sympathie cordiale qu'inspire une vie si remplie. Ils ont décidé qu'une médaille serait frappée qui commémorerait sa personne et sa carrière et que dans un volume seraient exposés les points multiples de son activité et de ses œuvres. Ils font appel aux amis que M. Hanotaux compte dans tous les milieux pour obtenir avec leur souscription leur adhésion comme membres du Comité en formation.

Nous sommes convaincus que nous allons au-devant des vœux de tous et que notre appel trouvera l'écho que nous attendons.

Président :	**M. Louis Madelin, de l'Académie Française.**
Vice-Présidents :	**M. Paul Valéry, de l'Académie Française.**
	Duc de la Force, de l'Académie Française.
Trésorier :	**M. Gabriel Louis-Jaray, maître des requêtes au Conseil d'État.**
Secrétaire :	**M. Émile-Albert Sorel, conservateur de la Bibliothèque Thiers.**
Secrétaire adjoint :	**M. Marcel Bouteron, bibliothécaire de l'Institut.**
Délégués :	**M. Soulange-Bodin, ministre de France.**
	M. Paul Bourdarie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences coloniales.
	M. Jean Hanoteau.

A toute souscription d'un minimum de 100 francs, sera attribué, au choix du souscripteur, la médaille en bronze ou le volume qui sera tiré en une édition de luxe, à 500 exemplaires numérotés, réservée aux membres et adhérents du Comité. Toute souscription d'un minimum de 200 francs donnera droit à la médaille en bronze et à un exemplaire du volume. Le versement d'une somme supplémentaire de 150 francs donnera droit à la médaille en argent (au lieu de bronze). La médaille sera offerte à M. Hanotaux en un dîner qui aura lieu le 18 novembre 1933. Les exemplaires de l'édition de luxe seront attribués dans l'ordre de versement des souscripteurs; les souscriptions, qui seront publiées, pourront être adressées en chèque ou mandat libellé : M. G.-L. JARAY, 9, avenue Victor-Emmanuel, Paris. Tél. : Élysée 51-00.

General
Gaulon

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1933

		Pages.
GERMAIN MARTIN	La Guerre des Monnaies	5
RENÉ MARAN	Le Livre de la Brousse. — I	31
PIERRE CHAMPION	Paris anglais	59
ANDRÉ THÉRIVE	Antoinette Bourignon. — IV	81
CHARLES DE ROUVRE	La Religion positive	117
COMTESSE JEAN DE PANGE	Madame de Staël et les États-Unis	150
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère. — II	164
ROBERT DE SMET	Le Mouvement dramatique en Angleterre	185
BERNARD FAÏ	L'Expérience Roosevelt	202
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'Histoire	216
EDMOND JALOUX	L'Abbé Henri Bremond	229

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1933

PRINCE NAPOLÉON	Voyage aux États-Unis. — I	241
JEAN MASSIP	L'Opinion anglaise et l'Allemagne	273
RENÉ MARAN	Le Livre de la Brousse. — II	292
WLADIMIR D'ORMESSON	La Révolution en zigzag	319
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère. — III	335
JULES SAGERET	L'Insecte camoufleur	368
ANDRÉ THÉRIVE	Antoinette Bourignon (*fin*)	389
ROBERT D'HARCOURT	Paris vu par une Allemande	426
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	438
FRANÇOIS PORCHÉ	La Crise du Théâtre	448
FRANÇOIS LEUWEN	Vers la Scission socialiste	459
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	467

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1933

		Pages.
COMTE DE FELS	Le Mal financier	481
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Loup-Colonel. — I	500
GEORGES-R. MANUE	Un Été au Maroc	528
PRINCE NAPOLÉON	États-Unis et Canada (Souvenirs). — II	549
ROBERT DREYFUS	Le Cas Gobineau	588
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère. — IV	611
LEFÈVRE DES NOËTTES	Nefs médiévales et Galères antiques	630
RENÉ MARAN	Le Livre de la Brousse. — III	648
JOSEPH CHAPIRO	La Saison théâtrale à Berlin	671
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	63
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	716

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1933

COMTE DE FELS	Le Mal financier : le Remède	721
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers. — I	742
★ ★ ★	L'Autriche et l'Expérience Dollfuss	772
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère. — V	796
ERNST ROBERT CURTIUS	Balzac et l'Amour	815
RENÉ MARAN	Le Livre de la Brousse. — IV	835
R. DE ROUSSY DE SALES	Le Plan américain à l'épreuve	870
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Loup-Colonel. — II	890
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	918
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Une Exposition Albert Besnard	929
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	934
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	948

LA GUERRE DES MONNAIES

Il est courant de parler et d'écrire sur la guerre des monnaies. Par cette expression on entend désigner les expériences de dévaluation monétaire, le fait de l'abandon de la convertibilité du billet contre de l'or, et toutes les conséquences financières économiques et sociales que comportent fatalement les manipulations monétaires suscitant des difficultés de peuple à peuple.

La phrase fait image. Elle doit frapper les esprits, produire de l'effet. Est-elle bien exacte?

La guerre comporte, tout au moins au début des hostilités, de la part de l'un des belligérants, la volonté du combat.

Elle se déroule et évolue parmi les mouvements stratégiques et tactiques, prémédités et dominés par la volonté de ceux qui les conçurent. Il doit y avoir un plan général d'action suivi d'exécution dont les conséquences sont plus ou moins heureuses.

On ne peut constater rien de semblable dans la série des faits que certains qualifient de guerre des monnaies.

D'abord, pas une seule décision de dévaluation monétaire n'a été prise avec l'intention d'affaiblir l'économie et la situation financière d'autres nations. La chute du mark allemand fut la conséquence directe de la guerre; la loi de stabilisation, en France, enregistra la perte des quatre cinquièmes de la valeur de la monnaie, sous le poids des dettes de l'État; la lire, la livre sterling furent dévaluées pour les mêmes raisons. Quant au dollar, il a été volontairement rendu

1er Septembre 1933.

inconvertible par le gouvernement américain, afin de faciliter le règlement d'un endettement intérieur excessif par un procédé jugé moins dangereux, pour la vie politique du gouvernement et pour l'économie générale des États-Unis, que ne l'eussent été des décisions législatives comportant abattement du montant des créances, en principal et en intérêts.

Nulle intention malfaisante à l'égard des autres nations. Nul désir prémédité d'entraîner la livre sterling dans une dépression monétaire aggravée. L'opportunisme est au point de départ des mesures de suspension de la convertibilité du dollar contre le métal jaune.

Ainsi il est fâcheux d'employer l'expression de guerre des monnaies pour qualifier les événements dont nous sommes les témoins depuis plusieurs années et qui prennent des aspects de gravité accrue au cours de ces derniers mois.

Une fois la décision prise par les gouvernements de modifier la stabilité de la monnaie, les événements se déroulent au delà des prévisions de ceux qui les provoquèrent.

La vie financière et économique a l'aspect de secousses sismiques et non d'une action se développant suivant un plan dirigé par une volonté dominatrice. Désormais la monnaie, détachée de sa base métallique, peut subir tous les contre-coups d'événements intérieurs et extérieurs absolument imprévisibles.

Les nations vivent dans l'incertitude. Jusqu'au jour où, le pire succédant au pire, les gouvernants s'aperçoivent qu'il y a un intérêt vital pour leurs concitoyens à revenir à la convertibilité. Le spéculateur, il est vrai, a trouvé dans le jeu à la baisse de la monnaie et ses conséquences, occasion de profits rapides et scandaleux. L'armature morale du pays est menacée. La conduite des événements échappe à la volonté des hommes. Ce n'est pas la guerre; c'est le chaos, et la menace de sa propagation à l'extérieur, parce que les événements néfastes dus à l'incertitude monétaire ont pris une ampleur redoutable et pour l'État qui dévalue et pour ceux qui doivent obligatoirement subir, dans leurs relations commerciales, les conséquences de la dévaluation.

Il nous sera facile de montrer qu'aucune direction comportant une prévision, non pas certaine mais simplement

approximative, n'est possible, en cette matière. Les événements survenus dans le passé en France, en Allemagne, en Italie et plus récemment aux États-Unis, apportent à l'observateur une abondante moisson de constatations dont nous aurons à faire notre profit.

Sous quelles influences la plupart des nations ont-elles été entraînées vers les pratiques de monnaies instables? Les causes de l'évolution de la politique monétaire ayant été dégagées, il importera d'en montrer les conséquences pour les nations et pour l'avenir de la civilisation.

I

L'ÉVOLUTION DES TENDANCES MONÉTAIRES DE 1914 A 1933

A l'exception des historiens spécialisés dans l'étude des problèmes monétaires et de leurs caractères, bien peu de personnes ont une idée exacte de l'effort qu'il a fallu accomplir pour obtenir des régimes monétaires stables. Au moyen âge et jusqu'au début du XIXe siècle, la monnaie fut matière à transformations continuelles. Les fabricants de fausse monnaie pullulaient. On rognait le pourtour des disques; on fourrait les jetons avec du métal inférieur. Le change manuel, c'est-à-dire l'évaluation immédiate et matérielle des monnaies de différentes nations n'était point chose simple.

Le changeur, dans les peintures ou gravures des siècles passés, nous est présenté ayant toujours devant lui une balance révélatrice du poids réel des sommes qu'il manipule.

Lentement les grandes nations d'Europe créèrent des types de monnaies qu'il était impossible de rogner sans que l'aspect extérieur de la pièce en fût aussitôt modifié. Dès lors le métal précieux put devenir la commune mesure des valeurs nationales et internationales. L'argent et l'or prétendirent à ce rôle. Au milieu du XIXe siècle, l'abondance de production du métal blanc, soit après extraction des mines, soit après utilisation des résidus de traitements d'autres métaux entraîne un avilissement des cours.

En fait, avant la guerre, le bimétallisme ne pouvait être maintenu dans certaines nations que par la possibilité de

convertibilité de l'argent contre l'or. Seul le métal jaune était l'étalon des valeurs échangées.

La place de Londres avait joué un rôle capital dans la construction d'un mécanisme à la fois simple et complexe, qui faisait de l'or le régulateur des activités nationales et mondiales.

Elle était le centre de règlements internationaux, non seulement des opérations faites en Angleterre ou pour son compte, mais encore pour des personnes de nationalités diverses, par exemple d'un négociant russe et d'un vendeur de laines de l'Amérique du Sud, qui libellaient leurs règlements en livres sterling.

Cet avantage était dû à trois faits principaux. La stabilité de la livre sterling, toujours et partout immédiatement convertible contre de l'or; l'importance du commerce international du Royaume-Uni; l'organisation du marché des capitaux à Londres où l'on pouvait escompter immédiatement une traite, une remise, dont les signatures étaient l'objet d'une estimation d'autant plus rapide que les banques entretenaient avec soin une vaste documentation leur permettant de suivre, presque au jour le jour, l'évolution des entreprises, dans le monde entier.

Le crédit, nécessaire à ces immenses opérations, était distribué par les Banques, soigneusement spécialisées dans les escomptes, les avances aux affaires, les placements à long terme. Grâce aux variations du taux de l'escompte, la Banque d'Angleterre, détentrice du métal régulateur de l'émission des billets, exerçait une influence considérable sur le volume des crédits.

Afin de conserver aux banknotes libellés en sterling une valeur indiscutable, l'Institut d'émission s'était imposé des règles extrêmement rigides. La création des instruments de circulation devait ne jamais dépasser une proportion fixée à l'avance par rapport à l'encaisse métallique.

Celle-ci d'ailleurs n'atteignait pas, dans son total, des sommes très élevées. Par le jeu des règlements internationaux, Londres s'appliquait à ramener vers l'extérieur les masses de métal qui affluaient sur la place, premier marché de l'or au monde. La livre était assurée d'une convertibilité très effective, sans

que la Banque d'Angleterre eût à conserver un stock métallique pourvant favoriser une extension trop large des crédits.

La sévérité des pratiques de l'émission du billet, limitée à la détention de l'or, n'avait pas été admise facilement, au cours du XIXe siècle. Alors deux doctrines s'étaient heurtées. Les défenseurs de l'une préconisaient une émission adaptée aux besoins réels de l'économie et jugeaient que la circulation monétaire proportionnelle à l'existence d'une masse métallique n'avait aucune souplesse d'adaptation aux besoins réels du marché. La logique aurait dû conduire les politiques et les financiers à adopter un système d'émission réglé par les besoins mouvants du commerce international.

Les rédacteurs du *Charter Bank Act*, en 1844, donnèrent à la Banque d'Angleterre le statut qui lui a permis de jouer un si grand rôle dans la création du marché monétaire de Londres. Ils ne voulurent rien céder à la facilité. Ils soumirent le régime monétaire de l'Angleterre à une discipline qui ne fut pas sans inconvénient. A plusieurs reprises, le développement des transactions fut gêné par la limitation de l'émission à un degré qualifié bien souvent d'abusif, et on dut décider de suspendre momentanément l'application de l'acte statutaire, c'est-à-dire qu'on autorisa la Banque à émettre des billets au delà du total formé par l'encaisse et une somme fixe garantie par divers gages.

Ces inconvénients réels furent atténués à la fin du XIXe siècle et au début du XXe par la solidarité des places de Londres et de Paris. Gresham a prétendu que l'énorme mécanique constituée par les mouvements de capitaux, de main-d'œuvre, de marchandises, à travers le monde, sorte d'immense toupie tournante, avait pour pivot et pour support une lamelle d'or, c'est-à-dire l'encaisse de la Banque d'Angleterre.

Cela fut vrai dans les deux premiers tiers du XIXe siècle. Londres a bien eu l'ingéniosité et la capacité de la construction d'une sorte d'horlogerie économique, trouvant dans l'or le pendule compensateur, indispensable à l'équilibre de l'activité mondiale. Mais lentement, la France poursuivit pendant tout le XIXe siècle la réalisation d'un système monétaire fortement gagé par une encaisse d'or et d'argent. Progressivement

le métal blanc fut réduit à la quantité imposée par un bimétallisme imparfait auquel adhéraient les États de l'Union Latine. L'or détenu par la Banque de France joua dès lors un double rôle. Il garantit la convertibilité constante du billet contre du métal. Puis il constitua une réserve toujours prête à passer le détroit et à donner à la Banque d'Angleterre des facilités momentanées qui évitaient des contractions monétaires et permettaient à Londres de ne pas éprouver de trop sévères contre-coups lors des crises provoquées par les abus du crédit aux États-Unis.

Toute cette puissante structure n'était pas parfaite. Elle avait cependant l'avantage d'un déclanchement rapide et automatique de l'action de l'or sur le crédit.

Par les variations du taux de l'escompte, la Banque d'Angleterre facilitait ou resserrait la masse des capitaux que les banques pouvaient mettre à la disposition des affaires. Bien placée pour suivre les mouvements commerciaux, elle présidait à l'octroi des crédits indispensables aux industriels, aux négociants, donc à la production et aux besoins de la circulation nationale et même par répercussion mondiale.

Il y avait dans ce mécanisme une *direction* mais elle n'était pas le fait de l'arbitraire, de la volonté de quelques gouvernants ou de fonctionnaires, renseignés par des statistiques toujours en retard par rapport à la réalité économique.

Elle était déclanchée automatiquement par les indications des mouvements d'entrée et de sortie d'or, s'accumulant ou s'évadant des encaisses des banques d'émission et exerçant une action sur les changes, donc sur les déplacements de capitaux de nation à nation. Les résultats des balances du commerce et des comptes étaient immédiatement constatés. Les dispensateurs de crédit que sont les banques démêlaient les sollicitations saines de capitaux et celles qui imposaient, au contraire, la plus grande réserve.

Le grand courant constitué par les mobilisations de main-d'œuvre et de marchandises, se produisait, d'après les indications automatiques des déplacements d'or, vers les emplois les plus productifs, les plus rémunérateurs, à un moment donné.

Certes l'état d'équilibre ainsi créé était instable. La vie éco-

nomique ne peut être cristallisée. Il importe qu'elle soit sans cesse pénétrée par des millions de faits dont l'action de chacun est imprévisible, mais qui sous un régime de liberté exercent leur influence de façon immédiate, enregistrée aussitôt dans les mouvements des prix.

Telle était l'essentiel du capitalisme vivant avant la guerre de 1914. L'or jouait le rôle de régulateur des mouvements de capitaux et d'activités humaines. Il ne pouvait le remplir que dans un régime de liberté, de non-intervention de l'État ou des collectivités à travers les actes qui président à la formation des prix.

Réaliser, par tous les moyens possibles, un régime de liberté à l'intérieur de la nation, d'abord, puis entre les peuples, était indispensable pour permettre aux prix d'exercer leur influence sur les capitaux qui seraient dirigés vers les emplois les plus utiles aux individus et aux nations.

Une force inconsciente, dans ce mécanisme ingénieux dont le pivot était l'or, agissait donc à l'égal des forces de la nature physique, pour mettre à la disposition des États qui pouvaient et devaient développer leur économie, des capitaux en quantité égale à leurs possibilités et à leurs capacités économiques.

Ce mécanisme était aussi d'une grande efficacité pour aider au progrès. Le développement de la production, assuré par des capitaux obtenus non sans difficulté, grâce à l'épargne, devait contribuer à l'amélioration constante des conditions techniques. Les marchandises, les biens de toute nature étaient offerts à des prix de plus en plus accessibles à une masse de consommateurs toujours *accrue*. Le progrès économique était le support d'un progrès social. Ainsi se réalisait, dans une harmonie assurément relative, mais aussi efficace que possible, sous l'influence régulatrice de l'or dans un régime de liberté, la mise à la disposition des masses des résultats de découvertes scientifiques qui assuraient le bien-être matériel, alors que l'asservissement des forces de la nature libérait progressivement l'humanité du travail servile.

De telles constatations suffiraient à justifier l'attachement du capitalisme à des systèmes monétaires soudés à l'étalon-or. Mais il était encore un autre avantage d'ordre moral et

dont l'influence a été considérable sur l'évolution et le progrès de l'industrie.

La fixation d'un prix, exprimé en monnaie, ayant une stabilité de valeur sinon parfaite tout au moins relative dans le temps, permettait à l'épargnant qui remettait ses disponibilités aux entrepreneurs, d'avoir la quasi-certitude, lors des amortissements et remboursements faits par l'emprunteur au prêteur, de disposer d'une puissance d'achat à peu près égale aux deux époques considérées.

En dehors des aléas qui sont inévitables dans la vie des affaires et imposent, même aux esprits les plus timorés, un élément de jeu involontaire lors de tout placement, la possibilité, grâce à l'or, de maintenir à peu près intacte la valeur des patrimoines devait activer la formation des épargnes et fournir aux affaires la certitude de trouver en abondance des capitaux sur le marché, pourvu que le solliciteur offrît des garanties matérielles et morales.

La règle du respect des contrats, indispensable à la vie des nations civilisées qui ne veulent pas transformer le prêt en une opération de spoliation au détriment de l'épargnant, ne peut être loyalement respectée que dans les nations ayant un système monétaire où la convertibilité est toujours possible.

L'or, dont l'âpre convoitise a causé tant de maux à l'humanité à travers les âges, a eu aux XIXe et XXe siècles un rôle civilisateur et moral.

Comment expliquer qu'aujourd'hui de puissantes nations abandonnent des régimes monétaires dont il est impossible de nier l'action bienfaisante pour le progrès humain?

II

LES CONSÉQUENCES DES ENDETTEMENTS DUS A LA GUERRE

Délibérément, en abandonnant l'étalon-or, va-t-on menacer le régime capitaliste qui succombe non point par ce qu'il contient en lui des éléments de désordre, de faiblesse ou de destruction, mais bien parce que la guerre a imposé, par les dépenses exagérées qu'elle a entraînées, des situations qui ne peuvent plus être l'objet de règlements définitifs si on main-

tient une monnaie saine, si on veut respecter les clauses des contrats survenus entre le prêteur et l'emprunteur?

Il a fallu un endettement dépassant les possibilités des ressources annuelles des États, pour que les régimes monétaires les plus solidement stabilisés soient ébranlés. La masse passive était constituée par des emprunts faits à l'intérieur des nations ou à l'étranger, les uns à long terme, les autres à court terme.

Les premiers par le jeu des annuités de remboursement et des intérêts venaient grossir les charges budgétaires et comportaient en contre-partie la création toujours aggravée d'impôts qui, dans un régime démocratique, atteignaient la fortune acquise et les producteurs; surtout les industriels. Afin de ne pas mécontenter les masses électorales, on évitait de faire contribuer sévèrement les agriculteurs à l'impôt, on recourait le moins possible aux taxes indirectes qui frappent à coup sûr les travailleurs. La pratique des exonérations à la base rétrécissait l'assiette et alourdissait le poids des charges fiscales pour les grandes entreprises qui dès lors étaient fatalement tentées de recourir au crédit pour soutenir leur activité.

Toutes ces conséquences devaient déséquilibrer la monnaie. Les facultés contributives ont une limite d'autant plus rapidement atteinte que le nombre des assujettis est plus restreint. Face à des difficultés budgétaires, l'État est bien sérieusement tenté de songer à une manipulation des monnaies pour trouver des ressources. Le moyen est simple, facile.

On multiplie les unités monétaires papier et aussitôt les prix de monter; la hausse des prix étant d'ailleurs facilitée par l'arrêt de la thésaurisation dès qu'il y a seulement menace d'inflation ou de dévaluation et par les conséquences de l'augmentation du volume de l'émission, lorsque l'État sollicite, soit sous une forme directe, soit sous une forme déguisée, le concours de l'Institut d'émission pour obtenir des avances qui entraînent une création de billets.

La masse métallique restant à peu près constante doit garantir un volume accru de monnaie de papier. Il est fatal que le maintien de la convertibilité apparaisse désormais de plus en plus difficile aux nationaux et aux étrangers.

Alors on assiste à la fuite des Français, des Allemands, des Anglais devant leur propre monnaie. Les voici à la recherche de nombreux moyens pour échanger leurs francs, leurs marks, leurs livres, contre des biens matériels, des valeurs à revenus variables, des devises étrangères.

Le désarroi de la monnaie est certain. Il va entraîner la chute du change et la fuite de l'or à l'extérieur. En effet, les négociants ayant à régler des tirages faits sur eux après opérations commerciales, auront intérêt à fournir de l'or si le cours des changes leur impose ce mode de paiement comme le plus favorable. L'Institut d'émission cherche alors à défendre son encaisse et demande à l'État de suspendre la convertibilité.

Désormais la monnaie nationale est vouée à toutes les appréciations de l'étranger quant à sa valeur. Les difficultés de trésorerie, d'équilibre budgétaire, de balance commerciale, de balance des comptes sont les multiples éléments de base de ces évaluations. Aussitôt les spéculateurs entrent en ligne et, par des prises de positions à la hausse ou à la baisse et surtout à la baisse, déséquilibrent les cours et vont au delà de la volonté des gouvernants qui avaient décidé la suspension de la convertibilité avec l'espoir d'en limiter les effets.

Les dures lois de la nécessité et l'espérance de trouver dans la dévaluation de la monnaie et dans la hausse des prix une plus grande facilité pour faire face aux difficultés budgétaires ont engagé l'État dans l'abandon des régimes sévères de convertibilité qui étaient si résolument défendus avant la guerre. N'y a-t-il pas une grande illusion dans cette attitude? Nous en verrons et les erreurs et les conséquences.

Il est une autre raison de l'abandon de la convertibilité non plus imposée par l'extérieur, par les menaces d'effondrement des cours de change, mais par un intérêt, à la fois politique et social et qui correspond à la situation des créances internes dont le volume ne permet pas d'espérer un règlement sans une hausse rapide des prix, consécutive à une menace de dévaluation de la monnaie après suspension de la convertibilité. Tel a été le cas des États-Unis. Dès la fin du mois de mai 1933, le président Roosevelt demandait au Congrès de lui attribuer les pouvoirs permettant de dévaluer la monnaie américaine si besoin en était, jusqu'à concurrence de 50 p. 100, afin de

pouvoir provoquer, par cette tendance à l'affaiblissement de la monnaie, une hausse des prix rétablis au niveau de 1929.

Ainsi on évitait de prendre, en vue de la libération plus facile des débiteurs, des mesures législatives qui eussent amputé le capital des créances sur les farmers, sur les entreprises privées, sur les diverses municipalités et États. Le patrimoine des compagnies d'assurances, des *trusts companies* eût été amoindri, et un problème social des plus graves posé immédiatement devant l'opinion publique.

Le Président de la République américaine et ses conseillers ont préféré demander à la dévaluation monétaire une solution en apparence plus facile. Elle permet, sans loi spéciale, de porter atteinte à l'exécution des contrats. Le seul fait de la rupture de la convertibilité modifie et facilite le remboursement des dettes. Désormais est instauré le régime qui sacrifie systématiquement le créancier au débiteur; l'épargnant à l'emprunteur, plus soucieux de courir ses chances que d'assurer l'exactitude des remboursements.

L'abandon des régimes monétaires à étalon-or dont nous savons les causes est, par ses conséquences, une menace contre l'existence du capitalisme. Par ce terme nous n'entendons pas simplement désigner un régime dont le principal caractère est le maintien de la propriété privée, qui par la certitude de sa transmission, de générations en générations, excite l'individu à l'épargne afin d'accoître un patrimoine en vue d'avantages immédiats ou lointains.

Le capitalisme ne peut survivre que dans un milieu de relations souples, susceptibles d'adaptations constantes qui grâce à l'intervention de l'or ajuste les capacités de production des entreprises à la masse des besoins des consommateurs. L'équilibre économique en était le résultat, à condition que l'Institut d'émission, les banques et les chefs d'entreprises voulussent bien jouer les règles du jeu.

Faussaient-ils les cartes; se livraient-ils à des ouvertures de crédits au delà des limites indiquées par les rapports de convertibilité? Les freins qui constituent les phénomènes de crises jouaient aussitôt. Un essor pléthorique de la production provoquait un accroissement de l'offre, non consécutif à la demande, et suivi de l'effondrement des prix. Les entre-

prises les moins bien situées, les moins favorisées pour soutenir les conséquences de la concurrence, disparaissaient. L'assainissement était plus ou moins rapide. Mais il se produisait suivant un rythme qui correspondait à des cycles au cours desquels la production s'ajustait au niveau des besoins, après élimination des affaires les moins adaptées aux effets de la lutte économique. L'or régulateur, par ses déplacements, hâtait la réalisation de l'équilibre.

Il ne faut pas être surpris si, il y a trois ans, la plupart des économistes nous invitèrent à ne pas nous émouvoir en présence d'une crise que M. Caillaux et moi-même annoncions, dans une série d'articles publiés par *le Capital*, comme un phénomène de déséquilibre profond et durable. Ils étaient dominés par la conception de la crise cyclique. Plus soucieux de développer, dans le secret du cabinet, des théories que de suivre l'évolution des faits, ils n'avaient pas aperçu les modifications profondes survenues dans le régime capitaliste par suite des interventions incessantes de l'État qui modifiaient la mécanique économique et les possibilités d'ajustement de la production aux besoins des consommateurs.

Or, la guerre avait eu pour premier résultat d'activer dans toutes les nations belligérantes, et dans celles qui prirent rang parmi leurs fournisseurs, les fabrications répondant aux demandes d'armements intensifs. La métallurgie, les fabriques de produits chimiques, les tissages de draps, les fabriques de chaussures pullulaient, après emploi de capitaux énormes, immobilisés dans l'outillage et les bâtiments.

Les banques réalisaient alors le miracle mortel de l'essor du crédit, avec la complicité, surtout aux États-Unis, des banques d'émission. Quiconque, dans le milieu des affaires, désirait de l'argent en trouvait aisément. Le crédit fut aussi mis à contribution pour soutenir, une fois les hostilités terminées, l'activité des industries. Ainsi on créa une économie artificielle. En même temps s'incrusta, dans le cerveau de certains théoriciens, l'idée que la circulation devait avant tout être adaptée au volume des transactions. Idée d'ailleurs soumise avant la guerre à l'opinion américaine et mondiale par le professeur Irving Fisher. Ne demandait-il pas la création d'un dollar à teneur d'or variable, grâce à l'augmentation du

poids d'or en cas de hausse des prix et à la diminution en cas de baisse pour réaliser, à travers des fluctuations modérées, un niveau de prix à peu près constant, et en tous cas adapté à l'activité économique.

La guerre et ses conséquences avaient eu aussi pour résultat de rendre les États-Unis créditeurs du monde entier. L'or affluait de partout vers eux. Leur situation créditrice par rapport à tous les États rendait le dollar invulnérable, tandis que la plupart des autres monnaies étaient chancelantes.

Les Européens fuyaient le franc, la livre, etc., et demandaient au dollar un refuge, une sécurité.

La conjonction de toutes ces influences modifiait profondément, sur le plan international, le rôle régulateur de l'or et son action sur les déplacements de capitaux. Le système complet et souple du marché international, reposant sur le respect de l'étalon-or, qui avait été édifié à Londres au cours du XIXe siècle, était effondré. L'Angleterre, après avoir fait les efforts les plus méritoires pour maintenir la parité ancienne de la livre et du métal jaune, devait enregistrer l'appauvrissement dû à la guerre et abandonner le régime de l'étalon-or.

Ce seul fait atteignait profondément le capitalisme, dans sa forme internationale. Le régulateur de l'activité économique et des mouvements de capitaux était brisé, car New-York n'avait ni l'outillage bancaire, ni l'ampleur de relations, ni les valeurs professionnelles des dirigeants de la place de Londres. L'or s'accumulait en Amérique et servait à étayer une masse de crédits internes qui favorisaient l'essor pléthorique des entreprises et préparaient une ère de surproduction et d'endettements excessifs. Le métal jaune ne jouait plus son rôle civilisateur et pondérateur. Fatalement l'Américain préparait la catastrophe intérieure qui devait, sous le poids des dettes des entreprises et des collectivités, l'acculer à une dévaluation monétaire voulue.

La guerre eut pour toutes les nations une autre conséquence sur le plan international, qui apporta le désordre dans les relations de l'offre et de la demande. L'intervention de l'État, devenu l'assureur de tous les risques économiques et sociaux, impose aux entreprises des charges fiscales qui s'ajoutent au

prix de revient des produits en supprimant toute souplesse d'ajustement de la production aux conditions réelles du marché à l'intérieur et à l'extérieur.

A l'intérieur, les variations des besoins ont leurs effets contrariés par la masse des frais incompressibles qui ne permettent pas au consommateur d'avoir le bénéfice de la réduction des prix de gros. Les progrès de la technique, du machinisme ne peuvent plus, comme par le passé, se traduire de façon certaine par une baisse des prix de détail, cause de l'essor de la consommation. Le danger d'une surproduction est donc inévitable et les États sont fatalement conduits à une élévation des droits de douanes qui écarte les produits étrangers.

L'économie contemporaine vit dans un encerclement de droits plus que protecteurs, prohibitifs; de contingentements, parce que le produit fabriqué vient sur le marché alourdi de toutes les taxes et impôts payés à l'État qui a multiplié ses fonctions. Ces charges ébranlent l'économie interne tant par l'élévation des prix qu'elles entraînent que par la restriction qu'elles imposent à la consommation. Elles anéantissent, après avoir imposé l'essor des mesures de protection, les facultés d'exportation, les échanges internationaux des produits contre les produits. En même temps les progrès de la technique ont multiplié les facultés de création du machinisme, mais éliminé la main-d'œuvre dans des proportions impressionnantes.

Comment être surpris si, dans de telles conditions, l'or ne peut plus jouer le rôle de régulateur des prix et des échanges sur les plans nationaux et internationaux?

Le véritable aspect des troubles monétaires, ce n'est pas la guerre, mais l'incohérence. Il faut l'imputer à une série d'actes destructifs d'une harmonie construite après des siècles d'hésitation, et dont la réalisation fut rendue possible par un heureux concours de circonstances : inventions industrielles, transports internationaux plus rapides, facilités accrues pour hâter la transmission des ordres de vente et d'achat.

Y a-t-il des moyens de sortir de cette situation qui donne l'explication profonde non seulement du désordre monétaire, mais de la crise générale et de sa durée, dans ses rapports avec la monnaie?

Deux grands systèmes de réorganisation s'affrontent : celui de l'économie dirigée, celui d'un retour à un régime de liberté qui permettrait à l'or de jouer de nouveau son rôle dans l'équilibre économique.

III

LA VIE DES MONNAIES DANS L'ÉCONOMIE DIRIGÉE

Il est difficile de préciser le contenu de la conception d'une économie dirigée. Il y a en effet des degrés dans la direction de l'activité. Les gouvernements peuvent limiter leur initiative à un contrôle qui surveille les grandes entreprises et les empêche de réussir des combinaisons contraires à l'intérêt général. Ce procédé n'offre qu'avantages, s'il n'est inspiré que par le souci de lutter contre l'égoïsme de puissances humainement entraînées vers des abus afin d'assurer la domination de leurs intérêts. Seulement, dans un régime démocratique, la tentation est grande pour les élus d'exercer le contrôle au profit d'une classe qui fait la majorité électorale et au détriment de minorités qui deviennent les corvéables à merci du milieu social.

La répartition des impôts d'après des modalités d'assiette, toujours rétrécie à la base par des exonérations, tandis que les grandes affaires sont de plus en plus lourdement accablées, est une forme de l'économie contrôlée et dirigée. Il en est d'autres et de multiples.

Ces cas ne sauraient retenir notre attention. L'économie dirigée dont nous devons dégager les caractères, a été élaborée dès que les systèmes monétaires se sont écartés de la rigidité du contrôle de l'or. L'État, pour parer aux insuffisances régulatrices du métal, dans un milieu qui n'avait que les apparences du capitalisme, a eu la prétention de manipuler l'ensemble du marché monétaire et de diriger les capitaux, les crédits vers les emplois les plus utiles, à un moment donné, pour l'ensemble de la nation.

Grâce à des statistiques nombreuses, recueillies par leurs services, les gouvernements ont la prétention de prévoir la

conjoncture, la tendance de l'économie au cours des mois à venir et de modifier, par une action sur les prix, le cours des événements économiques, afin de stimuler certains éléments d'activité, d'en ralentir certains autres, pour obtenir soit la stabilité, soit la hausse, soit la baisse.

Si ces expériences se révèlent efficaces, on conçoit que les États délaissent le mécanisme de l'or régulateur du marché et préfèrent un système plus souple, plus adapté aux réalités mouvantes et complexes de la vie économique.

Il importe précisément d'examiner si les expériences faites au cours de ces dernières années autorisent les espérances fondées sur la substitution d'une économie dirigée, au contrôle quasi-automatique de l'or.

Demandons une réponse précise aux faits qui se sont déroulés aux États-Unis. Les économistes les plus en vue de cette nation ont, même avant la guerre, élaboré des théories qui devaient permettre de concevoir un système monétaire plus équilibré que celui de l'étalon d'or.

Nous savons l'essentiel de la conception d'Irving Fisher dont le dollar, variable quant à son poids d'or, devait s'adapter à la valeur de produits de large consommation qui, par leurs variations souvent compensatrices, offriraient dans le temps une grande stabilité. Sous l'influence de ces tendances, l'université de Harvard avait créé un service d'élaboration de courbes qui donnaient les moyens de prévoir la direction la meilleure de l'économie, afin de défendre l'équilibre contre des possibilités de surproduction, des excès spéculatifs...

On sait l'effondrement de toutes les illusions qu'avaient inspirés les prétentions des apôtres de l'économie dirigée. Les États-Unis n'ont pu échapper aux maux de chômage. Ils avaient, par un essor de crédits aux affaires et à la consommation, préparé la crise de surproduction et d'endettement qui aboutit à la suspension de l'étalon-or. Les dirigeants avaient été les grands prêtres de la religion de la prospérité. La mystique l'emportait sur le réalisme économique.

Malgré les échecs du système d'économie dirigée, survenus à une époque où le dollar était accroché à l'or, les Américains ont de nouveau tenté une expérience d'organisation concertée et autoritaire de l'économie, afin d'agir sur les prix pour pro-

voquer une hausse proportionnelle à la dévaluation voulue et facilitée du dollar.

Il est aujourd'hui impossible de juger le résultat définitif de l'expérience américaine et tel n'est point l'objet de cette étude de synthèse de l'évolution monétaire contemporaine.

On peut par contre en dégager le caractère. La décision prise d'agir sur les prix a provoqué des effets de hausse depuis le 4 mars 1933, date de la prise du pouvoir par la nouvelle administration américaine, mais non point d'une façon absolue et également proportionnelle sur toutes les marchandises. Le cours de nombreux produits a monté, non seulement dans son expression en dollars-papier, mais en dollars-or tandis que pour d'autres séries importantes de marchandises les cours ont fléchi aussi bien en valeur papier qu'en valeur or. Il y a donc eu absence d'effet concomitant et simultané. A notre avis, il n'en pouvait aller autrement.

En effet, la hausse n'a pas été provoquée par un développement de la puissance d'achat des consommateurs, mais par des mouvements spéculatifs. C'est là l'explication des soubresauts de la marche vers la hausse. Les dirigeants subissent les influences de tous les événements qui paraissent favoriser ou contrarier le succès d'une expérience d'économie audacieusement risquée.

A la fin du mois de mai 1933, le Congrès des États-Unis discute-t-il âprement l'étendue des pouvoirs monétaires à donner au Président? La hausse des prix est enrayée. La Conférence de Londres paraît-elle décidée à une trêve monétaire qui stabiliserait momentanément le dollar : les cours des valeurs et des matières premières reculent. Enfin, il y a eu vers le 23 juillet 1933, des jours noirs en bourse, dus aux craintes des spéculateurs qui assistaient à une rupture entre les mouvements de prix et les capacités d'achat. M. Johnson, dictateur du redressement industriel, avait manifesté une hésitation et déclaré : « La hausse des prix est tellement rapide et l'augmentation du pouvoir d'achat tellement lente qu'il est clair que nous ne pouvons procéder à l'exécution du programme de redressement industriel avec douze millions de chômeurs. »

Le cours des matières premières qui venait de monter

avec une rapidité vertigineuse s'effondre. Il faut fermer le marché de Chicago. La fatalité entraîne le gouvernement américain à des moyens autoritaires qui dictent aux industriels des conditions de réduction des heures de travail, de fixation officielle de salaires, afin d'accoître artificiellement la puissance d'achat des populations.

L'économie dirigée n'a pu dominer les renversements soudains des tendances psychologiques d'une masse de détenteurs de capitaux qui vivent dans l'incertitude relativement à l'avenir de l'unité monétaire. Les uns pensent aux bénéfices spéculatifs, les autres à la possibilité de trouver une sécurité contre la baisse du dollar en achetant des marchandises, des objets d'une valeur considérée plus stable que la monnaie détachée de l'or.

N'est-il pas utopique de prétendre diriger des forces aussi complexes, aussi insaisissables dans leur formation et leur tendance? Dans sa puissante étude critique consacrée à l'application des *Systèmes socialistes*, Maurice Boniguin nous avait affirmé que les tentatives de direction de l'économie, substituées à l'automatisme de la mécanique monétaire, conduiraient à l'intervention de l'État dans la vie matérielle, dans la vie artistique et dans l'existence spirituelle.

Tant sur le plan économique que sur le plan moral, l'action de l'autorité sur les prix nous paraît, quant à son essence même, un mécanisme très inférieur à l'action de la monnaie rattachée au métal.

Elle peut avoir une influence immédiate sur certains prix, dont la hausse est favorisée par les spéculateurs en quête de réalisations de différences. Mais toute hausse très rapide dans un ou plusieurs compartiments de l'économie, est une cause d'aggravation du déséquilibre, si pour les autres catégories il y a stagnation ou recul.

L'équilibre ne peut être que le résultat d'une hausse lente et générale due à des modifications profondes dans les puissances d'achat des masses de consommateurs.

De ces données nous dégageons la conclusion que le système de monnaie dirigée, instaurée aux États-Unis, est moins une arme de guerre contre les autres monnaies et notamment la livre et le franc, qu'une menace pour la stabi-

lité économique et sociale de la nation américaine. Celle-ci est lancée dans une redoutable expérience, dont elle ne peut sortir qu'en revenant à la stabilisation. Cette solution n'est acceptable pour le Président Roosevelt qu'après un profond assainissement des créances dues par les farmers, les villes et les États. L'aspect politique du problème déborde les données économiques et les complique. Elle fait redouter la prolongation de la période d'instabilité monétaire aux États-Unis et, sous l'influence d'une forte poussée spéculative, une chute très accentuée du dollar, qui par répercussion pourrait atteindre la livre sterling et peut-être les monnaies-or.

On conçoit donc que le problème des rapports de la livre et du dollar ne cesse de préoccuper l'opinion britannique. Jusqu'à la dévaluation du dollar, l'Angleterre, depuis la suspension de la convertibilité de l'or et de la livre sterling, était satisfaite de la stabilisation intérieure des prix de détail, tandis que les prix de gros et de produits destinés à l'exportation s'exprimaient en livres dévaluées, ce qui, en principe, favorisait l'exportation des marchandises et constituait une barrière à l'importation. Le Royaume-Uni avait pu obtenir cette stabilité des prix intérieurs, après abandon de la convertibilité, grâce au rôle mondial de la livre sterling et au fait que les monnaies de la plupart des pays qui ravitaillaient la Grande-Bretagne étaient liées à la livre. La poussée vers la hausse des prix au delà de la valeur nouvelle du sterling était évitée par cette solidarité de fait.

Il faut également retenir les conséquences de la volonté nationale anglaise qui a résolument accepté de ne pas tenir compte des dévaluations de la livre et d'éviter d'en incorporer les modifications dans les prix de demi-gros et de détail. L'Angleterre, quand il est fait appel à l'esprit de sacrifice, en vue de l'intérêt national, donne un exemple de discipline consentie qui est une grande leçon pour l'observateur étranger.

Ces facultés d'ordre et de stabilité sont-elles à l'abri d'une chute aggravée du dollar? L'opinion publique anglaise suit attentivement les événements d'Amérique. A la fin du mois de juillet 1933, on pouvait lire dans le *Financial News* :

« En raison de la menace que constitue pour notre commerce

la nouvelle dépréciation du dollar, la mise au point d'une politique monétaire, appropriée, par la Grande-Bretagne devient plus difficile que jamais... Le problème qui se pose pour le sterling, ajoute l'organe financier, n'est pas que la parité avec les monnaies or soit en elle-même peu attrayante, mais que la possibilité menaçante d'une dépréciation du dollar rende cette association dangereuse. »

« Il y a, écrit à la même date le *Morning Post*, trop d'inconnues dans le problème pour que nous puissions nous faire une idée du niveau auquel le dollar sera éventuellement stabilisé. Tout ce qu'on peut dire est que, à condition que le sterling maintienne sa parité actuelle par rapport à l'or et que les plans du président Roosevelt ne soient pas contrariés, le niveau de stabilisation semble devoir être plus au-dessus qu'au-dessous de 4,86 dollars à la livre. »

Ainsi en Angleterre le souci de l'avenir de la monnaie crée des courants d'opinion très divers. Il est des esprits aventureux qui volontiers accepteraient de lier la livre et le dollar en les maintenant à leur parité ancienne de 4,86 dollars par livre sterling. Ce bloc constitué, non par rapport à l'or mais par rapport au sterling, on pourrait agir sur les prix de façon à les stabiliser en expression dollars et sterling grâce à la direction des gouvernements.

Pour tous les pays qui font usage de ces deux monnaies, les prix resteraient sensiblement fixes, au niveau qu'on leur aurait assigné.

Ces propositions ne trouvent guère d'accueil favorable en Angleterre dans les milieux informés et plus épris de réalités que de théories. On sait que la hausse récente des prix survenue aux États-Unis, et qui devrait fournir une indication sur les niveaux de stabilisation et de parité de la livre et du dollar est le résultat de positions spéculatives. Vouloir subordonner, dans de telles conditions, la valeur de la monnaie à celle des marchandises, ne serait-ce pas avoir une masse monétaire sensible à des effets psychologiques et sans cesse en variations brusques par rapport aux modifications de la puissance d'achat des monnaies à base métallique? On comprend que l'un des spécialistes les plus autorisés des questions monétaires en Angleterre, Sir Walter Layton, écrive dans le *News Chro-*

nicle « qu'il serait très imprudent de lier la livre au dollar au cours actuel ».

Le mieux, évidemment, serait de limiter les risques d'une expérience qui en Amérique stimule la production sans qu'il y ait eu augmentation correspondante de la consommation, et de décréter à nouveau la convertibilité du dollar à un taux fixé une fois pour toutes.

Mais est-ce là une solution prochaine? En attendant ce résultat souhaité avec ardeur par la banque d'Angleterre et les banquiers les plus autorisés de la cité, le milieu des affaires réclame la constitution d'un bloc sterling résultant du groupement et de la solidarité des monnaies qui gravitent dans l'orbite de la livre.

Cette idée se rattache à la constatation que le sterling est la monnaie la plus répandue au monde. Si l'on en dirigeait les cours dans le sens d'une hausse des prix, plus lente mais plus durable qu'aux États-Unis, on aurait donné une cause d'essor aux affaires britanniques.

M. Chamberlain, à la fin du mois de juillet 1933, dans une déclaration faite à la Chambre des Communes, disait que ce plan d'accord sur la politique monétaire avec les Dominions et l'Inde, ainsi qu'avec les autres pays dont les monnaies tendent à évoluer dans la sphère de la livre, lui paraissait hérissé de difficultés. « Il n'y a qu'à regarder les différentes devises de l'Empire pour constater les divergences d'opinions qui existent quant au juste rapport entre ces devises et le sterling ainsi qu'à propos du niveau qui leur conviendrait le mieux. »

Le Chancelier de l'Échiquier ne peut ignorer en effet que le Canada, en rapports constants avec les États-Unis, estime que sa devise est plus étroitement liée au dollar qu'à celle du sterling. Il est trop informé sur les problèmes monétaires pour ne pas savoir que la monnaie est dans son pouvoir d'achat l'expression et le reflet de la situation économique, commercial financière. Or, qu'y a-t-il de commun entre la vie économique de l'Australie et celle du Canada? Les Indes et les territoires de l'Afrique du Sud?

Que fera l'Angleterre à l'avenir? Il n'est pas douteux qu'elle cherche à rester en dehors de l'influence des variations brusques du dollar. Ses conseillers techniques les plus sûrs,

tel sir Walter Layton, lui demandent de ne pas laisser glisser la livre à des cours qui rendraient à tout jamais suspecte la monnaie anglaise et impossible le retour du marché des capitaux de Londres avec un rôle prépondérant sur le monde.

Telle est bien la volonté du gouvernement anglais qui ne demanderait qu'à procéder à une stabilisation dont le niveau serait indiqué par un état de fait. Désir d'autant plus explicable que la dépréciation de la monnaie anglaise n'a pas, en fait, favorisé l'essor du commerce extérieur. Des surtaxes spéciales, des barrières douanières ont été créées par les États étrangers et le commerce d'exportation de l'Angleterre s'est affaissé de de 64 p. 100 de 1928 à 1932. Cependant les dirigeants de la politique financière anglaise ne veulent pas s'engager dans une opération dont il faut prévoir le caractère précaire tant que l'influence des variations du dollar peut s'exercer sur les transactions internationales.

Suivre avec attention les événements, avoir la volonté de préparer un retour à la convertibilité, telle est certainement la politique de la Banque d'Angleterre. Celle de la trésorerie britannique est moins nette. Les théories de Keynes sur la soumission de la monnaie aux besoins des transactions y trouvent des partisans dont l'influence explique les hésitations du Gouvernement lors des délibérations de la Conférence de Londres.

Après avoir, au début de la grande réunion des chefs de gouvernements et des experts, exprimé le désir du retour à l'étalon-or et la nécessité d'une trêve douanière immédiate, l'Angleterre ne put ensuite se résoudre à suivre la France et les autres États européens qui déclaraient leur résolution de rester attachés à l'étalon-or.

Le gouvernement français aura eu le mérite de l'unité de vues, d'un bout à l'autre de la Conférence. Notre doctrine fut invariable, grâce à la fermeté de M. le ministre des Finances de France. Elle reçut d'ailleurs l'approbation de principe de l'unanimité des nations représentées.

M. Georges Bonnet, dans l'excellent discours qu'il prononça le 28 juillet put dire : « Nous avons été unanimes à affirmer notre volonté de rétablir l'étalon-or, de faciliter la coopération entre les banques centrales. »

Mais l'éminent délégué de la France ne pouvait nier que dans les faits, la Conférence n'avait point réalisé au cours de sa session l'œuvre capitale de la stabilité des monnaies « déclarée par tous indispensable lorsque s'ouvrirent les travaux ».

L'attitude de l'Amérique, plus éprise de mesures autoritaires pour soumettre son économie à des expédients monétaires qui provoquent une hausse artificielle des prix que de volonté d'assainissement, a répandu à travers le monde l'idée que désormais les monnaies qui restent attachées à l'étalon-or seront facilement désorganisées par le jeu de la spéculation.

Sous l'influence de ces tendances, le florin fut aussitôt l'objet de manœuvres spéculatives de vaste envergure. Mais la volonté d'union des États qui avaient déclaré leur attachement à l'étalon-or empêcha le succès de cette entreprise. Dès le 8 juillet se réunissaient à Paris les représentants qualifiés des six banques d'émission européennes attachées à l'étalon-or. Autour du gouverneur de la Banque de France, on voyait le gouverneur de la Banque de Belgique et celui de la Banque d'Italie; les présidents de la Banque Néerlandaise, de la Banque de Pologne; le président et un directeur de la Banque Nationale Suisse.

Ils avaient procédé à un accord complet sur les moyens de donner à la déclaration des gouvernements, en faveur du maintien intégral de l'étalon-or aux parités actuelles, une pleine efficacité pratique. Les Banques centrales des pays représentés devraient mettre immédiatement en application des arrangements techniques dont les modalités avaient été arrêtées au cours de la réunion.

La seule annonce de cette formation avait enrayé l'action spéculative contre le florin et le franc suisse et M. Georges Bonnet pouvait déclarer, lors de la clôture de la Conférence de Londres, qu'en agissant ainsi on avait servi la cause de tous les peuples. « N'est-il pas évident que si, contre le gré des nations, contre la volonté bien affirmée de leurs gouvernements, les monnaies stables des pays d'Europe étaient brusquement livrées, au caprice des forces aveugles de la spéculation, ce serait, dans un monde déjà si troublé, un élément

nouveau d'incertitude qui ne pourrait que compliquer notre tâche.

» Les heureux effets de notre déclaration se sont déjà fait sentir dans nos pays, sous la forme d'une détente du loyer de l'argent et du retour à la confiance.

» Les échanges internationaux de marchandises et de capitaux s'en sont trouvés facilités. Tous ces éléments ont agi dans le sens du bien commun des peuples.

» Aucun doute pour nous n'est possible. Un jour viendra, plus proche peut-être qu'on ne le pense, où les conditions d'une stabilité générale des monnaies seront remplies. On se rendra compte, alors aisément, combien les nations à étalon-or, en restant fermes sur leurs positions, auront facilité la tâche des autres pays : elles auront ainsi utilement servi les intérêts du monde. »

Sur le terrain de la doctrine aucune contradiction ne peut être apportée à M. le Ministre des Finances. Mais il y a le problème des réalités. Ce bloc est-il d'une solidité à toute épreuve? Ne faut-il pas le renforcer par une entente sur le terrain économique, qui donnera, après un meilleur aménagement des débouchés, un support de résistance aux monnaies des états fidèles à l'étalon-or? Ce bloc pourra-t-il résister aux coups des expériences faites en dehors de lui, mais non contre lui, car même dans le présent il ne s'agit point d'une guerre des monnaies mais bien d'un chaos monétaire.

En fait, ce bloc des états européens fidèles à l'étalon-or a pour pivot la France. Notre encaisse métallique si elle vient en soutien des autres monnaies les garantit contre les coups de la spéculation. Par quels procédés peut s'opérer cette protection? D'abord grâce à un contrôle efficace des crédits, accordés par les banques aux monnaies menacées par le jeu de la spéculation; par des prêts momentanés de monnaies; par des variations des taux d'escompte.

Ces seules possibilités ont une action protectrice certaine. Les événements démontrent leur efficacité. Mais elle ne peut être durable que si le franc reste lui-même inattaquable.

Or, l'on sait par toutes les études publiées depuis quelques semaines qu'il ne faut redouter d'action spéculative victorieuse contre le franc que si les nationaux ont des défaillances

dans leur propre monnaie. Nous même avons soutenu et démontré le bien fondé de cette affirmation dans l'article publié le 1er août par la *Revue de Paris* et consacré au problème politique des finances publiques.

Quelles pourraient être les raisons d'une perte de confiance de la Nation dans sa propre monnaie? Les difficultés de la réalisation de l'équilibre budgétaire peuvent seules ébranler notre forte situation. Le péril n'est point tant pour aujourd'hui, alors que les grandes monnaies sont point inconvertibles, que pour le jour où l'Amérique et l'Angleterre stabiliseraient leurs devises, tandis que nous serions engagés dans de grandes épreuves financières.

Nos difficultés intérieures seraient accrues par la certitude qu'auraient les détenteurs de capitaux disponibles qu'ils pourraient trouver une sécurité contre les vicissitudes de la politique et ses répercussions sur la monnaie, en vendant du franc contre des livres et des dollars.

Nulle mesure autoritaire ne pourrait s'opposer à cette fuite, qui à elle seule est une cause de dépréciation certaine de la monnaie. L'exemple de ce qui vient de se produire en Amérique le prouve. Les États-Unis autrement favorisés que nous jusqu'à ces derniers temps, quant aux résultats de la balance du commerce et de la balance des comptes, ont vu le dollar dévalué par la seule fuite de la monnaie. Combien plus sérieuses seraient, en France, les conséquences de l'inquiétude aggravée par l'impression d'une impossibilité politique d'adoption de mesures propres à assurer l'équilibre budgétaire, ou le recours à des attitudes qui menaceraient les épargnants dans leurs avoirs et les détourneraient de la formation de réserves de capitaux indispensables au soutien du crédit de l'État.

Ainsi les troubles qu'on a qualifiés de guerre des monnaies et dont nous venons de préciser les aspects dans une synthèse explicative des événements ont, par leurs conséquences, un intérêt direct, immédiat pour nous.

Jusqu'à ce jour nos dirigeants n'ont, depuis un an, commis d'autre faute que d'hésiter à livrer la bataille de la défense du franc par l'ajustement de la recette et de la dépense; toutes les catégories de citoyens étant équitablement appelées à consentir des sacrifices. L'attitude de temporisation doit

cesser; le Gouvernement a le devoir de tenir les engagements formels pris devant le Sénat, d'apporter un projet complet d'équilibre à la rentrée du Parlement.

M. le président Daladier, MM. Georges Bonnet et Lamoureux ont trop bien assuré la défense, à l'intérieur et à l'extérieur, de notre système monétaire pour hésiter à accomplir l'acte courageux qui mettra nos patrimoines, nos rémunérations, nos conditions de vie, hors des atteintes des troubles monétaires.

Concluons : il n'y aura de retour à des transactions accrues et sûres entre nations qu'après la stabilisation des monnaies, la restauration de l'or, comme étalon international des valeurs. Car l'on a, dans un régime de liberté économique relative, une puissance de direction automatique supérieure aux volontés et aux ambitions des gouvernements attachés aux pratiques de manipulations monétaires.

Alors on reviendra aux règles du respect des contrats, à l'exécution des obligations du débiteur à l'égard du créancier.

La civilisation, menacée par le développement des troubles monétaires, aura été sauvée par le retour à des pratiques qui puisent leur force dans la loyauté et la stabilité.

GERMAIN MARTIN

LE LIVRE DE LA BROUSSE

I

Poussière de lumières, les étoiles, en plein ciel, étincellent encore. Au loin, la brousse flambe, incendies déchaînés. Le vent, remous d'odeurs et pluie de cendres, comble les horizons d'un bruit de brasillements qui s'atténue, se perd dans l'éloignement et finit par s'y confondre.

La nuit décline. Les étoiles commencent à disparaître une à une, du côté où doit sourdre l'aurore. Un chien aboie. Un deuxième de lui répondre. D'autres, à leur tour, de donner de la voix, au point que l'on n'entend plus, tout au long de la double courbe inverse que la rivière Tomi boucle en cet endroit, que chiens qui s'égosillent à clabauder.

Le temps passe. L'écho, reflet des sons, essaime, de plus en plus étouffés, de plus en plus indistincts, des rafales d'aboiements.

Le calme renaît. Plus rien, si ce n'est la Tomi qui vagit dans l'ombre, sous le frisselis de ses bambous. Le vol vif des chauves-souris se raréfie. Des chouettes frouent, frouent de nouveau, ne frouent plus. L'air fraîchit. Des crapauds coassent. Le cri tenace des cigales harasse les ténèbres décolorées. L'aube ne peut tarder à poindre.

Il semble que la nuit soit pourtant revenue et que le sol la transpire, en même temps que les brouillards qu'il ne cesse d'ourdir.

Leurs vapeurs suppriment le goitre des hauteurs, les arbres

peuplés de feuilles bordant le cours de la Tomi et la Tomi elle-même.

On devine, malgré tout, derrière eux, l'espace inanimé où vit le monde animé. Les crapauds flûtent leurs ti-tilu-ti, les grenouilles vomissent leurs kééé-ex. Et la Tomi, bien qu'invisible, vagit toujours, et gémissent toujours les bambous.

Du reste, voici que, dressés les uns et les autres contre un « kéké réké » qui vient d'éclater à l'improviste, deux, cinq, douze, vingt chants de coq s'apostrophent, se mesurent, se provoquent, signifient par leur persistance que le jour poursuit sa marche, que rien ne peut l'arrêter, qu'il débridera, à temps voulu, de ses flèches solaires, l'abcès des brumes.

Une rumeur immense, faite de bruisselis végétaux, de cris, de stillations naît, grandit, s'amplifie, se ramifie, déborde le brouillard, brusque la brousse, froisse les feuilles, affouille l'eau, se mêle au vent gonflé de parfums et d'odeurs, s'égaie de chants d'oiseaux, de pépiements, de gloussements, de bêlements, d'appels incertains, de rires, devient universelle.

« Pchapcha — pchachacha... Pchapcha — pchachacha... Couhin-couhi... », nasillent ou caquettent les canes, les canetons et les canards. « Bé-é-é-é... Bé-é-é », chevrote Yébrr, le cabri, et ses petits. « Kuikuikuikui... », piaillent les gendarmes en voletant autour des nids qu'ils ont encastrés, comme toujours, aux branches des hauts fromagers.

Les corbeaux criaillent. Koumba, la pintade, cacabe. Bokoudouba, la tourterelle, roucoule et fait la roue. Les mange-mil gazouillent, les toucans ricanent.

Cependant, les brouillards s'aèrent, se déchirent, se dissolvent. Les fromagers, que convulsent de monstrueux empattements, se décident à réapparaître. Les roniers, dont le vent fait crisser les larges palmes, émergent eux aussi des buées qui les cachaient naguère.

Et voici les bambous dont les touffes éversées ne sont que murmures. Et voici la Tomi qui, depuis que le monde est monde, essaie vainement de se lover au creux des rives où elle flue. Voici, tam-tams, cases, balafons, greniers à mil sur pilotis, voici les villages de Krébédjé et les plantations de manioc qui les entourent.

Enfin, arbres où hoquettent les cynocéphales, collines qui

feront, dans un moment, le gros dos au soleil, plaines, vallées, plateaux, marigots, rus, sentiers, lacets, layons, voici la brousse mouvante et vivante, la brousse, commencement et fin de l'homme noir, la brousse qui étreint ses plantations, menace les cases lui servant de tanière et qui, elles et lui, les dévorera sans pitié, quelque jour.

C'est l'aube.

Sur la route de Kémo, dans la direction des M'Boulous, un tam-tam s'est éveillé avec elle.

Il appelle l'espace, lui donne les dernières nouvelles du cru, en réclame d'autres, en échange.

L'espace demeure coi.

Sans se presser, sans se lasser, les mêmes notes d'appel continuent à heurter le silence.

Victoire! Trois, quatre tam-tams ont pris langue avec le tam-tam solitaire. Maintenant, la brousse gourmande la brousse, l'interpelle, sollicite ses combes, ses rivières, ses sous-bois, ses plaines bosselées de croupes boisées.

Chacun de ses replis sécrète des tam-tams haletants. L'écho multiplie leurs saccades transhumantes. Ils se répètent, s'enchevêtrent, se contrarient. Peu importe. Le jour vient. Les coqs ne font que chanter « kékéréké ». Les poules caquettent, les toucans cacardent, les corbeaux croassent, des hommes crient, des enfants rient. Le ciel blanchit, jaunit, rosit, se frange de bleu, éclate de lumière. Les oiseaux-mouches irisent de leurs jeux la surface de la Tomi. C'est l'aurore. Et parce que c'est le jour, et parce que c'est l'aurore, et parce que la coutume veut qu'il en soit ainsi, dans tous les villages de quelque importance, des hommes, au moyen de roulements convenus depuis toujours, mandent à tous les vents, en tapant tour à tour de maillets de bois le double ventre évidé des li'nghas mâles et femelles, les moindres nouvelles de la nuit en déroute.

Les conversations particulières se poursuivent longtemps de la sorte, entremêlées de plaisanteries, de souhaits, de grossièretés.

Tout à coup, sans crier gare, allègres, scandés par des danses, à droite, à gauche, là-bas, plus loin, partout, des chants fusent, on ne sait pourquoi, et se substituent à ces colloques.

Alors la brousse s'anime, en proie à une joie panique. Les tam-tams exultent. Plus rien n'existe qu'eux. La frénésie de leurs rythmes, gagnant de proche en proche, gorge enfin les plus lointaines étendues d'une trépidation à laquelle participent : bourdonnements, crissements, coassements, croassements, gloussements, bêlements, rauquements, aboiements, frisselis, gazouillis, clapotis, appels, cris, chants, stridulations, rires, froufrous des termites, martèlements de pilons, les mille bruits humains, animaux, végétaux ou vermineux de la nature en fête et de la terre en travail.

***

Ce matin-là, Doppélé, le charognard au cou pelé, était, des êtres vivants, le seul à ne tirer nulle satisfaction de la joie ambiante.

Bien vieux, il est vrai, était Doppélé. La vieillesse l'avait rendu de caractère difficile. Sa renommée, sur ce point, n'était plus à faire. La gent ailée ne le savait que trop, personne n'ignorant qu'il était rapace, vorace, coriace, hargneux, quinteux, querelleur, rancunier, de bec cruel et de serres acérées, ni que ses congénères ne frayaient que fort peu avec lui.

Aussi, du plus haut de l'arbre où il venait de passer une mauvaise nuit, écoutait-il, solitaire et ramassé sur lui-même, clameurs et rumeurs bruire par l'espace et s'y noyer.

Ce tohu-bohu de bruits ne l'intéressait en rien. Peut-on, d'ailleurs, s'intéresser à quoi que ce soit, quand on grelotte de froid sous ses plumes ébouriffées et qu'on a le gésier vide?

Ah! si seulement le soleil... Allait-il tarder longtemps encore, celui-là, avant que d'entreprendre, au levant, sa gravitation éternelle?

Il n'y avait que l'huile de ses rayons qui pût réchauffer les vieux os engourdis de Doppélé. Il l'attendait chaque jour avec plus d'anxiété que la veille, avait foi en son pouvoir chaleureux. Sa lumière lui insufflait force et courage. Il le vénérait, le désirait. Sa présence l'encourageait à vivre. Il voyait en lui un maître agréable et un compagnon tout-puissant.

Maintes fois, revenue la saison des pluies et revenu le moment des migrations, il avait tâché, en quittant la région de Krébédjé pour des contrées moins humides, à voler à sa rencontre.

Mais il avait toujours dû s'arrêter en cours de route et renoncer à son entreprise. Le soleil était trop haut, trop loin, dans un pays trop bleu. Et Doppélé n'était, lui, qu'un malheureux charognard au cou pelé.

Cependant que Doppélé continuait à maugréer de la sorte, les yeux clos et l'esprit confus, le vent matineux, changeant brusquement de direction, engloutissait d'un seul coup la saltation des danses et le bondissement des tam-tams.

La brousse, figée, ne donna plus signe de vie. Couvrant ce prodigieux silence, le ciel, désert lisse, s'emplit de rougeurs, qui tôt disparurent devant les premiers rayons solaires. Et tout de suite après, comme si de rien n'était, Lolo, le soleil, surgissait tranquillement de l'horizon.

A ce signal, le vent courut porter en tous lieux la nouvelle, les merles-métalliques se mirent à chanter, à siffler Koukourou, le perroquet, à piailler les gendarmes, à pépier les mange-mil.

Le monde animal, le monde végétal se reprirent à vivre d'une vie communicative. Et force fut à Doppélé de convenir, sur son juchoir, que la tiède et confuse clarté qui imprégnait sa membrane clignotante et pénétrait peu à peu au plus secret de son corps, n'était que le souhait de bienvenue que lui envoyait Lolo, le soleil, son vieil ami Lolo décidément de retour.

Doppélé ouvrit alors ses petits yeux ronds.

Ce qu'il vit ne l'étonna point.

La Tomi sinuait paresseusement, au-dessous de lui, entre les villages et les plantations des villages de Krébédjé.

Le sort de la Tomi ne lui avait jamais paru bien enviable. Elle longeait toujours les mêmes rives, traversait toujours les mêmes régions, confluait toujours avec les mêmes marigots et les mêmes rivières, avant de se jeter dans le Nioubangui, père des rivières et des fleuves, le Nioubangui qui, de son côté, tout comme la Tomi, dévalait toujours par la même large route hachée de rapides, traversait toujours les mêmes grands pays monotones où l'on entend alternativement respirer la brousse, les marécages ou la forêt, et confluait, lui aussi,

avec de larges routes d'eaux, toujours les mêmes, toujours, toujours.

Ces réflexions ayant eu le don de le remplir de bile, Doppélé souleva légèrement les pennes qui masquaient son cloaque et fienta, en signe de dégoût.

C'était cela, la vie, rien que cela. Les jours, les nuits se suivaient à la queue leu leu, de lune en lune, invariablement, inexorablement, ainsi que le font les chenilles processionnaires. Et chaque jour, du matin au soir, quelle que fût sa fatigue, malgré son âge, il lui fallait recommencer à lutter pour vivre.

Il regarda le ciel cuivré de lumière et le trouva morne. De quoi se plaignait-il, après tout? De n'être plus tout à fait ce qu'il avait été?

Ressemblant à ses congénères, il lui fallait, comme eux, se plier à la loi commune. Mais pourquoi s'obstinait-il ainsi à rester en ces parages? Il y avait beau temps qu'il aurait dû les fuir à tire-d'aile. Les fumées qu'il voyait monter çà et là, à l'horizon, provenaient des tous derniers feux de saison sèche. Ses congénères le savaient bien, qui, dociles aux avertissements de leur instinct, étaient récemment partis pour des ciels meilleurs.

Il n'avait tenu qu'à lui de les imiter. Il l'avait toujours fait dans le passé. Pourquoi s'y était-il brusquement refusé? Quelle raison le poussait à ne plus vouloir s'éloigner des villages de Krébédjé? Les premières tornades de fin de saison sèche venaient de faire leur apparition. Les premières pluies étaient tombées, brèves et torrentielles. Il avait suffi de leur halenée pour transfigurer la brousse épilée par le soleil.

Elle verdoyait, maintenant, la brousse, de façon exubérante, de l'infini à l'infini. Or, à brousse qui verdoie, charognard sans nourriture. Et il avait faim, foi de Doppélé!

Certes, n'étaient ses scrupules, il ne dépendait que de lui d'apaiser sa fringale. Il n'avait, pour ce faire, qu'à voler jusqu'au fromager de son choix; là, passant outre aux débiles colères que ses rapts ne pouvaient manquer de provoquer, qu'à picorer au hasard des nids tendus à bout de branches, ces riens que sont deux ou trois couvées de gendarmes.

Le malheur est qu'il répugnait à ces assassinats, d'abord parce qu'il avait accoutumé de respecter jusques en leur géni-

ture, du moins tant qu'elle était vivante, les moindres dignitaires de la gent ailée, ensuite parce que sa dilection allait tout naturellement à la charogne.

La charogne était sa seule faiblesse. Il n'était pas, à son avis, de friandise qu'on pût comparer à ces belles chairs putréfiées où grouillent les larves et bombillent les mouches. Rien n'égalait leur saveur et leur tendreté. Rien n'était plus sain, plus onctueux, plus succulent, ne dégageait odeur qui rappelât davantage promesse tenue aussitôt que faite.

Le fumet des lippées dont il rêvait finit par tirer Doppélé de son atonie. Il tressaillit d'aise, ragaillardi, et détirant, patte tendue sous l'aile, tour à tour ses longues rémiges, il commença à s'épouiller à coups de bec, happant les lentes qu'il débusquait au cours de ses recherches.

Sa toilette dura assez longtemps. On ne lustre pas ses plumes en un clin d'œil, surtout quand, vieux, acariâtre et fatigué, on se doit à son renom et qu'on tient à y faire honneur.

Le monde des oiseaux ne le perdait pas de vue. La moindre défaillance de sa part, le moindre oubli, le plus léger manquement à ses habitudes de toujours, et c'en était fait de la terreur et de la répulsion qu'inspirait sa présence; il ne lui resterait plus qu'à faire retraite loin de tous, afin de mieux cacher sa déchéance et sa honte.

Dans le monde des charognards, voire dans le monde tout court, il n'est que la seule force qui compte, elle seule que l'on respecte sans réserve.

Il est donc de bonne guerre d'en feindre l'apparence, même dans les moments où l'on en est le plus dépourvu.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, quand Doppélé se décida à s'envoler.

Ses ailes battirent l'air de grands coups brefs. Il ressemblait ainsi, noir dans l'azur, à ces piroguiers dont les pagaies — kaï!... ayaaah!... kaï!... ayaaah!... kaï!... kaï!... — battent le Nioubangui aux eaux couleur de tabac clair, de leurs grandes ailes de bois.

De vrai, ses ailes pagayaient l'air. Et plus il montait vers le soleil, plus la terre s'apetissait. Et plus la terre diminuait, plus loin portaient ses regards, mieux il perçait les mystères de la brousse.

Sur ces entrefaites, il vit Moumeu, le caïman, émerger de l'une des poches de la Tomi et poser à fleur d'eau, non sans avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence, sa gueule qu'on eût dit taillée dans un morceau de bois mort.

Moumeu était un vieux caïman, un très vieux caïman, l'un des quatre ou cinq plus vieux caïmans du Nioubangui, et de tous le plus subtil.

Doppélé ne connaissait que lui. Il savait, pour l'avoir maintes fois croisé au cours de ses randonnées, qu'il avait traîné son ventre un peu partout, sur le sable et dans la boue, du Nioubangui au Kongo, du Kassaï à la Lobaye et de la Ouahmbélé au Mbomou.

Il le regarda se hisser cahin-caha sur un petit tertre de sable issu de l'un des coudes de la Tomi, et s'y installer de telle façon, qu'il n'avait qu'à se laisser choir de droit fil dans la rivière, pour s'y soustraire, le cas échéant, à toute surprise désagréable.

Doppélé ne s'attarda pas davantage en cette contemplation. Le bleu du ciel avait tourné au blanc de métal en fusion. Immobiles dans l'air chaud, les roniers tendaient, à bout de stipe, le flabelle retombant de leurs palmes aiguës. Plus loin, quelques baobabs, fiers de la force énorme qui les distendait, carraient, solitaires et renfrognés, les contreforts de leur masse pattue, sous le soleil au mitan de sa course. Et partout, partout, se pressant au long de la Tomi et de ses affluents, disséminés à travers brousse, des arbres, des arbres, des arbres, grands villages verticaux pavoisés de feuilles, habités de clans d'oiseaux, de hordes de singes et de tribus d'insectes.

Mais si fort que Doppélé écarquillât ses yeux fureteurs, il ne découvrait absolument rien qui pût présenter pour lui de l'intérêt.

Qu'allait-il être de lui maintenant? Lui faudrait-il crever d'inanition? Il apercevait bien des antilopes, des sangliers, des phacochères, des bozobos, des cibissis, des bœufs sauvages; et Bokorro, le serpent python, mangeur de rats et voleur de poules; et Bamara, le lion, qui ne trouvait rien de mieux, depuis deux lunes, que de mettre en coupe réglée toute la région entre Nanaké et la Tomi; et Bassaragba, le rhinocéros, qui avait creusé sa souille et celle de sa

famille dans la boue infecte des marécages de la Kouma; et Mourou, la panthère, qui rendait chaque nuit visite à l'un ou l'autre des villages de Krébédjé; et Mbala, le vieil éléphant, dont il avait maintes fois entendu dire qu'il se plaisait à venir ravager, sur la fin de chaque saison de pluies, les plantations de patates douces, d'ignames et de manioc appartenant aux villages de Krébédjé.

Mais bœufs sauvages, antilopes, éléphants, s'ils sont nourriture de charognard, ne le deviennent que cadavres. Or il avait beau chercher s'il y en avait, la brousse avait tout recouvert de sa crue végétale.

Il songea qu'il serait peut-être plus heureux, s'il poussait une pointe sur la région qu'arrose la Ouahmbélé. Il y avait par là, de Djouma à Togbo et de Togbo à Ouadda, toute une succession de plateaux herbus surplombés de kagas de latérite.

La chance ne le favorisa pas davantage.

Il rebroussa chemin. Parvenu au-dessus des villages de Krébédjé, au lieu de se reposer du long effort qu'il venait de fournir, il se mit à girer, en planant, autour de son arbre d'élection.

Tout d'abord, il ne remarqua rien d'anormal. La Tomi bruissait comme d'habitude, à l'ombre de ses bambous noduleux. Quelques hommes à peau noire vaquaient aux travaux de leurs plantations. Le vent était chaud. Il faisait lourd. Le ciel se grumelait de nuages. Doddro, la perdrix, ne cessait de brourrir. Bourihiyou, le scarabée, et les bousiers, ses camarades, mêlaient leurs vrombissements aux bourdonnements des mouches-maçonnes. Les papillons et les abeilles voletaient et zigzaguaient d'ordures en immondices. Les poules clossaient d'admiration aux « kékérékés » de leurs coqs. Yèbrr et ses chevreaux jouaient à ce jeu stupide que les cabris prisent par-dessus tout et qui consiste, dressé sur ses pattes de derrière, à donner de toutes les forces de son front cornu, contre le front cornu de son partenaire. Des enfants marmonnaient des « bababababa », « mamamamama ». Quant à leurs mères, elles chantaient de longues chansons monotones, en les scandant du martèlement alterné des pilons dont on se sert pour réduire le mil en poudre.

Que lui importaient ces tableaux familiers! Ventre vide ne pense qu'à la faim qui le fouaille. Et son ventre hurlait famine.

En désespoir de cause, Doppélé s'avisa que mieux vaudrait pour lui se mêler aux corbeaux qui cherchaient bruyamment fortune à même les villages de Krébédjé, plutôt que de perdre son temps à huir et à tournoyer sans résultat.

Les corbeaux sont oiseaux qui criaillent de l'aube au crépuscule. Ils valent toutefois mieux que leurs insolents bavardages et trouvent toujours de quoi se mettre sous le bec, où tant d'autres, à leur place, demeurent pantois.

Doppélé, en conséquence, commença de descendre vers eux en vol plané. Mais juste au moment qu'il allait atterrir au milieu d'eux, un événement se produisit, qui mit en fuite les corbeaux et l'obligea, malgré lui, à reprendre de la hauteur.

Une jeune femme venait d'apparaître au seuil de l'une des cases qu'il survolait.

Les traits tirés, l'aspect souffreteux, elle portait dans ses bras un petit paquet, qu'on aurait pu confondre de loin, n'était la couleur blanchâtre de ses extrémités, avec une patate rouge de dimensions inusitées.

Cette femme, Doppélé l'avait déjà reconnue. C'était Yamanga, l'une des trois femmes de Doutomikoh, le forgeron. Et le paquet qu'elle maintenait tendrement contre sa gorge, c'était, à n'en pas douter, un petit d'homme.

Doppélé se rappelait à présent les plaintes, les incantations et les cris qui avaient troublé son sommeil. Voilà pourquoi il avait passé une si mauvaise nuit. Un petit d'homme était né, un de ces dangereux petits êtres verticaux qui n'ont pas d'ailes, un de ces vilains singes sans pelage, qui ne sont même pas capables de grimper aux arbres bosselés de lianes et d'orchidées, ni de vivre parmi leurs branches, sentiers tendus de feuilles qui débouchent sur la lumière.

Toute la vie du coin du village que fixait Doppélé semblait s'être concentrée, en un rien de temps, sur la femme de Doutomikoh et sur son nouveau-né.

Les cases voisines dégurgitaient leurs habitantes, comme se vident fourmilières sous la pluie. On se pressait, on se bousculait pour mieux voir Yamanga. On la harcelait de petits mots d'amitié. On poussait des exclamations de surprise

heureuse. On avait des clappements de langue admiratifs.

En fin de compte, un long brouhaha de commérages, de souhaits, de conseils, de félicitations et de plaisanteries environna le petit d'homme à qui elle avait donné le jour.

Les corbeaux, en oiseaux pratiques qu'ils sont, mirent à profit cet incident pour agir au mieux de leurs besoins du moment.

Doppélé s'en aperçut. Excellent, l'exemple de ces bavards. Il fallait au moins leur rendre cette justice, qu'ils avaient toujours l'œil à tout et ne perdaient jamais la tête.

Qu'avait-il à craindre de plus qu'eux? Ne les voyait-il pas farfouiller partout, de propos délibéré, mettre tout sens dessus dessous, sens devant derrière? Ne pas les imiter serait ridicule. Personne ne songerait à le déranger.

Sitôt pensé, sitôt fait. Tantôt sautelant, tantôt boitillant, Doppélé becqueta ici du mil, là des miettes de gâteau de maïs.

A force de marauder au petit bonheur, il finit par tomber sur des cordeaux de viande qui séchaient à l'entrée d'une case.

Son premier geste fut d'en explorer, d'un œil circonspect, les alentours immédiats.

Tout allait au gré de ses désirs. Yèbrr, le cabri, et les petits de Yèbrr ruminaient tout leur saoul, vautrés à l'ombre des fromagers anguleux. Deux ou trois chiens au poil roux ronflaient pacifiquement à côté d'eux. Plus loin, poules et coqs somnolaient, toutes plumes ébouriffées, dans les trous qu'ils s'étaient fouis.

Alors, pleinement rassuré, Doppélé happa la viande de la case où elle pendillait, fit une dizaine de pas en claudiquant, battit le sol de ses rémiges et s'envola, laissant les corbeaux couvrir sa fuite précipitée de croassements qui n'étaient, dans leur langage, que d'ignobles injures.

***

Doppélé se sentit renaître à partir de l'instant où la faim ne le tenailla plus, et lança de la branche où il s'était perché, quelques « uhi-uhi » de moquerie aux corbeaux qui continuaient à invectiver contre lui.

Après quoi, il considéra la brousse. Il était tellement heu-

reux, qu'elle lui parut d'une beauté sans pareille, bien que rien n'y bougeât des multitudes végétales qui la composent.

Le jour tirait sur sa fin. Le ciel s'était peu à peu couvert. Le banc de sable des nuages finit même par l'obstruer, d'une rive à l'autre, de moutonnements bas et cendreux. Le chant des cigales s'espaça. Comme si elle n'eût attendu que ce moment-là, Yamanga réintégra en rampant sa case en pisé coiffée de chaume, et s'y terra avec son enfant.

Elle ne s'y était pas plus tôt barricadée, que ses compagnes, s'égaillant à leur tour, se hâtèrent de garer en lieu sûr nattes, vivres, pilons, mortiers et marmites.

Le temps devenait, en effet, de plus en plus lourd, de plus en plus menaçant. Les gendarmes se blottirent dans leurs nids, chiens, poules et cabris dans les cases où gîtaient leurs maîtres.

Seuls, les canards, feignant une sérénité qu'ils n'éprouvaient peut-être pas, s'entêtèrent à s'occuper des affaires de leur corporation.

L'horizon avala les derniers souffles d'air. Le ciel bouché, les villages de Krébédjé, la brousse, tout s'emplissait d'une lourde inquiétude, d'un accablement sourd qui participait de l'angoisse et de la stupeur.

Doppélé était charognard de trop d'expérience, pour ne rien comprendre de ces signes avant-coureurs.

Tous sentaient la tornade. Elle éclaterait, pour sûr, dans la nuit. Son instinct lui en était garant. Donc, plus un instant à perdre. La nuit, déjà, était proche. Il lui fallait, coûte que coûte, trouver un abri. Sa place n'était pas, ce soir-là, sur la haute branche d'où il narguait, d'accoutumée, le mauvais œil de Bokorro, le serpent python, et celui de tous les serpents de taille moindre, qui pour n'être rien moins que des pythons, ne valent pas mieux que Bokorro.

Mais où, cet abri? Ah! pourquoi n'avait-il pas voulu suivre, quand il en était temps encore, ses congénères dans leur migration coutumière?

Comme il serait loin, maintenant! Il aurait survolé, dans sa transhumance, Konon, l'hippopotame, Namo, l'autruche, Kolo, la girafe, des ramassis de chacals, des clans d'hyènes.

Il aurait vu se précipiter sur lui et sous son bréchet décroître

la brousse, la forêt, les plaines de sable, les petits villages, les grands villages. Il aurait franchi, d'un coup d'ailes — marigots, rivières ou fleuves, — les routes d'eau qui sont le frais et sinueux sourire de la terre. Il aurait entendu chanter, suivant la région traversée, ou l'oiseau-trompette ou le foliot-tocol. Et un beau jour, lassé d'aller toujours de l'avant, il aurait fini par prendre ses quartiers en un de ces pays torréfiés de soleil, où de rares hommes blancs de peau font tache au milieu de fourmilières d'hommes à peau noire.

Il ne fut pas possible à Doppélé de prolonger davantage ses méditations. Depuis quelque temps, un bruit étrange avait commencé à émouvoir les solitudes stupéfaites. Ce bruit traînassait d'un horizon à l'autre, s'approchait, s'éloignait, se rapprochait encore, en brassant des herbes sèches, s'évanouissait enfin, mais renaissait, moins sourd et plus proche, dans l'espace anxieux.

Un noir silence écrasa de nouveau la brousse où les dernières cigales s'étaient tues et coassaient les premiers crapauds.

Tout à coup, un éclair blanchâtre déchira la nuit venue et le tonnerre craqueta. Le vent, déchaîné, se rua aussitôt sur le vide. Son souffle brûlant passa, poussant devant lui de hauts tourbillons de poussière. Leurs rafales saccageaient, ruinaient, dévastaient, bouleversaient tout dans le giroiement de leur élan forcené, s'acharnaient après les arbres dont les branches sifflantes flagellaient l'air de gesticulations désespérées, lacéraient leurs feuilles, les déchiquetaient, les arrachaient avec rage, cependant que la brousse, prostrée de terreur, gémissait longuement comme un esclave qu'on supplicie.

La pluie s'était mise à tomber. Doppélé ne l'avait pas attendue pour se garer de son mieux de ses atteintes. Larges, tièdes, molles, grasses, pesantes, les premières gouttes s'écrasèrent sur le sol, qui transpira de suffocantes vapeurs où flottait la forte odeur de la terre et de ses poussières.

La furie de la tornade croissait toujours. La bourrasque avait bousculé le grain, l'ouragan chassa la bourrasque. La pluie s'était muée en une force farouche dont la diluvienne fureur s'alimentait de ténèbres. Plus lumineux était l'éclair qui les décomposait, plus funèbres elles se refermaient sur lui et plus sinistres.

Les hurlements du vent, l'exaspération de la pluie, la cataracte des éclats de tonnerre dont l'écho multipliait les fracas, la déflagration et les explosions de la foudre faisaient frémir d'effroi Doppélé.

Il écoutait, pelotonné sur lui-même, se démener dans la nuit l'immense vacarme que rien ne parvenait à tarir.

Soudain, blême, rouge, verte, une clarté extraordinaire l'enveloppa, l'aveugla, et la foudre s'abîma dans la Tomi.

Un silence étonné couvrit sa chute. Le vent se calma d'un seul coup. La pluie cessa de même. Puis l'orage, prenant congé de la région qu'il venait de ravager, porta sur d'autres villages l'annonce que la saison des pluies était ouverte.

Un grand sommeil noir ankylose à présent les étendues. Pas une étoile, au ciel couleur de charbon. Au loin, pas un feu. On ne voit rien, mais l'on entend l'innombrable, le mystérieux gargouillement de l'eau que déglutissent les mille bouches et les mille pores de la terre.

Encore un instant et le sibilement des chauves-souris vrillera d'appels discontinus le chant striduleux des grillons et le froufrou des termites grignotant le chaume des toitures ou minant les secrets de la terre.

L'espace appartient désormais aux troupes puantes que commande Taha'mba, la fourmi-cadavre, aux coassements des crapauds, aux crissements des cigales, et aussi, et surtout au gémissement du vent lent sur la brousse, immense plainte humaine qui, depuis que le monde est monde, berce en tous lieux le sommeil des hommes.

***

Depuis huit ou dix sommeils, chaque nuit, les hasards de la chasse ramenaient invariablement Mourou, la panthère, parmi les villages de Krébédjé.

Or Mourou avait profité de la pluie pour venir rôder tout à son aise autour de la case de Yamanga.

Elle allait, venait, s'arrêtait, repartait, se mettait à l'affût, reprenait sa marche féline, découvrait ses babines, se faisait des grâces, pourléchait ses moustaches, s'étirait, se détirait, essayait sur un morceau de bois le fil de ses griffes rétractiles,

se battait les flancs de sa longue queue souple, prêtait l'oreille, flairait la case où elle sentait, où elle savait qu'il y avait de la chair fraîche.

Oh! ce vagissement si menu, si ténu, qui ressemblait à celui d'un chevreau et qui n'était que celui d'un petit d'homme.

A l'entendre, Mourou, oubliant toute prudence, groula, soudain, un petit grognement de satisfaction, que Doppélé ne perçut même pas.

Mais ce groulement a réveillé Yamanga.

Mourou est là. Elle est venue avec Donvorro, la tornade.

Yamanga se lève. Elle a peur pour son enfant, peur pour elle. Et elle se dresse sur son lit en lattes de bambou. Et elle crie :

— Mourou!... Mourou!... Mourou!...

A ce cri, le village se réveille.

Clameurs. Tumulte. Désordre.

— Mourou!... Mourou!...

Des hommes jaillissent de leurs cases, sagaies au poing. Des couteaux de jet s'entrechoquent. On brandit, à pleines mains, en s'affairant, l'on découple la bête rouge aux mille têtes, dont l'approche, les regards et la morsure affolent tous les animaux de brousse.

Alors, la bête tachetée comprend qu'elle a partie perdue et s'enfonce dans la nuit, en feulant des menaces.

Des protèles ricanent, quelque part, là-bas. Des hiboux bouboulent. Il fait froid. Le village un moment en rumeur retombe dans son immobilité première, s'enlise derechef dans le silence.

Seul, un vagissement s'étire de temps à autre, très faible, par la nuit.

C'est le petit de Yamanga, le fils de Doutomikoh, qui lutte déjà pour vivre et proteste, à sa façon, contre l'hostilité des ténèbres.

II

Selon les us et coutumes de la tribu, Yamanga reprit, en guise de relevailles, le surlendemain même de ses couches, la plupart des travaux qu'elle accomplissait auparavant.

Elle se sentait bien, tout au début, les jambes molles, le souffle court, la tête vide, le corps sans force. Ses yeux papillotaient. Elle avait tantôt de froides sueurs, tantôt des poussées de fièvre.

Mais ce n'était rien, ces malaises. On les disait communs aux femmes dans son état. Elle n'avait qu'à obéir, les yeux fermés, aux bonnes vieilles traditions dont on lui avait enseigné l'excellence. Ça passerait sans qu'elle s'en aperçût.

Toutefois, son ventre la faisant souffrir plus que de raison, elle s'était ceinturée les hanches d'une lanière nouée fortement aux deux extrémités.

La médication s'avéra efficace. Elle redevint bientôt, souple dans sa ferme nudité, la jeune femme rieuse qu'elle était naguère.

La maternité présente certains avantages. Yamanga ne les ignorait point. On les lui avait assez rabâchés.

Il en était un, néanmoins, qui ne lui plaisait guère : celui qui la dispensait, pour toute la saison de pluies en cours et pour toute la saison sèche qui allait suivre, de quelque relation que ce fût avec Doutomikoh, le père de son enfant, l'homme qui l'avait achetée bon prix à ses parents pour se marier avec elle.

Yamanga n'était certes pas sans reconnaître la sagesse de ce tabou. Les fatigues de l'allaitement sont épuisantes. Il n'est nullement besoin de les aggraver davantage.

Tout de même, les lois de la brousse étaient par trop sévères envers les femmes. Il n'était ni très juste ni très prudent de sevrer trop longtemps la femme de l'homme. On les avait créés l'un pour l'autre. La continence était crime contre nature. Aussi en voulait-elle aux traditions qui l'obligeaient à se priver, pendant six longues lunes de pluies sans fin, pendant six interminables lunes de feux de brousse, d'une des rares joies que les femmes eussent en ce monde.

Elle se plia pourtant sans résistance à sa nouvelle vie. Les deux autres femmes de Doutomikoh, Yeunou et Bidima, commères fessues et mamelues, l'aidaient dans ses travaux. Bien mieux, sa maternité lui avait donné le pas sur elles.

Elle ne s'intéressait plus, comme autrefois, aux tam-tams et aux danses. Leurs attraits lui paraissaient moindres. Nga-

koura avait comblé le plus cher de ses vœux. Que pouvait-elle lui demander encore?

N'avait-elle pas, pour l'égayer, le sourire de son enfant, de son petit, de son Kossi?

Dors, mon petit, dors, mon Kossi :
Ta maman Yamanga est là.
Dors, mon Kossi, dors, mon petit.
Ioyayao!

Son Kossi! Elle se rappelait l'effroi qu'elle avait eu, puis le cri de joie qu'elle avait poussé, la première fois qu'il avait commencé à bouger en elle.

Il vivait. Elle le sentait vivre. Quelle attente, la sienne! Les jours passaient, trop lents. Elle n'avait plus de goût à rien, se mouvait avec difficulté, heureuse d'être lasse.

Et plus les jours fuyaient, plus se démenait, parmi les rouges ténèbres de ses fibres, la petite sangsue qui buvait la vie à même les forces de son corps.

Dors, petit Kossi. Dors bien. Dors.
Voici ta maman Yamanga.
Ioyayao!

Le misérable! Il arrivait parfois qu'il cognât des pieds ou des poings les parois de sa demeure. Alors, elle riait aux larmes, en pensant que les poussins de Gato, la poule, agissaient de même, quand ils essayaient de briser du bec la coque de l'œuf natal.

Son Kossi, son Kossi! Saurait-il jamais combien elle avait souffert pour le mettre au monde?

Il faisait nuit. Elle somnolait. Une douleur sans nom, la prenant aux entrailles, l'avait tout à coup dressée sur son lit de bambou.

Elle y était retombée aussitôt, suant d'étranges sueurs, le cœur martelé d'une angoisse inexprimable. Et elle avait crié de toutes ses forces, en se tordant les mains, en se mordant les doigts.

Tout dansait devant ses yeux. Personne ne prêtait attention ni à ses supplications ni à ses hurlements.

De vieilles femmes s'affairaient après elle. D'autres allu-

maient, de chaque côté de son lit, des cordeaux de caoutchouc, en glapissant des chants propitiatoires.

La senteur âcre et poisseuse des torches improvisées avait fini par suffoquer le double éventail de ses poumons. Elle avait tâté des mains les ombres qui s'appesantissaient sur ses paupières. De terribles secousses l'avaient dévorée, convulsée, déchirée. Tout avait chaviré devant elle et Koliko'mbo, le nabot malfaisant, avait mis à profit sa défaillance, pour la transporter au plus noir de ses plantations.

Les mauvais jours! Elle n'y pensait plus, ou n'y pensait que toute attendrie, depuis qu'elle dodelinait à loisir en ses bras le fruit de sa chair, le petit d'homme que son ventre avait doucement mûri pendant tant de lunes.

Il n'était pas de nom plus beau que Kossi. Il n'était pas non plus d'enfant plus beau. Kossi était un vrai fils de banda. Tout le monde le lui disait, et qu'il ressemblait à son père.

Tant mieux. Plus tard, il serait, comme lui, un bon forgeron. Doutomikoh lui transmettrait ses secrets. Battre le fer des sagaies sur l'enclume des billots de bois, tremper la lame des couteaux de jet deviendraient son jeu favori.

Il égalerait son père dans l'art de fabriquer les soufflets de forge qui raniment du vent de leurs joues les chaufferies près de s'éteindre. Il serait, à son exemple, grand chasseur et grand guerrier, tout guerrier n'étant, du reste, qu'un chasseur d'hommes, et forcer à la course Youngba, le sanglier, ou Gogoua, le bœuf sauvage, n'étant pas plus difficile que réduire en captivité les misérables populations mandjias qui souillent de leur présence les environs de Combélé et de Nanagou.

Son Kossi serait beau, son Kossi serait fort. Les femmes ne jureraient que par lui. « Mon coq est dehors, garez vos poules », pensait-elle, sourire aux lèvres et le cœur dilaté d'orgueil.

De plus, Kossi serait un bon fils. Il n'oublierait jamais sa vieille maman. C'est à elle seule qu'il confierait ses peines, ses chagrins, ses joies.

Chaque fois qu'il rentrerait de ses expéditions ou de ses chasses, sa première visite serait pour elle. Et maman Yamanga, heureuse d'avoir un fils si bon et si fort, se laisserait combler par lui de cuissots de bozobo, de morceaux de trompe d'élé-

phants, de cibissis, de poules, de chiens, de canards, de cabris et de quartiers de phacochères.

Pour le moment, Kossi n'était qu'un petit pas grand'chose, qui lui appartenait corps et âme.

Mais ce petit pas grand'chose, son bien le plus cher, saurait-il le rester toujours?

Que ferait-il, quand le sang de l'homme parlerait en lui plus haut que les chansons de celle qui lui avait donné le jour et qui, depuis ce temps-là, ne cessait de veiller sur sa faiblesse?

Mon petit Kossi, mon petit,
Yamanga, ta maman est là.
Mon Kossi petit, mon Kossi.
Ioyayao!

Lalalala! Il finirait bien, tôt ou tard, lui aussi, par ne plus vouloir vivre auprès de sa maman, comme si les bras d'une maman n'étaient pas ce que l'on connaît de meilleur au monde!

Dors, mon petit, dors, mon Kossi...

Malheureusement, l'homme est l'homme, la femme est la femme et leurs voies sont divergentes.

L'homme est fait pour vivre au milieu de ses semblables. La femme ne peut fréquenter que la société des femmes.

Un petit homme ne doit plus frayer avec elles dès qu'il se sent d'âge à aider son père en ses travaux ou à suivre en brousse les gens de son village.

Ne pouvant rien contre les traditions, elle n'avait qu'à profiter de son bonheur, en attendant que l'inévitable se produisît, — son bonheur : l'enfant qu'elle berçait en ses bras, tout le long du jour.

Criait-il? Elle lui donnait le sein ou le caressait de ses doigts doucement malhabiles. Dormait-il, le nez plein de morve et bouche bée? Elle le regardait dormir, longtemps. Fallait-il qu'elle fît quelque course, en plein soleil? Elle prenait d'abord la précaution d'abriter le petit crâne où semblait battre un cœur déréglé, sous l'ombre de l'une des moitiés de ces calebasses évidées qui servent à tous usages, et se mettait ensuite en route, en maintenant son Kossi à califourchon sur l'une ou sur l'autre de ses hanches.

La nuit, ses moindres cris la réveillaient. Elle dormait contre lui, pour qu'il eût plus chaud, et ne manifestait jamais d'impatience, quelque insupportable qu'il se montrât.

Kossi était son enfant, Kossi était son petit, la chair de sa chair, et, comme tel, digne des tendres trésors de dévouement qu'elle ne demandait qu'à prodiguer.

Il arrivait souvent que Yamanga, habitude chère à tous les gens noirs de peau, raisonnât tout haut de la sorte, pendant qu'elle aidait Bidima et Yeunou à pulvériser le mil dont se composait, d'ordinaire, leur manger à toutes trois et celui de leur mari commun.

Ses compagnes approuvaient de la tête ses monologues. Les deux petites esclaves mandjias que Doutomikoh avait attachées à leur service étaient aussi du même avis. La femme, en ce bas monde, n'était redevable à l'homme que d'un bienfait un peu amer. Et ce bienfait, c'était l'enfant.

L'ahan des pilons, le bruit des discussions tiraient parfois Kossi de son sommeil. Yamanga s'arrêtait alors dans son travail, et s'asseyant sur le premier escabeau venu, calait de son mieux Kossi en son giron, lui tendait l'un de ses seins gonflés de lait, passait doucement ses doigts sur la paille fine qui ombrait les paupières de son petit, murmurait, chuintait ou susurrait de tendres onomatopées, puis se mettait à chanter, d'une voix basse, traînante, monotone et rauque, de vieilles berceuses *bandas* où les mêmes mots et les mêmes phrases revenaient toujours.

Et Kossi prenait peu après le noir chemin qui mène au pays où l'on a des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne rien entendre.

III

Les premières années de Kossi furent des plus heureuses. Il échappa à la plupart des maladies qui déciment l'enfance. Un gros rhume, qui disparut d'ailleurs aussi brusquement qu'il était venu, le secoua néanmoins quelque peu, au début de sa troisième saison sèche.

Il y avait déjà beau temps, à cette époque, que Kossi ne marchait plus à quatre pattes. Sa peau luisante, qui vêtait de

fossettes ses petits membres charnus, respirait la santé. Il avait de beaux grands yeux noirs, étonnés et lumineux, mangeait comme tout le monde, avec un appétit insatiable, de bonnes bouillies de feuilles de patates, d'onctueuses platées de sésame au piment et ne laissait jamais sa part à personne, même quand, par hasard, c'était jour où l'on avait pêché beaucoup de poisson et tué beaucoup de bêtes sauvages.

Son petit ventre, qui ressemblait, lisse et noir, à une courge agrémentée, en contre-bas, d'un nombril monstrueux, — son petit ventre s'était distendu à ce régime.

Yamanga continuait pourtant à lui donner le sein, Kossi à se faire porter par elle.

Toute maman doit donner le sein à son enfant aussi longtemps que son enfant le lui réclame. Tout enfant a le droit d'abuser de l'inépuisable dévouement de sa maman. A l'enfant de se sevrer lui-même, de son plein gré. Les coutumes bandas sont pour lui.

Donc, Kossi, qui avait poussé dru et droit, commençait de son mieux à prendre possession du bref univers qu'atteignaient ses regards.

Cependant, Yamanga le couvrait toujours de sa tendresse et préférait, — c'est ainsi que fait de ses petits, la femme de Prakongo, le scorpion, — le transporter partout avec elle, plutôt que de le confier aux soins des deux petites esclaves mandjias de Doutomikoh.

L'admirable hotte en osier qu'elle avait tressée à cet effet! Elle n'entreprenait pas de déplacement de quelque durée, sans y fourrer Kossi auparavant.

Kossi, s'y carrant de son mieux, s'endormait presque aussitôt. Yamanga fixait à son dos, par des solides brassières en liane, la hotte et son contenu. Et « Ina, Yamanga!... En avant, Yamanga!... »

Kossi avait beaucoup d'amitié pour Yeunou et pour Bidima, les deux compagnes de sa maman, et pour Toutoulé et Mounou, les deux captives que Doutomikoh avait données à ses femmes, en matabiche, c'est-à-dire en cadeau.

Bidima, Yeunou, Mounou et Toutoulé n'avaient pour lui que gâteries. Elles se pliaient les unes les autres, avec de grands éclats de rire, à toutes ses extravagances, ne se fâchaient jamais

de ses polissonneries et lui contaient, le soir, à la veillée, les belles histoires qu'elles tenaient des traditionnaires, de belles histoires aussi vieilles que la race banda elle-même.

Kossi connaissait à présent par cœur ces légendes et leurs variantes, mais ne se lassait pas de les entendre.

Dès la tombée du jour, il se pendait au bras de sa maman ou se blottissait auprès du feu, sur son petit lit de bambou, demandait, au moment où on s'y attendait le moins, d'une voix menue :

— Yeunou, raconte-moi encore la palabre du lion et du lapin... Raconte, Yeunou!

Yeunou, sachant tout refus inutile, n'avait garde de se faire prier. A quoi bon? Kossi, sur-le-champ, se serait mis à hurler. On serait venu voir ce qui se passait et on l'aurait criblée d'injures, pour n'avoir pas satisfait à ses volontés.

Elle capitulait donc, et commençait :

« Aux temps où les bêtes parlaient, il y a bien longtemps, il advint que Bamara, le lion, mit bas, et plaça ses petits au fond d'un trou.

Les lions, même lionceaux, mangent beaucoup. D'où l'obligation pour Lion de tuer beaucoup de gibier, afin de bien nourrir sa descendance.

Un jour que Lion était allé chasser assez loin, survint, passant par là d'aventure, Ouala, le lapin, qui voyant les enfants de Bamara, leur dit :

— Je vous salue de bonnes paroles, petits frères. On m'a appris que vous étiez seuls, et malades? Je viens pour vous soigner.

— Graaou, ouhou, houpf!... Comment se fait-il que tu sois notre frère? demandèrent, étonnés, à Ouala, le lapin, les enfants de Bamara, le lion.

Lapin leur répondit :

— Vous êtes trop petits encore, bien trop petits pour le savoir. Sachez seulement que je vous parle vrai. Je suis votre frère grand.

Sur ce, Lapin de caresser caresseras-tu, les enfants de Lion. Tant et si bien, qu'il se glissa, à la longue, dans le trou où ils gîtaient.

Alors, prenant derechef la parole, il leur dit :

— Petits frères, je vais préparer votre manger, puisque je suis là.

Sitôt dit, sitôt fait. Lapin prépare les viandes, mange tout et ne donne rien aux petits de Lion, qui le contemplent, gueule bée.

Lion, de retour, voulut voir ses enfants et les appela.

Les petits de Lion, qui avaient considérablement maigri, coururent à lui, affamés.

Lion, les voyant ainsi, leur demanda :

— Pourquoi êtes-vous si maigres? Je vous avais pourtant laissé de quoi manger!

Les petits de Lion répliquèrent, d'une seule voix :

— Ouala, le lapin, est venu après ton départ. Il nous a dit qu'il était notre frère grand. Nous l'avons accueilli parmi nous. C'est lui qui a mangé tout ce que tu nous avais mis de côté.

Lion, se tournant vers le trou où Lapin se faisait tout petit, gronda :

— Craaou, ouhou, ouhou, houpf!... Lapin, par ta faute, mes petits ont maigri... Tu mérites punition. Sors immédiatement du trou où tu es, sinon... Grrraoumgrraou!...

— Prends mes sagaies. Dépose-les dehors. Je sortirai après, répondit à Lion, Lapin tout tremblant.

Sans un mot, Lion prit les sagaies que Lapin lui tendait par la bouche du trou, et les jeta au loin.

Mais, Lapin :

— Il y a encore ma besace. La voici. Tiens, prends-là. Je sortirai après.

Lion, prenant la besace, la jeta au loin.

— Restent encore mes sandales, fit Lapin, très humble. Les voici. Je sortirai après.

Lapin, ce disant, présenta, à l'orifice de son abri, bord à bord, ses deux oreilles. Et Lion, croyant qu'il s'agissait vraiment de sandales, les envoya, au loin, rejoindre la besace et les sagaies.

Au bout d'un moment, n'entendant plus rien et ne voyant rien venir, Lion demanda à ses fils :

— Or çà, où est Lapin?

— Lapin! — s'esclaffèrent-ils. Et ils lui montrèrent, tout

là-bas, Lapin qui bondissait, détalait et zigzaguait, ventre à terre.

Ce que voyant, Lion secoua son mufle et rognonna :

— Lapin, Lapin, tu es trop malin pour que je me lance à ta poursuite!

C'est depuis ce temps-là que Bamara, le lion, et Ouala, le lapin, vivent en paix. »

L'histoire de la palabre du lion et du lapin n'était pas plus tôt achevée, que Kossi réclamait déjà de sa maman ou de Bidima, qu'on lui narrât le conte des animaux à la recherche de l'eau.

Bidima interrogeait des yeux Yamanga. Yamanga regardait Bidima en hochant la tête. Toutes deux se souriaient en même temps d'un sourire indéfinissable, qui signifiait : « Les désirs de ce petit bout d'homme sont des ordres. » Et Bidima s'exécutait.

En général, tout le monde dormait depuis longtemps, quand Bidima arrivait à la conclusion de son histoire.

Seuls, dominant de lointains tam-tams ou fondus en eux, le crissement des cigales, le froufrou des termites, le ti-tilu des crapauds et le bouboulement des hiboux striaient le silence, en saison sèche. Et l'on n'entendait, en saison des pluies, plus haut que le froufrou des termites et que le grésillement des grillons, que le bruit orageux du vent et de la pluie fourrageant les ténèbres immenses.

***

Ainsi croissait et prospérait Kossi.

Durant la belle saison, il regardait, le soir, ses grands aînés danser au clair de lune, mêlait à leurs pas, entretailles et voltes alternés de savants ronds de jambes, ses saltations inhabiles, que presque toujours coupaient de lourdes chutes.

Parfois, de jour, pendant qu'il jouait, sous les yeux de Yamanga, avec Mounou et Toutoulé, ses deux boyesses, ou les petits chenapans du village dont il s'était fait des amis, un homme survenait : Doutomikoh, le forgeron, son « baba ».

Dans les premiers temps, il lui suffisait de l'apercevoir pour crier. A présent, c'était tout le contraire. Et les jours où son

« baba », le soulevant à bout de bras, le plaçait à califourchon sur ses épaules, puis partait avec lui pour les plantations, ce jour-là Kossi ne se connaissait plus de joie.

Il n'avait pas encore atteint huit saisons sèches, qu'on le tenait pour aussi malfaisant que Koliko'mbo, génie hargneux et difforme dont les méfaits sont légendaires.

Il cassait, déchirait, détruisait tout ce qui lui tombait sous les mains, courait les canards, les poules, harcelait de cailloux Doppélé, faisait « kraa!... kra!... », aux corbeaux, essayait d'intimider Yèbrr, le cabri aux grands yeux ronds, et les petits de Yèbrr, persécutait les papillons, les mouches, les mouches maçonnes, les sauterelles, effondrait le champignon des termitières, creusait le sol de trous où les gens du village choppaient, la nuit, à tout moment, éventrait les plants de tabac, pataugeait dans l'eau, avec délices, se barbouillait de boue, allumait çà et là des feux dont l'un avait failli réduire son village en cendres, rouait de coups ses petits camarades et les chiens.

Marmites, escabeaux, jarres ou calebasses ne résistaient jamais bien longtemps aux expériences qu'il tentait sur eux et sur elles. On ne les retrouvait, quand on les retrouvait, qu'en miettes ou morceaux épars.

Ces passe-temps n'étaient d'ailleurs que gamineries sans importance. L'enfant d'un homme libre est un être libre. Libre, il a le droit d'agir à sa guise, en fonction de sa tribu, sans que personne puisse s'arroger le droit de lever sur lui l'ombre du petit doigt.

Battre un enfant est un crime. Il crie? Qu'il crie, et longtemps s'il a de bons poumons. Quand il n'en pourra plus, il se taira.

Il trépigne de rage, se roule par terre, se tord en convulsions? Ça le regarde. Il se calmera tout seul. Il faut bien qu'il apprenne à devenir un homme. Vivre est un métier où l'on ne peut et ne doit compter que sur soi.

Lorsqu'on signalait à Yamanga ou à Doutomikoh quelque nouvelle frasque de leur Kossi, ils échangeaient l'un l'autre des plamussades, se tapaient sur les cuisses, le visage craquelé de rire, et s'exclamaient :

— Ce Kossi, yabao! Ce Kossi!

Et Doutomikoh ajoutait en secouant la tête :

— Yamanga a bien raison de dire qu'on fait ses enfants, mais non leur caractère. En tout cas, je veux que l'on me tue, éhein!... que l'on me tue ou que l'on me châtre, si plus tard l'on reproche jamais au fils de Yamanga d'avoir supporté sans broncher que l'on frotte son derrière de piment rouge...

Du reste, rien, dans Kossi, me paraissait indiquer qu'il fût disposé à se laisser ridiculiser de la sorte.

Dur au mal, violent, coléreux, ne rêvant que plaies et bosses, il prenait volontiers, dans ses moments de loisir, le commandement des vauriens de son espèce et déchaînait pleurs, flots d'injures et clameurs sur son passage, en cherchant noise aux gamins qui n'avaient pas l'heur de lui plaire, et plus particulièrement à un certain Tougoumali.

Il avait ainsi échappé peu à peu à la tutelle de sa maman et des femmes dont la vigilance avait sauvegardé sa petite enfance. Il participait maintenant, de façon chaque jour plus étroite, à la vie de son village, suivait pas à pas son « baba » dans les randonnées que celui-ci entreprenait à travers brousse, l'aidait de son mieux dans ses travaux de forgeron.

Quand on tenait palabre et qu'on y tolérait sa présence, il ouvrait tout grands ses yeux, sa bouche, ses oreilles, sa mémoire, et perdait le moins possible de tout ce qui se disait devant lui.

Rien de la création du monde ne lui était à présent étranger. Il connaissait tout ce qu'il convient de connaître de Ngandré, dont l'autre nom est Iili'ngou, et de ses trois fils : Olokoda, Brakalé et Téré; de Ngakoura, dieux des Mânes; de Béhi'ngué, dieu de la guerre; de Koliko'mbo, dieu de l'insolation et de la mort; de Lolo, le soleil; d'Ipeu, la lune, et de ce terrible génie des eaux, — les populations riveraines de la Grande Eau ou Nioubangui l'appellent Mamati'ngou, — qui a des seins de femme, une queue de poisson, de terribles yeux et vole dans l'eau, en faisant un bruit épouvantable.

Il n'ignorait pas que Ngandré était le Dieu des dieux; que de ses trois fils, l'aîné, Olokoda, le plus puissant, habitait le ciel et portait un feu permanent au genou droit; que Brakalé, frère puîné d'Olokoda, habitait les montagnes et qu'on n'avait, lorsqu'on désirait être fixé sur le passé, le présent ou l'avenir, qu'à lui toquer la tête du doigt, pour obtenir

aussitôt tous les renseignements nécessaires; que Téré, leur cadet, dieu hâbleur, menteur, farceur, ribleur, grimacier, vantard, braillard, pillard, paillard et toujours de bonne humeur, habitait la terre immense.

Il n'ignorait pas non plus, — mais pouvait-on se fier au savoir des gens vivant sur le bords du Nioubangui? — que la découverte du feu remontait à Yavrr, le premier de tous les chiens.

Il avait appris aussi, par ouï-dire, qu'il existait, on ne savait où au juste, des dieux blancs à forme humaine; que Doutomikoh, son père, était l'un des notables du village; qu'il en avait même été le chef, mais avait préféré, certain jour, abdiquer son pouvoir, sans motif apparent, en faveur de Krébédjé.

La parole des anciens, les sentences des traditionnaires étaient pour lui articles de foi. Il les regardait boire, à tour de rôle, l'odeur et la fumée du tabac, à même les pipes qu'on faisait passer à la ronde, après en avoir humé deux ou trois bouffées.

La palabre finie, Kossi hélait Katchina, son « ouandja », Katchina, son frère-ami, mauvais garnement de quelques lunes plus âgé que lui, mais qu'on réputait simplet et boniface, et lui répétait à voix basse, avec force gestes, le peu qu'il avait pu retenir.

Leurs trois amis communs, Kizikani, Alaouala et Djékédé prenaient part, le plus souvent, à ces conciliabules, que morcelaient des questions insolites, suivies d'explications ou de discussions interminables, jusqu'au moment où, n'en pouvant mais, les inséparables brisaient là, d'un commun accord, et se livraient, par exemple, au jeu passionnant des devinettes.

— Kpoukou? — demandait Kossi.

— N'gué! — répondaient, en chœur, ses camarades.

Et Kossi :

— Quelle est la chose que l'on ne peut pas prendre avec la main?

— L'eau, — jetait, vite, Alaouala.

— Non, — répliquait Kossi — C'est la fumée, gros imbécile.

Rires gras. Approbations. Applaudissements. Moqueries amicales. Et Djékédé, à son tour, demandait :

— Quelle est la chose à qui l'on ne peut faire de blessure, qu'on la brûle avec des tisons ardents, qu'on la frappe à coups de couteau ou à coups de sagaie?

— Je sais, moi! — lançait Kossi à tue-tête. — Cette chose-là, c'est l'eau... Mais, puisque tu es si malin, je te mets au défi, toi, de me dire quelles sont les choses qui ne reviennent jamais des visites qu'elles font?

Kizikani? Toi, Katchina? Pas de réponse? C'est bon. Inutile de chercher plus longtemps. Ce sont les feuilles. Parce que les feuilles ne remontent jamais à l'arbre d'où elles sont tombées.

RENÉ MARAN

(*A suivre.*)

PARIS ANGLAIS

Nous connaissons Paris au temps des Anglais par une admirable collection de pièces de chancellerie formée par Auguste Longnon : *Paris pendant la domination anglaise*, 1420-1436. Ces documents nous montrent moins le désordre que les spoliations au détriment de ceux qui avaient quitté la ville pour suivre le Dauphin. Les gouvernements qui se succédèrent sous les noms de Charles VI, de Henri V et de Henri VI, trouvèrent par là un moyen commode d'acquitter leurs dettes; et plus qu'un autre le gouvernement anglais manqua d'argent. Les bénéficiaires de ces spoliations ont été d'abord les auteurs et les fauteurs de la conjuration de 1418, qui livra Paris aux Bourguignons : Jean de Lisle, Michel le Maçon, Grégoire Ferrebouc, Perrinet le Clerc, Guillaume Bourdon, Jean Gilles, et surtout les maîtres de la Grande-Boucherie de Paris, Jean le Goix, Garnier de Saint-Yon. Jean de Saint-Yon, trésorier général des finances, jouira ainsi de la plus belle maison de Paris, rue de la Verrerie, confisquée sur Giles Baillet. La Grande-Boucherie vit confirmer ses privilèges. Capitaines bourguignons et anglais, secrétaires royaux (Jean Milet, Jean de Rinel, Laurens Calot), membres du grand conseil, reçurent les maisons des nobles et des officiers royaux fugitifs.

Les fondations, les constructions furent rares à Paris. Bedford donne pourtant l'exemple; et Philippe de Morvilliers, le premier président, fonde une chapelle à Saint-Martin des Champs et agrandit son hôtel. Ce sont là des exceptions. Les maisons de Paris n'étaient plus entretenues et allaient à la ruine. Les

locataires demandaient des réductions de loyer. Les affaires ne marchaient pas. Paris n'a jamais vécu replié sur lui-même; on ne pouvait guère sortir de la ville sans être suspecté d'entretenir des relations avec les rebelles, partisans du Dauphin. Il fallait un sauf-conduit pour aller cultiver les champs aux environs.

La vie des confréries semble bien réduite. On ne voit guère que les maîtres et les maîtresses de tissus de soie autorisés à mettre leur tronc à Saint-Julien des Ménétriers (1422), corporation qui recevra un nouveau règlement en 1425. L'année suivante, la corporation des gantiers relèvera la confrérie des ferrons aux Innocents, qui avait été anéantie pendant les troubles. La confrérie des changeurs du Grand-Pont s'organisera en 1427 à Saint-Barthélemy, dans le but de prier pour l'âme du feu roi de France et la prospérité du royaume, qui en avait en effet grand besoin. Dans les derniers temps de la domination anglaise, une confrérie en l'honneur de saint Denis sera autorisée dans l'église des Frères Prêcheurs (1425). Cela est peu.

Le soldat anglais agit, comme partout le soldat, en maître. Quand il est de passage, il fait du tapage le soir à la taverne, ne paye pas facilement l'écot, entre en rixe avec les sergents à verge. Il cherche à forcer de nuit les demeures des « femmes amoureuses », à payer en pièces de plomb ou de cuivre les rubans de soie de la marchande. Violences, mœurs mauvaises caractérisent le Paris d'alors : une rixe à la taverne de l'*Homme Armé*, rue Pernelle-Saint-Paul, entre des domestiques de la duchesse de Bedford et des inconnus, nous montre que ces derniers sont des religieux venus boire en « habits dissimulés ».

Paris, la pauvre ville dans laquelle les hommes, les femmes, les enfants criaient à la faim! Et tous devaient prêter le serment d'être bons et loyaux sujets au régent Bedford, jusqu'aux chambrières et aux moines. Des emprunts forcés s'abattirent sur la ville. Les loups rôdaient autour des portes. C'est le temps où l'auteur du *Journal d'un Bourgeois de Paris*, méditant sur tant de ruines, prévoit la fin de la cité, comme un antique devin. Lui, si farouchement Bourguignon, qui n'avait maudit que les Armagnacs, il associait maintenant dans ses imprécations Anglais et Bourguignons; car ceux-ci gâtaient

les villages autour de Paris, comme des porcs. Peu de raisins d'ailleurs sur les côteaux quand le duc de Bourgogne, dont la sœur venait d'épouser Bedford, rentra dans la capitale. Le prix du pain avait enchéri. On avait converti la monnaie, ce qui rendait les transactions difficiles. On ne trouvait plus rien, même avec de l'argent. A Paris, le peuple commençait à détester autant les Armagnacs que les Anglais, et même davantage. Chaque succès des Armagnacs diminuait le ravitaillement de la ville. Et ils se montraient entreprenants en ces jours.

Où était d'ailleurs l'autorité en ces temps calamiteux? Partout régnait la force. Rien ne se faisait que par les Anglais, et nul seigneur de France ne se mêlait plus du gouvernement. La reine Isabeau demeurait à Paris très pauvrement, n'ayant pas tous les jours huit setiers de vin pour elle et sa maison. A qui eût demandé à Paris : « Où est la reine? », nul n'aurait su le dire. Cette indifférence ne fait pas oublier toutefois qu'elle avait été cause des grands maux et des douleurs accablant alors le pays. Les gens de Paris regardaient les places conquises si durement par les Anglais en Normandie, en Champagne, dans l'Ile-de-France, commentaient les rencontres sanglantes de Verneuil. Le duc de Bedford, le « régent », comme on l'appelait, se rendait à Notre-Dame pour assister au *Te Deum*. Ce jour-là les rues furent nettoyées et parées; et les processions de Paris, les corps constitués vêtus de rouge marchèrent à sa rencontre. On alluma, par ordre supérieur, des feux de joie; et sur le même ordre s'élevèrent les cris de : « Noël » au passage de Bedford et de Salisbury. Devant le Châtelet, les « Enfants de Paris » représentent le mystère du Vieux et du Nouveau Testament, à l'aide de figures muettes. Bedford et sa femme sont reçus par les chanoines à Notre-Dame, au son des orgues, des trompettes, des cloches.

Les vendanges ayant été bonnes, l'espérance et la confiance revinrent. Les Parisiens déchantèrent quand, pour subvenir aux frais de la guerre, sur chaque queue de vin entrant aux portes, il leur fallut payer des impositions nouvelles. Le régent, qui avait d'abord habité l'hôtel de Clisson, se logea dans celui de Bourbon. La reine Isabeau,

enfermée à l'hôtel Saint-Paul, comme une étrangère, y vivait cependant en digne veuve. C'est le temps (1424) où fut faite la « Danse macabre aux Innocens ». Commencée au mois d'août, cette peinture était achevée au carême de 1425. Il ne faut pas voir dans la fresque fameuse je ne sais quelle image de profonde et romantique désolation. La danse macabre traduisait certes la pensée d'un amer logicien. Mais elle était aussi un embellissement pour le cimetière. Ce travail d'art correspond d'ailleurs à un moment d'apaisement. Les gens de la rue Saint-Martin, et ceux d'alentour, venaient d'obtenir de faire ouvrir à leurs dépens leur porte. Pauvre Porte Saint-Martin, si endommagée, dont l'arche était rompue, avec ses barrières pourries, ses serrures rouillées! Il semblait qu'on ne l'eût pas ouverte depuis quarante ans. Les habitants de la rue Saint-Martin mettent du cœur à l'ouvrage. Chaque « dizaine » du quartier y travaille à son tour, portant pelles, bêches, hottes et paniers. Les Parisiens retirent des fossés de grandes pierres ayant le poids d'une queue de vin. Les clercs et les prêtres travaillent avec eux; et bientôt chacun put passer à travers la porte, chevaux et charrettes. Le travail fut fini le jour de Saint-Laurent, un mercredi; et l'on fit bonne chère.

Les jeux de Paris étaient alors singuliers. Il faut citer la réjouissance donnée en l'hôtel d'Armagnac, rue Saint-Honoré, où l'on mit dans un enclos quatre aveugles armés d'un bâton; il y avait avec eux un gros porc qui leur était promis, s'ils pouvaient le tuer. Qu'il était plaisant de voir les aveugles se frapper l'un l'autre, croyant toucher le porc, si bien qu'ils se fussent tués s'ils avaient été armés vraiment! La veille de la fête, les aveugles avaient défilé dans Paris, précédés d'une grande bannière où l'on voyait peint un porc; et devant eux un homme jouait de la cornemuse. Il y eut aussi un autre jeu : c'était celui de la perche au bout de laquelle était fixé un panier contenant une oie grasse et six blancs. La perche était ointe de graisse, et personne n'y put monter. Un soir, un jeune valet y grimpa plus haut que les autres; il prit l'oie, mais non pas le panier! Ce jeu eut lieu devant Quincampoix, en la rue aux Oues. Le spectacle le plus habituel était celui des exécutions de larrons au gibet à Paris. On donna aussi la chasse aux pauvres gentilshommes que la misère avait fait

devenir des larrons. Les compagnons de la Soixantaine, arbalétriers et archers, les poursuivaient, le mieux qu'ils pouvaient; on les ramenait à Paris par charretées. L'an 1426, la nuit de la Saint-Jean, tandis que les gens dansaient autour des feux de joie, la Seine monta subitement, si bien que la rivière les emporta. On promena sur les ponts, en des processions générales, les châsses. Une messe solennelle eut lieu à Notre-Dame, où prêcha Jacques de Touraine, religieux de l'ordre de Saint-François. On vit enfin tenir à Saint-Denis la fête du Lendit qui n'avait pas eu lieu depuis 1418.

Ce qui exaspérait par-dessus tout le menu peuple était le changement des monnaies. Quand les petits moutons d'or furent mis à douze sous (ils en valaient quinze la veille), on ne put acheter dans la ville ni pain, ni vin, les changeurs n'en voulant donner denier ni obole. Les gens exaspérés jetèrent dans la Seine plus de cinquante florins. Puis vint le grand hiver de 1427 où les légumes manquèrent. Le froid persista jusqu'au printemps, accompagné de pluie. La procession de Notre-Dame fut longue et pénible jusqu'à Montmartre. Le régent et sa femme la rencontrèrent; et comme ils allaient grand train sur leurs chevaux, ils criblèrent de boue les pèlerins, ce qui fut jugé, en vérité, inconvenant. Cette année-là eut lieu, au mois de juin, une violente inondation qui monta jusqu'à la Croix en Grève, couvrant l'Ile Notre-Dame et le quai des Ormes, vers Saint-Paul. Des processions se déroulèrent auxquelles participaient les gens des villages, nu-pieds, portant des croix et des bannières, chantant des hymnes. Pas une vigne en fleur! On allait en bateau dans les maisons, et l'eau, qui avait gagné les étables, noya plusieurs chevaux. Les grosses tailles ajoutaient à cette misère. Il y eut cependant cette année-là abondance de fruits; les prunes et les amandes chargeaient les arbres à les rompre. Au mois d'août, on vit arriver des gens de la Basse-Égypte qui disaient avoir été autrefois chrétiens. Chacun se rendit à la Chapelle pour les voir. Presque tous avaient aux oreilles un anneau d'argent. Les hommes semblaient très noirs avec leurs cheveux crépus; les femmes, des plus laides et des plus noires, avaient des cheveux rappelant les crins de la queue d'un cheval. En leur compagnie se tenaient des sorcières

qui regardaient les mains des gens et y lisaient l'avenir. Plusieurs ménages en furent bien troublés, car elles disaient au mari : « Ta femme t'a trompé », ou à la femme : « Ton mari t'a fait faute. » On rapportait aussi que, par art magique ou habileté, ces gens-là savaient vider les bourses. Le bourgeois de Paris, que nous résumons, se rendit trois ou quatre fois vers eux pour leur parler, sans observer cependant qu'ils regardassent dans les mains et sans perdre un denier. L'évêque de Paris alla voir les « Égyptiens », menant avec lui un frère mineur, nommé le petit Jacobin, qui fit une belle prédication, excommuniant ceux ou celles qui commettaient ces maléfices, et tous ceux qui avaient montré leur main.

Quelque temps après vint du Hainaut à Paris une femme nommée Margot, qui jouait mieux à la paume à main qu'aucun homme. Car elle gagnait sur les plus puissants joueurs qui se réunissaient en la rue du Grenier-Saint-Ladre, au tripot nommé le « Petit Temple ». On observa une grippe, la « dando », qui s'abattait sur les reins et les épaules, donnait le frisson, supprimait tout appétit et sommeil, provoquant une telle toux qu'on ne pouvait plus entendre dans les églises ce que disait le sermonneur. Tout le monde y passa, petits et grands; cette grippe dura jusqu'à la Toussaint.

L'année 1428 fut celle des hannetons qui, au mois d'avril dévorèrent les vignes, les amandiers, les noyers. Le duc de Bourgogne rentra à Paris sur un petit cheval, comme un simple archer; et nul ne l'eût reconnu, parmi le peuple, s'il n'avait été accompagné du régent et de la régente. On s'entretenait aussi des Armagnacs qui venaient de prendre le Mans par trahison. Un autre sujet de conversation fut le grand banquet que donnèrent au Palais le régent et sa femme, auquel tout Paris assista. On disait que huit mille personnes avaient pris place à la table, qu'on y avait bu quarante muids de vin, et servi huit cents plats de viande, sans compter le bœuf et le mouton. Au mois d'août, on sut la nouvelle du siège d'Orléans par Salisbury, la ville de Paris ayant dû payer les frais de deux cents voitures qui menèrent à l'armée anglaise des vivres, de l'artillerie et deux cents tonneaux de vin. La contribution parut bien désagréable, car le vin était alors si cher que les ménages n'en buvaient pas. C'est ainsi que

plusieurs se mirent à brasser la bière; elle fut criée à Paris comme on avait l'habitude de vendre le vin. Puis on apprit que Salisbury, qui prenait si facilement villes et châteaux sur la rivière de Loire, avait été emporté par une pierre de canon. Grand dommage pour les Anglais, pour Bedford qui avait l'habitude de vivre à son aise dans les villes de France, et que sa femme suivait partout! Il devait quitter Paris, la veille de la Saint-Martin d'hiver, pour conduire la guerre.

L'an 1429, toujours réduits à la cervoise et au verjus, les bourgeois de Paris durent encore conduire à Orléans beaucoup de farine. Ces convois de ravitaillement, attaqués par les Armagnacs, exaspéraient les Parisiens. Le prix des vivres montait, et le peuple ne savait plus à quel saint se vouer. Des foules considérables, cinq à six mille personnes, se pressaient au cimetière des Innocents où prêchait un cordelier, frère Richard; il parlait, le dos tourné vers les charniers, à l'endroit de la Danse macabre. Frère Richard faisait connaître qu'il venait de Jérusalem, où les Juifs lui avaient annoncé la naissance de « Messias », c'est-à-dire de l'Antéchrist. La fin du monde était proche. On pouvait le croire dans Paris, qui manquait déjà de blé et de vin. Le peuple écoutait le prêcheur qui parlait parfois de cinq heures du matin à onze heures. Et les Parisiens, ramenés aux mœurs, jetaient au feu les jeux de tables, les cartes, les billes et les billards; leurs femmes brûlaient leurs atours de tête, leurs cornes, les baleines de leurs chaperons, et leur traîne. Frère Richard, qui avait cependant ramené le peuple à la dévotion mieux que tous les prêcheurs n'avaient fait depuis deux cents ans, reçut l'ordre de cesser ses prédications apocalyptiques. Mais avant de quitter la ville il obtint que les Parisiens jetassent au feu les mandragores que beaucoup conservaient entre des toiles, et qui avaient le pouvoir de les préserver de la pauvreté. Tel était le résultat des mauvais conseils de vieilles femmes qui n'étaient que des sorcières! Ce fut en ces jours que Jeanne d'Arc se présenta devant Paris.

On ne riait plus dans la ville. Le 9 juillet 1429, c'est-à-dire sept jours avant le sacre de Reims, Pierre Thouroude, maçon, chargé de femme et de trois petits enfants, se trouvait devant la porte de Jean Thomas, cordonnier, avec Oudart le Fer.

Par plaisanterie, il avait demandé à Oudart s'il n'était pas allé au-devant du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui venait de rentrer dans Paris. Oudart répondit qu'il avait assez d'occupations sans cela. Mais le maçon lui demanda : « Que vient faire le duc de Bourgogne à Paris? Pense-t-il empêcher que le dauphin soit sacré? » Thouroude fut jeté dans la prison du Châtelet et le prévôt le condamna au pilori. Considéré sa pauvreté, la charge qu'il avait de ses petits enfants qu'il ne pouvait nourrir sans exercer son métier, il fut relâché, mais trois mois après, en octobre.

JEANNE D'ARC DEVANT PARIS

Ce qu'était Jeanne d'Arc aux yeux de ses adorateurs, groupés encore sous le nom d'Armagnacs autour de Charles VII, « le soi-disant dauphin », suivant les lettres de la chancellerie, où le terme d'Armagnac désigne tout simplement les loyaux Français, Christine de Pisan nous le dira dans son *très bel ditié*, écrit après le sacre (17 juillet) et avant l'attaque sur Paris (8 septembre), c'est-à-dire au mois d'août 1429 :

> L'an mil quatre cent vingt et neuf
> Reprint a luire li soleil...

Car Jeanne était l'espérance. Christine souriait, avec le bon peuple de France, elle qui venait de pleurer neuf ans, enfermée dans une abbaye, depuis que Charles, fils de roi, avait dû quitter Paris. Oui, la vieille Christine riait; elle chantait, dans ce mois ardent d'été, et la France avec elle. L'enfant « déjeté », le roi venait de recevoir le sacrement du sacre, de gagner les éperons d'or des chevaliers. Faisons-lui fête et crions Noël! Mais grâce à qui Charles le septième avait-il fait, devant sa bannière, fléchir ses ennemis? Grâce à la Pucelle par qui Dieu accomplissait son œuvre. La bienheureuse, c'est elle qui avait délivré la France chargée de liens; c'est elle en qui le Saint-Esprit avait versé toutes ses grâces. Jeanne avait renouvelé le miracle de Moïse qui tira de captivité le peuple d'Égypte, celui de Josué, elle, la simple bergère, plus grande que les héros de Rome. Jeanne surpassait

les anciennes « preuses » : Esther, Judith, Déborah. La Pucelle est un miracle, mais un miracle contrôlé par les clercs savants qui ont reconnu en elle une envoyée de Dieu. Le miracle n'est-il pas prouvé par la délivrance d'Orléans? Quelle gloire pour l'honneur féminin! Et l'on sait combien la vieille Christine y demeura attachée. L'ennemi avait pris la fuite devant une fillette de seize ans. Car Jeanne fut notre général en chef, « principale chevetaine », disposant de forces que n'eurent jamais Hector ni Achille. Ah! rabaissez vos cornes, messieurs les Anglais : Dieu abat les orgueilleux. Sachez-le bien, la Pucelle va tous vous chasser de France; après, elle va conquérir la Terre Sainte où elle mènera le roi Charles : car détruire l'Angleterre n'est pas son objet, mais bien restaurer la foi. Ne riez pas : Jeanne vient de mener au sacre le roi Charles, le tenant toujours par la main. A-t-on fait plus à la croisade devant Acre? Voyez plutôt ces villes, ces châteaux qui se rendent; rien ne résiste à l'assaut de la Pucelle.

Et Christine pense tout à coup à Paris, notre grand Paris. Elle médite et lui demande de bien réfléchir. Si Paris résiste, c'est la destruction de la ville, le massacre. Du cœur, braves gens de Paris, du cœur! Réconciliez-vous avec votre prince légitime : par là vous trouverez la paix, et celle du plus grand prince qui nous régit, Notre Seigneur. *Amen.*

Les nobles vers de Christine, dans son appel à Paris sceptique, résonnent dans notre cœur :

O Paris, tres mal conseillié!
Folz habitans sans confiance!
Ayme tu mieulx estre essillié
Qu'a ton prince faire accordance?
Certes, ta grant contrariance
Te destruira, si ne t'avises...

Christine se représente l'esprit d'une population qu'elle connaissait bien, y ayant observé jadis les mœurs des grands et des petits : elle annonce le châtiment :

J'entens des mauvais, car bons
Y a maint, je n'en fais pas doubte;
Mais parler n'osent, j'en respons,
A qui moult desplaist et sans doute

Que leur prince ainsi on deboute.
Si n'auront pas ceulx desservie
La punition ou se boute
Paris, ou maint perdront la vie.

Ainsi Paris vécut sous la menace de Jeanne.

Nous demanderons au greffier civil du Parlement, Clément de Fauquembergue, de nous faire connaître l'opinion d'un esprit très prudent et modéré sur ce sujet.

Fauquembergue était Parisien, mais d'origine picarde. Élu greffier, le 27 janvier 1417, il avait succédé dans cette lourde charge à un autre honnête homme, lettré et grand travailleur, Nicolas de Baye qui a vieilli et se trouve fatigué. Des étages supérieurs de la tour de l'Horloge, où il conserve dans son bureau ses archives, Clément de Fauquembergue observe Paris. Il est homme d'Église, chanoine de Saint-Merry, puis de Notre-Dame, comme beaucoup de gens au Parlement. Sa petite maison canoniale est située au cloître, sur le bord de la Seine, entre cour et jardin : une jolie demeure avec sa galerie, ornée d'un drap peint où l'on voit des moissonneurs, les Vices et les Vertus, une « morisque ». De sa chambre, Clément de Fauquembergue passe dans une petite chapelle tendue d'un tapis de Turquie; à l'écurie, il visite sa mule. Le greffier possède comme il convient, des livres de droit, mais encore une histoire de Troie, un Ovide moralisé, un Valère, et son cher Virgile qu'il aimera tant citer :

Malui mutas agitare inglorius artes...

Depuis des années, Clément fait chaque jour le chemin du cloître à la tour de l'Horloge, où il travaille beaucoup. Il observe les choses, et en philosophe les gens qui prêtent, sans enthousiasme, les serments requis par les gouvernements. Lire les *Offices* de Cicéron le console. La vie est chère, on est entouré de violents. Mais il faut bien vivre; et les gages des gens du Parlement sont payés avec des retards si scandaleux qu'ils doivent menacer le gouvernement de faire grève. Clément demeura cependant un modéré, un sage.

Le 10 mai 1429, il avait noté la présence de la Pucelle à Orléans « seule ayant banière entre lesditz ennemis », à l'occasion de la levée des bastilles anglaises. Et la nouvelle lui

parut si digne de remarque qu'il l'illustra d'un croquis à la plume, représentant une femme à mi-corps, tête nue, la main gauche appuyée sur l'épée, et tenant dans sa droite une bannière avec le monogramme J. H. S. Figure de fantaisie, vêtue d'une robe, avec de longs cheveux, simple remarque pour retrouver le fait surprenant. Clément de Fauquembergue ajoute dans une note latine : « Que va-t-il arriver? Dieu le sait, le roi des batailles et prince tout-puissant des combats. » Le 6 juin Clément a décrit le monstre né à Aubervilliers, deux filles jumelles n'ayant qu'un seul ventre, phénomène qui attira plus de dix mille curieux au village proche de Paris. Le 8, le greffier note la bénédiction de la foire du Lendit, à Saint-Denis. La Pucelle, qui avait délivré Orléans, faisait prisonnier Talbot à Jargeau. Falstaff se retirait vers le duc de Bedford, à Corbeil. Le 19 juillet, on apprit à Paris que Charles de Valois avait été sacré à Reims, le dimanche 17 juillet, de la même manière que son père et les autres rois. Le 25 juillet, Fauquembergue voyait entrer à Paris Henri Beaufort, le cardinal, accompagné de son neveu le régent, avec les renforts qui venaient de passer la mer pour marcher contre les hérétiques de Bohême, les Hussites; ils attendaient la venue du duc de Bourgogne qui avait fait un grand mandement à ce sujet, dans l'intention de résister et de combattre Charles de Valois et ses gens d'armes, naguère reçus à Troyes, à Châlons, à Reims, à Laon. Le prudent greffier écrit encore en latin : « De cette intention Dieu sera juge. »

Le cardinal quitta Paris, le 4 août 1429, accompagné seulement des familiers de sa maison, pour se rendre à Rouen. Il laissait dans la ville un grand nombre de gens d'armes et de trait qui partirent le lendemain avec Bedford pour combattre « les ennemis » dans la Brie. Le 19 août et les jours suivants, les présidents et conseillers du Parlement n'avaient guère vaqué à l'expédition des procès, car les « ennemis » avaient occupé sans résistance plusieurs cités, villes et forteresses autour de Paris. Le 26 août, Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, chancelier de France, vint dans la Chambre du Parlement où étaient les présidents et conseillers des trois chambres, les maîtres des Requêtes de l'hôtel, l'évêque de Paris, le prévôt, les maîtres et clercs des Comptes. Ils

prêtent le serment de vivre en paix et union dans cette ville, sous l'obéissance du roi de France et d'Angleterre, suivant le traité de paix. Le chancelier commettait Philippe de Ruilly, trésorier de Notre-Dame, pour recevoir les serments des gens d'Église, séculiers et réguliers. On avait cessé d'entendre les plaidoiries; il fallait pourvoir aux cas advenus à l'occasion des gens d'armes occupant les environs de Paris.

Le 7 septembre, le receveur de Paris réunissait les dépôts levés de par le roi et demandait un emprunt aux églises et personnes ecclésiastiques, bourgeois et habitants de Paris, « pour paier et entretenir les gens d'armes estans à Paris pour garder la ville et les habitans d'icelle à l'encontre des gens d'armes de messire Charles de Valois estans à Saint-Denis et en plusieurs places environ Paris ».

Voici ce que Clément de Fauquembergue écrivit le 8 septembre :

« Jeudi, viije jour de septembre, feste de la Nativité de la mere Dieu, les gens d'armes de messire Charles de Valois, assemblez en grant nombre d'emprez les murs de Paris, leiz[1] la porte Saint Honnoré, esperans par commocion de peuple grever et dommagier la ville et habitans de Paris, plus que par puissance ou force d'armes, environ deux heures après midy, commencerent de faire semblant de vouloir assaillir ladicte ville de Paris. Et hastivement pluiseurs d'iceulz estans sur la Place aux Pourceaulz et environ, prez de ladicte porte, portans longuez bourrées et fagos, descendirent et se bouterent es premiers fossés, esquelz n'avoit point d'eaue, et getoient lesdictes bourrées et fagos de dens l'autre fossé prochain des murs, esquelz avoit grant eau. Et à celle heure y ot dedens Paris gens affectez ou corrompuz, qui esleverent une voix en toutes lez parties de la ville deçà et delà les pons, crians que tout estoit perdu, et que les ennemis estoient entrez dedens Paris, et que chacun se retrahist[2] et fist diligence de soy sauver. Et à celle voix, à une mesme heure de l'approchement des dis ennemis, se departirent[3] des églises de Paris toutes les gens estans lors es sermons, et furent moult espoventez, et se retrahirent les pluiseurs en leurs maisons, et fermerent leurs huys. Mais pour ce n'y ot aucune autre commocion[4] de fait entre lesdis habitans de Paris. Et demourerent à la garde et défense des portes et des murs d'icelle ville ceulz qui estoient deputez. Et en leur ayde survindent pluiseurs autres desdis habitans qui firent tres bonne et forte resistance aux gens dudit

1. Vers.
2. Se retirât.
3. Quittèrent.
4. Soulèvement.

messire Charles de Valoys, qui se tindrent dedens le dit premier fossé, et dehors sur ladite Place aux Pourceaulz et à l'environ jusques à dix ou onze heures de nuit qu'ilz se departirent à leur dommage. Et d'eulz en y ot pluiseurs mors et navrez[1] de trait et de canons. Et entre les autres fut blecée en la jambe, de trait, une femme que on appelloit la Pucelle, qui conduisoit l'armée avec les autres capitaines dudit messire Charles de Valois, qui s'atendoient de plus grever Paris par ladicte commocion que par assault ou force d'armes. Car se pour chascun homme qu'ilz avoient lors ilz en eussent eu quatre ou plus, aussi bien armez qu'ils estoient, ilz n'eussent mie pris ladicte ville de Paris par assault ne par siège, tant qu'il y eust eu vivres dedens la ville, qui en estoit lors bien pourveue pour long temps. Et estoient les habitans bien uniz avec les gens d'armes de ladicte ville pour resister à l'assault et entreprise dessusdis, et mesmement pour ce que on avoit dit et disoit on publiquement à Paris que ledict messire Charles de Valois, fils du roy Charles VIe, derrain trespassé, cui Dieu pardoint, avoit abandonné[2] à ses gens ladicte ville de Paris et les habitans d'icelle, grans et petis, de tous estas, hommes et femmes. »

Le greffier termine en latin :

« Et que son intention était de faire passer la charrue sur la ville de Paris, habitée par des gens très chrétiens, ce qui n'était pas facilement croyable. »

Tel est le récit de l'assaut donné à la Porte Saint-Honoré d'où l'on emporta Jeanne cruellement blessée. Le « Bourgeois de Paris », qui est un autre témoin oculaire, ajoute quelques détails qu'il convient de rapporter. A l'heure de la grand' messe, à onze heures, la Pucelle s'avançait à la tête des chariots chargés des bourrées destinées à combler les fossés de Paris. L'attaque est menée entre la porte Saint-Denis et la porte Saint-Honoré. La Pucelle apparaît sur le « conclos des fossez », criant à ceux de Paris : « Rendez-vous de par Jésus à nous bientôt : car si vous ne vous rendez avant qu'il soit la nuit, nous y entrerons par force, que vous le veuillez ou non, et tous serez mis à mort, sans merci » — « Voire, répondit un archer, paillarde! ribaude! » Il ajuste son arbalète et lui perce la jambe. L'attaque dura jusqu'à quatre heures, très rude. Les petits canons crépitaient sur les murailles. Les longs canons de la porte Saint-Denis portaient jusqu'à Saint-Ladre; les traits des défenseurs maintenaient les assaillants à une

1. Blessés.
2. Pour être livrée au sac.

distance respectueuse. On dut emporter Jeanne de force, car, indomptable à son ordinaire, elle voulait recommencer l'assaut.

Ses juges, des théologiens, feront plus tard un grand reproche à Jeanne d'avoir attaqué Paris un jour de fête. Mais nous pouvons remarquer que l'attaque ne pouvait avoir lieu que ce jour-là, au moment où le peuple était précisément rassemblé dans les églises. Le soulèvement populaire ne se produisit pas. Sans cette « commocion » comme dit notre greffier, et que l'on sait, préparée par cinq Armagnacs, qui avaient lancé sur Paris avec leurs flèches des lettres de promesses et de menaces, la ville était imprenable. Le coup de force était manqué. Le conseil du roi s'en rendit compte aussitôt. Seule, Jeanne, l'intrépide enfant, tenta de renouveler son attaque sur Paris, le lendemain.

Le dernier jour de septembre, Fauquembergue notait que les gens de Charles de Valois s'éloignaient de Saint-Denis. Le duc de Bourgogne rentra dans Paris, fortement accompagné de gens d'armes. Bedford alla au-devant de lui avec les gens du conseil, le prévôt des marchands et les échevins. Le 6 octobre, le cardinal Beaufort regagnait à son tour la capitale. Le 10 du même mois, arrivaient à Saint-Denis, sous un sauf-conduit, Regnault de Chartres, l'archevêque de Reims, chancelier, et les autres ambassadeurs de Charles de Valois, en espérance de traiter avec les gens du Conseil. Ils devaient rencontrer Jean de Luxembourg et messire Hugues de Lannoy. On ne se battait plus, on parlementait.

Le jeudi 10 octobre, en présence du duc de Bourgogne et des habitants de Paris assemblés en grand nombre, furent publiées dans la salle du Parlement, qui donnait sur la Seine, les lettres de l' « abstinence[1] » entre messire Charles de Valois et les villes et forteresses lui obéissant; on lisait la lettre de lieutenance, baillée au duc de Bourgogne à la requête du duc de Bedford et de l'Université. Le 17 octobre, le régent gagnait la Normandie avec sa femme, sœur du duc de Bourgogne, qui les accompagna jusqu'à Saint-Denis. Le mardi suivant, Philippe le Bon partait à son tour en Flandre pour recevoir sa fiancée, fille du roi de Portugal. Le péril avait dis-

1. Trêve.

paru. Ce qui préoccupait surtout alors les gens du Parlement, c'était de voir payer leurs gages.

Mais le 8 avril 1430, on arrêta plus de cent cinquante personnes à Paris, dont six furent décapitées aux Halles. Il s'agit de la conspiration en faveur du dauphin, découverte grâce à l'arrestation d'un carme, Pierre d'Allée, qui avait servi d'intermédiaire entre les gens de Paris et les partisans de Charles VII; il opérait sous l'habit d'un travailleur : « Que Dieu fasse miséricorde aux âmes des fidèles défunts et leur pardonne! », ajoute, dans une note latine, notre greffier.

Le 27 avril 1430, les nouvelles de l'arrivée du jeune roi Henri VI à Calais circulent à Paris. Il a huit ans. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, est parti le chercher. Le peuple de Paris, à Notre-Dame, prie pour le salut du roi anglais; un *Te Deum laudamus* est chanté par les chantres, les chapelains et les choriaux. On allume des feux de joie dans les rues, et la Cour vaque à cause des grandes processions des habitants de Paris. Le 13 mai, on arrêtait le cérémonial de la réception. La Cour, en habit rouge, à cheval, ira à la rencontre du jeune Henri. Le premier Président est chargé de le congratuler; le troisième lui dira comment les princes doivent tenir la main à la justice; l'avocat Rapiout exposera l'état et l'autorité de la Cour.

Le 25 de ce mois de mai, Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, chancelier de France, reçut les lettres de messire Jean de Luxembourg, son frère, faisant mention que, « mardi demain passé, à une saillie[1] que firent les capitaines et gens d'armes de messire Charles de Valois, estans lors en la ville de Compiengne, contre les gens du duc de Bourgongne qui s'estoient logiez et approchiez d'icelle ville en intention de l'assegier, les gens dudit de Valois furent tellement contrains de retourner, que pluseurs d'iceulz ne eurent mie[2] loisir de rentrer dedans la ville ». Les uns s'étaient jetés dans la rivière, proche des murs, au péril de leur vie, les autres avaient été faits prisonniers par Jean de Luxembourg et les hommes du duc de Bourgogne : « Entre les autres, y prindrent et tiennent prisonniere la femme que les gens dudit messire

1. Sortie.
2. Pas.

Charles appeloient la Pucelle, qui avoit chevaucé en armes avec eulz et avoit esté présent à l'assault et desconfiture des Anglois, qui tenoient les bastides devant Orléans... »

C'est ainsi que les gens du Parlement apprirent la capture de Jeanne d'Arc. La nouvelle dut se répandre bientôt dans la ville, car le Palais était déjà la source des informations. Puis les Parlementaires reparlèrent de leurs gages. Ils ne touchaient rien depuis deux ans. Le trésor anglais était toujours vide. Jacques Branlart et Hugues le Coq partaient à Rouen pour exposer cette situation intolérable; on leur fit une réponse évasive : on verrait à la Saint-Martin prochaine...

Le procès et la mort de Jeanne d'Arc sont rapportés dans un sens bourguignon par Clément de Fauquembergue. Il fait appel toutefois à la miséricorde divine en faveur de son âme, car Jeanne donna des signes de repentir : *Deus sui animi sit propitius et misericors!* Voilà comment un esprit sage, un homme modéré et lettré, rapporte les choses.

Le journal d'un universitaire habitant Paris nous traduit plus âprement les sentiments du peuple à l'égard de Jeanne d'Arc. Celui que nous appelons le « Bourgeois de Paris » rapporte que Jeanne fut prêchée à Rouen, le 30 mai 1431, vêtue en habit d'homme, après qu'on lui eut montré tous les maux qu'elle avait causés à la chrétienté et au royaume de France. Cette Pucelle des Armagnacs, qui avait assailli la ville de Paris le jour saint de la Nativité Notre-Dame, qui s'était laissé adorer par le simple peuple, l'hypocrite qui avait donné à entendre que le glorieux archange saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite lui apparaissaient en lui parlant de bouche à bouche, il la maudissait. A Paris, on se représentait Jeanne telle une gouge, armée comme un homme, avec son gros bâton à la main dont elle frappait à grands coups, en femme très cruelle. Elle avait fait mettre à mort ceux qui n'obéissaient pas à ses lettres. Jeanne était une créature infernale, répondant hardiment aux clercs de l'Université qui, si humblement, la priaient de révoquer ses erreurs. Enfin, elle avait crié merci! On lui avait alors rendu ses habits de femme; mais Jeanne avait repris ses habits d'homme dans sa prison. Alors, attachée à un pieu sur un échafaud, on l'avait brûlée!

La même semaine, avait été pris le plus mauvais et le plus

tyran des capitaines, La Hire, amené prisonnier au château de Dourdan. Le jour de la procession de Saint-Martin des Champs, un frère de l'ordre de Saint-Dominique, Jean Graverant, inquisiteur de la foi et maître en théologie, fit un prêche relatif à Jeanne la Pucelle. Il rappela qu'elle était la fille de très pauvres gens, qu'à l'âge de treize ans, elle avait fui leur maison et suivi l'ennemi d'enfer, vécu homicide de chrétiens, pleine de feu et de sang. Mise en prison, Jeanne s'était fait servir comme une dame. En vain, le jour de son supplice, elle avait invoqué le secours de ses saints; nul d'entre eux ne lui répondit. Elles étaient ainsi quatre femmes, dont avaient été prises trois, cette Pucelle, Péronne et sa compagne, une autre qui se tenait toujours avec les Armagnacs, Catherine de la Rochelle, qui prétendait connaître « merveilles » quand on consacrait le précieux corps de Notre Seigneur Dieu, Frère Richard, celui qui avait prêché aux Innocents, était leur « beau-frère »; il les avait toutes gouvernées. Le méchant Guillaume le Berger, qui montrait ses stigmates aux mains, aux pieds, au côté, comme saint François, celui qui avait remplacé cette Jeanne, avait été pris, lui aussi, à Beauvais, puis jeté dans la Seine.

Belle matière d'édification pour le peuple de Paris, et dans la bouche du grand inquisiteur!

Mais il faut le reconnaître, la vie fut bien difficile en ces jours à Paris. Les pauvres gens mouraient de faim. On se réjouissait quand Bedford faisait entrer dans la ville des bateaux chargés de vivres. Chose curieuse, le duc de Bourgogne, qui demeura si longtemps l'idole des Parisiens, avait perdu tout crédit sur eux. Depuis son mariage, il ne pensait plus, disait-on, qu'à son épouse, et tout allait mal par sa négligence. Le prix du blé avait monté; le pain blanc de Paris était alors un petit pain noir. Les pauvres gens ne buvaient plus de vin. Ils buvaient de l'eau, mangeaient des noix. Les fèves et le pain coûtaient trop à acheter et à cuire! Vers la mi-avril 1431, douze cents personnes sortirent de Paris, n'ayant plus rien à manger. La vallée de Chevreuse était remplie de brigands qu'on ramenait chargés de cordes, et qui étaient suspendus aux gibets; soixante-deux pendus en un seul jour! Le 25 mai, sortent les processions générales, à l'occasion de l'établissement par Martin V des indulgences pour la Fête du

Saint-Sacrement. Mais les gens se montraient à l'Assomption Notre-Dame le mauvais pain noir cuit par le boulanger de la rue Saint-Honoré. Pour les malheureux Parisiens, s'ils pensèrent parfois à elle, Jeanne incarna la guerre, cause de tous les maux : elle était celle qui avait voulu raser la ville :

O Paris, tres mal conseillié!

LA FIN DE LA DOMINATION ANGLAISE

Le jour de la Saint-André, 30 novembre 1431, le petit roi Henri, âgé de neuf ans, roi de France et d'Angleterre, entrait à Paris, par la Porte Saint-Denis. Le prévôt des marchands et les échevins, tous vêtus de rouge, vont à sa rencontre, portant un grand ciel semé de fleurs de lys sur sa tête, comme on fait à la Fête-Dieu; et chacun de crier : Noël! sur son passage. Les neuf preux et les neuf preuses le précèdent; un grand nombre de chevaliers le suivent. Il y a dans ce cortège, qui est un triomphe, Guillaume le Berger, qui avait montré ses plaies, comme saint François; il est lié de bonnes cordes, tel un larron. Devant le roi marchent quatre évêques : celui de Paris, le chancelier Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne, l'évêque de Noyon, Jean de Mailly, et deux Anglais, l'évêque de Norwich et le cardinal de Winchester. Dans le cortège, vingt-cinq hérauts et trompettes. Le petit roi regarde les sirènes du Ponceau-Saint-Denis, le lys dont les boutons jettent du vin et du lait. Devant la Trinité, il admire le mystère de la Conception Notre-Dame, Hérode qui fit décoller les petits enfants; à la Porte Saint-Denis, le martyre du saint. Les drapiers soutiennent le dais jusqu'aux Innocents où l'on simula une chasse au cerf, fort plaisante à voir; les épiciers le reprennent jusqu'au Châtelet. Là on voyait un enfant, de l'âge du roi Henri, avec deux couronnes très riches sur la tête, celles de France et d'Angleterre; il était entouré du « sang de France », c'est-à-dire des grands feudataires d'Anjou, Berry et Bourgogne, d'un côté; de l'autre, les clercs et les bourgeois; à gauche se tiennent les grands seigneurs d'Angleterre. Tous semblaient le conseiller. Les changeurs reprennent le dais jusqu'au Palais royal. Le jeune Henri baise les reliques. Les orfèvres portent le dais jusqu'à Saint-Denis de la

Chartre, les pelletiers jusque devant Saint-Antoine, les bouchers jusqu'aux Tournelles. La reine Isabeau était à sa fenêtre, à l'hôtel Saint-Paul, avec ses dames et ses demoiselles. Et quand elle vit le jeune roi Henri, fils de sa fille, elle ôta son chaperon, le salua, s'inclinant très humblement vers lui; mais elle pleura.

Le 16 décembre, un dimanche, le jeune roi Henri vint à pied du Palais à Notre-Dame, accompagné des processions de la ville de Paris qui chantaient mélodieusement. Il se dirigea vers le chœur, où le cardinal de Winchester le sacra. Après cette cérémonie eut lieu le grand dîner à la table de marbre. Là régna un beau désordre, car certains voleurs dérobèrent plus de quarante chaperons, et d'autres coupèrent les bourses aux ceintures. L'Université, le Parlement, le prévôt des marchands, les échevins n'avaient pu gagner leur place; les gens du peuple les refoulaient, et ils trébuchaient l'un sur l'autre, tandis que travaillaient les larrons. Enfin ils purent s'asseoir; mais ce fut quand les savetiers, les moutardiers, les vendeurs de vin, les aides-maçons leur eurent cédé la place. Vraiment personne ne pouvait se louer du festin, jusqu'aux pauvres malades de l'Hôtel-Dieu qui déclarèrent que jamais ils n'avaient eu si maigres reliefs. Le jour de Saint-Thomas l'Apôtre, on célébra une messe solennelle au Palais, et le serment de fidélité au roi d'Angleterre fut prêté. Les gens du Parlement y réclamèrent aussitôt leurs gages, qui n'étaient plus payés depuis si longtemps. A la Noël on donna quelques petites joutes en l'honneur du sacre, qui ne dépassaient pas en éclat les fêtes qui avaient lieu quand les enfants des riches bourgeois se mariaient à Paris. Le froid piquait, il neigeait, le bois était cher; déjà l'on s'étonnait de ce que la venue du roi n'eût pas amené la délivrance des prisonniers, ni surtout la diminution attendue des impôts.

En signe de joyeux avènement, Henri VI confirmait du moins les privilèges de l'Université, donnait à l'échevinage les rentes que les rebelles pouvaient posséder sur le Pont Notre-Dame et dans la ville. Il approuvait les privilèges aux bourgeois « pour la droiture, régime et bon gouvernement de France ». Il désirait se conduire envers Paris comme le roi Alexandre le Grand fit envers Corinthe, suivre l'exemple

des anciens empereurs à l'égard de la cité de Rome, « leur ville principale » (26 décembre 1431).

Au mois de février 1432, on vit arriver à Paris le légat du pape, Nicolas Albergati, cardinal de Sainte-Croix, qui venait tenter de faire la paix entre la France et l'Angleterre. Les Français, eux, s'introduisaient dans Rouen, mais pour se faire prendre dans le château. Ils entraient, à Pâques, dans Chartres, ce qui amena dans Paris la hausse du prix du pain. Le duc de Bedford ne fut pas heureux au siège de Lagny, qu'il dut abandonner. Une épidémie, dans le cours de l'été, ravagea la ville de Paris; Anne, la sœur du duc de Bourgogne et la femme de Bedford, une bonne et belle dame de vingt-huit ans, que le peuple de Paris aimait, mourut dans son hôtel de Bourbon, près du Louvre. Les obsèques eurent lieu aux Célestins, et Bedford, à cette occasion, distribua à treize mille personnes la somme de deux blancs. Un an après, le 20 avril 1433, Bedford se remariait à la fille du comte de Saint-Pol, de la maison de Luxembourg. La paix n'avait pu se faire; les garnisons de Normandie rentraient dans Paris, où fut découverte une conspiration pour introduire les Armagnacs déguisés en Écossais portant la croix rouge. Un certain nombre de conjurés furent mis en prison et exécutés. On n'entendait plus parler du régent Bedford; l'homme qui gouvernait alors Paris était l'évêque de Thérouanne, très haï du peuple, car on le soupçonnait d'avoir été un obstacle à la paix. Plus de nouvelles du duc de Bourgogne, ni même du Concile de Bâle. C'était la paix que demandaient surtout les Parisiens. Les bourgeois l'attendaient de l'intervention de la duchesse de Bourgogne. La situation à Paris était devenue très critique depuis que les Armagnacs avaient pris la ville de Saint-Denis. Le Congrès de la paix se tint à Arras, où le duc de Bourgogne se réconcilia avec Charles VII. On n'en eut que de vagues nouvelles à Paris; l'on sut aussi que le duc de Bedford venait de mourir à Rouen. La reine Isabeau le suivait dans la tombe, le 24 septembre 1435. Son service, très solennel, eut lieu à Notre-Dame; puis on mena la vieille reine à Saint-Denis. Les Armagnacs, que le « bourgeois de Paris » commence à appeler les « Français », serraient la ville de très près, occupant Corbeil, le bois de Vincennes, Beauté, Pontoise et Saint-Germain-en-Laye.

Durant la semaine de Pâques 1436, les gouverneurs de Paris exigeaient un nouveau serment de fidélité envers les Anglais, et chacun dut porter la croix rouge. La garnison n'était plus payée; les soldats anglais quittaient la ville pour vivre sur les villages, mangeant les œufs et les fromages qu'ils trouvaient, pillant les églises. Le sac de l'abbaye de Saint-Denis causa une impression pénible. Puis le vendredi qui suivit Pâques, les Parisiens aperçurent les forces des Armagnacs. Le connétable de Richemond, le bâtard d'Orléans parlementaient avec les gardiens de la Porte Saint-Jacques : « Laissez-nous entrer dans Paris paisiblement, ou vous serez tous morts par famine. » Les portiers prirent peur et les laissèrent entrer. Le premier qui s'avança fut le seigneur de l'Isle-Adam qui mit la bannière de France sur la porte en criant : « Ville gagnée! » Les Parisiens affolés arborèrent aussitôt la croix blanche, qui était l'insigne des Armagnacs, et la croix de Saint-André, qui était celui des Bourguignons. L'évêque de Thérouanne, chancelier de France pour les Anglais, rassembla ses soldats. Mais ceux de Paris avaient repris cœur, grâce à un bourgeois nommé Michel de Lallier, qui se rendit à la Porte Saint-Denis avec trois ou quatre mille hommes résolus à attaquer les Anglais. Le chancelier et ses gens s'avancent par la grand'rue Saint-Denis au cri de « Saint-Georges, traîtres Français, vous serez tous morts! » On les reçut à coups de canon. Les Anglais faisaient leur retraite vers la porte Saint-Antoine; ils s'enfermaient à la Bastille. Le peuple s'était réfugié dans les églises : il y priait bien dévotement, car on s'attendait au sac de Paris. Le connétable de Richemond sut rassurer tout le monde : « Mes bons amis, le bon roi Charles vous remercie mille fois, et moi de par lui, de ce que si doucement vous lui avez rendu la maîtresse cité de son royaume. » A tous il annonçait le pardon. On publia la défense d'entrer dans la maison des bourgeois. Cette interdiction de pillage ne s'appliquait naturellement pas aux natifs d'Angleterre.

Les Anglais furent cueillis dans les hôtelleries. Le lendemain de l'entrée des Français à Paris arrivaient des convois de blé; on le vendit vingt sous, alors qu'il coûtait la veille quarante-huit ou cinquante. On rouvrit le vieux marché de la Madeleine, fermé depuis vingt ans; et ce jour-là, on avait sept œufs pour un blanc.

Les Anglais, dans la Bastille, n'avaient plus qu'à mourir de faim. Le connétable traita avec eux de la reddition de cette place qu'ils quittèrent le 17 avril 1436.

Jamais gens ne furent plus moqués, ni hués. On leur criait : « A la queue! » et « Au renard! » (On appelait les Anglais « coués », porteurs de queue comme les diables, et le renard faisait allusion à l'emblème de Henri VI).

Le peuple de Paris avait eu à souffrir surtout de leurs réglements; car nul, pendant la domination anglaise, ne pouvait sortir sans passeport. Leur mot était : « Vous allez en tel lieu, revenez à telle heure, ou ne revenez plus. » Sauf les bourgeois assurant la garde des remparts, nul n'était autorisé à monter sur les murs. Enfin, aussi longtemps que les Anglais avaient été les maîtres à Paris, le commerce demeura très diminué; on n'y faisait plus de travaux, sauf le régent, duc de Bedford, qui faisait travailler les maçons, car sa nature semblait opposée à celle des Anglais avares, et on le tenait pour un homme très pacifique. Les Parisiens disaient que le tempérament des Anglais les portait toujours à guerroyer avec leurs voisins. En quoi ils furent bien punis, car plus de soixante-quinze mille des leurs moururent en France.

Le vendredi suivant on fit à Paris la plus solennelle procession que l'on eût vue depuis cent ans. L'Université, petits et grands, se rendit à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, chacun portant une torche. Or, malgré la pluie et le vent, aucun cierge ne s'éteignit, ce qui fut tenu pour un vrai miracle. Le dimanche qui suivit on porta en triomphe les châsses de de sainte Geneviève et de saint Marcel. La pluie tombait toujours, et les porteurs semblaient avoir été jetés dans la Seine. Ils peinaient et suaient bien fort. Or aucun d'eux ne tomba malade, ce qui sembla un autre miracle de madame sainte Geneviève qui tant de fois sauva la bonne ville de Paris.

La commémoration de la sortie des Anglais demeura une fête nationale qui fut célébrée pendant plus de cent ans. On trouve régulièrement dans les Registres du Bureau de la Ville mention de cette cérémonie, jusqu'au milieu du XVIe siècle.

PIERRE CHAMPION

ANTOINETTE BOURIGNON[1]

A ces mots, madame de Willerval s'en fut, pleurant de rage sous ses mèches grises; elle fit claquer une porte dont une vitre tomba à grand bruit : Messire Salmon courut après elle, la chercha dans la cave où était sa demeure, ne l'y trouva point, revint à la salle où Antoinette accablait Abel de questions.

Le coquin y répondait avec bien de l'à-propos, et se donnait même du devin et de l'inspiré, en assurant la demoiselle qu'il l'avait déjà vue en songe, chassée par une famille cruelle, puis poursuivie par des gens à cheval, logée dans une église, et envoyant, d'un simple vœu, un archevêque au plus profond des enfers.

— Tu sais donc qui je suis? — s'écria Antoinette.

— Vous êtes, — dit-il, — la nouvelle Église, la forteresse imprenable, *civitas firma.* Vous fûtes une riche demoiselle de Lille-en-Flandre. Une nuit, dans un lieu appelé Blatton, vous avez cessé de l'être, et vous êtes à présent la mère de l'Esprit.

— Ah! — dit-elle en pleurant aussi, — mais d'une joie ineffable; il est le premier qui m'ait connue d'avance et qui ait eu ma révélation sans me voir! Hélas! Moïse, — ajouta-t-elle pour M. Salmon, — vous eûtes, vous, besoin de vous faire instruire!

— Connaissez-vous M. Deledeulle, intendant de ce domaine? — demanda Moïse à Abel.

— Je ne sais qui vous voulez dire, — répliqua le nouvel élu avec un regard virginal.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er et 15 août.

— Connaissez-vous ce prêtre comtois qui est venu avec vous, ou pour mieux dire ce suppôt de Satan qui a dû noyer dans l'étang la fille Rose Catillon, bouc émissaire de mon peuple?

Abel vit bien qu'il fallait renier son maître et sauta le pas :

— Oui, — dit-il, — je le connais. C'est un idolâtre.

A ces mots M. Salmon ne douta plus et ne se tint plus d'aise. Antoinette perdit ses esprits, tomba dans une extase nouvelle, dont elle ne sortit ni pour manger ni pour reposer. On chercha madame de Willerval par tout le château et tout le parc, jusque vers l'étang. On la trouva assise sur un vieux tronc abattu; elle s'était tressé une couronne de ronces, et portait entre les bras, comme un sceptre, un jonc terminé d'une hampe bourrue. Elle avait l'air hagard, souriante et pleurante à la fois. De temps en temps elle criait : « Philippe, Philippe, hélas! vous m'avez donc trahie! » A la fin on la porta dans sa cave sur son grabat, et son esprit s'endormit tout à fait, avec ses colères et ses ambitions meurtries.

Pendant que le château de Deusse était ainsi le théâtre des folies les plus ridicules et des impostures les plus hardies, M. Viry errait par la bonne ville de Mons, escorté de M. Deledeulle qui ne parvenait pas à calmer son inquiétude et ses remords. Que se passait-il chez la comtesse? était-il possible que pour un ordre reçu, un pasteur eût abandonné son troupeau, le jour même où arrivait le lion enragé, l'ennemi de son âme? ne convenait-il pas que cette Bourignon, si elle voulait évangéliser à sa façon les gens de Saint-Claude, lui eût passé sur le corps?

— Je ne sais pourquoi je vous ai suivi! — répétait-il à M. Deledeulle, à chaque fois que l'heure sonnait dans les clochers sourcilleux de la ville. — Vous avez été mon tentateur et mon corrupteur! Il est évident que votre comtesse avait des desseins particuliers pour ne vouloir pas que sa folle me rencontrât à Deusse!

— Si vous ne m'aviez pas suivi, — répliquait l'intendant, — cette révolte aurait tout gâté; de plus vous m'auriez fait chasser de mon emploi et vous n'auriez plus eu d'intelligences dans la place.

— Si vous étiez devenu gueux et bohémien sur les routes, monsieur, — repartit M. Viry, — vous eussiez été semblable à moi et à mes gens, qui l'avons été, et qui n'en sommes point morts. Plût au ciel que nous le puissions redevenir! J'ai hâte de déguerpir de cette caverne. Dès demain j'assemble mes gens, et je les invite à me suivre.

— Ils n'auront garde, — répondait M. Deledeulle.

— Comment! Je leur représenterai le marché que j'ai fait d'eux, leur terre achetée au prix d'une abjuration honteuse et d'une persécution continuelle — je leur montrerai ce qui les attend sous la férule de ce Salmon, et je voudrais bien savoir quelles filles de chez moi se sentent la vocation de Boucs émissaires...

Ils disputaient ainsi, l'un ardent et l'autre timide, et celui-ci l'emportait puisqu'ils ne repartaient pas avant l'heure prescrite. M. Deledeulle traînait son ami d'église en église : comme les fêtes de Noël approchaient, elles étaient des mieux ornées, et brillantes de luminaire. Des caisses de lauriers y entouraient le chœur, des tapis de riches couleurs cachaient la sévérité des murs; les autels étaient dorés avec une profusion espagnole; et une chaleur fort douce y régnait. Dans l'église Saint-Étienne, où reposait le corps pécheur de M. le comte de Willerval, ils trouvèrent cinquante chanoinesses qui chantaient mollement complies tout en jouant de l'éventail; chez les Brigittines, ils virent, à travers une grille fort claire où l'on aurait pu passer la tête, les religieuses qui suivaient l'office, assises sur des coussins bleus de velours, et dont quelques-unes dormaient de l'air le plus doux et le plus heureux du monde.

Ils repartirent le surlendemain, au matin, après avoir réveillé à grand'peine le cocher de leur chaise, qui avait profité de son passage à la ville pour s'enivrer en Flamand. Ils allaient vers Deusse d'un train qui faisait mourir M. Viry d'impatience; la pluie tombait plus drue et plus ténébreuse que jamais. De grandes larmes coulaient à travers le cuir de la voiture, et l'on ne pouvait se pencher au dehors sans être souillé par la boue que la route fouettée par les chevaux, les roues et l'averse, faisait jaillir de toutes parts.

Vers midi, un trait se rompit, par un hasard diabolique. La chaise s'arrêta au pied d'un Dieu piteux, lequel, crucifié à

la jonction de deux routes, ruisselait solitairement. L'artisan qui l'avait sculpté n'avait pas oublié de graver à ses pieds, les paroles du Christ expirant : « Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Et M. Viry, tant qu'on fut à réparer l'attelage, lut et relut ce reproche qui s'adressait à lui-même. Il ne soufflait plus mot à M. Deledeulle qui ne semblait pas moins peiné que lui, mais qui n'avait charge d'âmes, sinon de la sienne propre.

Ils furent obligés de passer la nuit dans une auberge où on leur offrit trois places sur la paille à côté de leurs chevaux qui fumaient comme des marmites et puaient comme des fumiers. Ils préférèrent dormir sur les bancs de la salle commune : l'hôte leur donna un gobelet, où il but le premier pour témoigner qu'il était propre, et un pot de bière qui eût suffi pour douze... Ils étaient extrêmement las, mangèrent et burent à peine, et restèrent en silence, accablés.

Comme ils étaient depuis plus d'une heure à contempler le feu dont les caprices et la chaleur retiennent volontiers les regards oisifs, un cavalier mit pied à terre devant la porte, avec un grand bruit de bottes et de jurons. Il ouvrit, il se montra, couvert d'un ample manteau rouge, salua, se mit à table. Il prit la bière, il prit le verre, il but, il cracha, il toussa; il alluma une pipe pleine d'une herbe fort âcre et nauséabonde.

— Eh bien, mes gens! — dit-il, — vous semblez porter le Diable en terre! que puis-je faire pour vous consoler un peu?

M. Viry se retourna lentement, sans se lever, laissant à sa gauche M. Deledeulle perdu dans une rêverie. Il regarda l'étranger d'un œil triste et sévère.

— Monsieur, — lui dit-il, — je vous prie de respecter un prêtre qui a en tête des soucis plus importants que vous ne sauriez concevoir.

— Diable! — fit le voyageur. — Qu'est-ce que cela peut être?

Et M. Viry lui en donna d'un seul trait toute la confidence, nonobstant M. Deledeulle qui lui tirait le bras. Il lui conta de bout en bout toute son aventure, celle de ses ouailles et comment il les avait abandonnées.

— Mais taisez-vous donc! — lui criait dans l'oreille M. Deledeulle, à cause de la peur horrible qui le tenait...

— Ah! Ah! — dit l'inconnu quand ce fut achevé. — Tout ceci n'est pas grand'chose. Je croyais que vous eussiez perdu une maîtresse, ou que vous eussiez mal dîné. Voilà les soucis que je connais, moi, et je vous assure...

M. Viry se retourna de nouveau; il vit le personnage qui tenait la servante par ses cottes et semblait ivre, mais d'une ivresse éblouissante et singulière.

— Sachez donc, monsieur, — continuait-il, — que je suis frère Récollet, et un aumônier d'armée qui va joindre son régiment. Je n'ai pas de conseils à recevoir d'un pauvre curé de montagnes qui se permet d'avoir une conscience et d'y jouer des tragédies. Je vous parie deux poulets que je dis la messe en moins de temps que vous ne mettez à vider ce pot bien rempli. Je vous gage même de la dire après avoir mangé mon content. Qu'est-ce que tous ces scrupules dont on se charge l'âme? Préjugés absurdes, terreurs enfantines, dont les faibles d'esprit s'amusent et s'épouvantent à la fois... Je ne connais aucune loi, moi, que celle qui me fait haïr les mines sévères et les estomacs creux. Ne vous occupez donc pas de ce qui vous tracasse : vous crèverez bien avant d'en savoir le fin mot. Tout le temps que vous ne passerez pas à rire et à voler, vous l'aurez perdu. Allons, mes gens, buvez avec votre serviteur. Ne faites pas les tranchants avec moi. Est-ce que je ne suis pas heureux, moi? tournez-vous, Diable de Diable, et me regardez. N'ai-je pas l'air content de moi? Et pourtant je ne sais pas seulement s'il y a un Dieu et des âmes.

M. Viry à ces propos impies et désordonnés, M. Viry poussa un soupir. Il voulut se lever de son banc pour fuir de là, pour rejoindre l'étable... Mais il ne put, étant comme retenu par une force surnaturelle. Le feu lui baignait le visage et lui cuisait les yeux... L'inconnu se levait, sur ses grandes bottes. Il s'approchait avec le gobelet; il lui mettait la main sur l'épaule, il allait le forcer à porter cette santé sacrilège. M. Viry, pris d'angoisse, sentit son épaule brûler, poussa un soupir plus fort... Et enfin, il se réveilla. Il connut que la salle était paisible et vide, et que M. Deledeulle dormait à son côté, la tête dans les bras, les bras sur les genoux, et que seul lui avait parlé un prestige démoniaque, suscité par sa mauvaise conscience.

Il se leva alors, fit quelques pas, accompagné par son ombre que les flammes faisaient danser et une oraison lui vint à l'esprit, qu'il prononça incontinent avec une ferveur, une humilité et un attendrissement sans égal.

« Assistez-moi, mon Dieu, et me rappelez qu'il n'est rien qui ne soit sérieux en ce monde, même ce qui se traite d'habitude par la moquerie et la dérision. Rappelez-moi qu'il y a sans cesse un double combat à combattre pour ceux qui se disent vos serviteurs; l'un, à l'aide de la raison dont vous nous avez fait présent, contre les folies que visiblement vous n'avez pas inspirées et qui honnissent votre cause; l'autre, à l'aide de cette folie sublime qu'est la foi contre la plate et grossière raison de ceux qui ne considèrent que ce monde. Voici que le tentateur m'a parlé avec la voix de cette raison-là; il a prétendu rejeter sur votre sagesse le dédain que méritent des extravagants qui parlent en votre nom pour vous mieux perdre : il a pris la voix de la Bête pour me séduire; comme avec d'autres il prend la voix des Anges. Et vous l'avez permis, je le sais, pour me faire songer que c'est fort souvent le même organe, empruntant des paroles différentes. Vous souhaitez qu'on haïsse également le faux orgueil qui croit venir d'en haut, et l'humilité de désespoir qui se vautre dans les bas lieux. Faites donc que je me défie de l'un et de l'autre, et me préservez, je vous prie, d'abord du trop hautain courage, ensuite du découragement. »

Puis il s'alla coucher dans la paille, en pensant à l'étable où naquit Celui que tous les trônes du monde et les courtines de brocart n'auraient pas accueilli dignement.

En arrivant à Deusse, ils virent cheminant sur la route une foule de gens qui grelottaient sous la pluie. M. Viry reconnut en elle le troupeau de ses paroissiens, en tenue misérable d'émigrants. Ils le reconnurent aussi, mais ils détournèrent la tête. Pour lui, il fit arrêter la chaise, sauta à terre. Le premier qu'il interpella fut Jacquet le brutal.

— Eh! mon Dieu, — lui dit-il, — d'une voix tremblante, où allez-vous ainsi?

— Ce n'est pas votre affaire, — repartit le garçon. — Nous allons où il nous plaît.

M. Viry prit alors par le bras une des filles Gonin, les plus

douces de ses brebis. Elle se cacha le visage de l'autre main, en laissant tomber dans la boue un sac qu'elle portait. Les autres ramassèrent en hâte leur bagage et firent mine d'aller de l'avant, sans plus s'occuper de leur pasteur. Les hommes qui tenaient un paquet au bout de leur bâton, les enfants qui portaient à deux un chaudron suspendu à une sorte de civière, tous s'ébranlèrent et n'ouvrirent pas la bouche. En toute autre circonstance, que de feu et d'éloquence eût mis M. le curé de Septmoncel à haranguer les malheureux, à leur lancer ces invectives qu'on doit aux traîtres et aux ingrats! Mais ce silence, la pluie désolante qui ne cessait de couler, la présence de M. Deledeulle dont le nez effaré paraissait à la portière, et celle du cocher de madame de Willerval qui caressait du fouet ses chevaux frissonnants, tout cela excéda la force d'âme de ce bon prêtre, déjà abattu par une si horrible indifférence... Il resta immobile, tête nue, car son chapeau était dans la voiture, les pieds fixés dans une flaque jaune qui clapotait sous l'averse. Deux larmes parurent au coin de ses yeux et il toussa en grognant, partie pour s'éclaircir la gorge, partie pour dominer sa douleur... Devant lui ses gens défilaient encore, sans tourner la tête, tous, jusqu'aux fillettes qui, s'étant couvert le bonnet d'une grande feuille d'écorce, marchaient en aveugles, se tenant l'une à l'autre, et trébuchaient. Pourtant il appela Abel, Anne, Marion, ses préférés, et il lui sembla qu'on riait de lui à cet appel...

Il allait rester seul, comme un lépreux. M. Deledeulle le prit en pitié. Il descendit à son tour et courut après un homme.

— Pourquoi partez-vous? — lui dit-il. — Répondez-moi, je suis l'intendant de madame la comtesse.

L'autre fit un geste et tout en marchant :

— C'est elle qui nous a chassés ce matin, elle nous a donné deux heures pour lever le camp. J'avais pourtant deux bonniers de terre qui avaient besoin de la charrue, à cause que la terre n'est pas encore séchée par les froids.

— Mais que s'est-il passé?

— Que sais-je, moi? il y a le gars Abel qui est, paraît-il, un Antéchrist et qui est parti, enlevé par une demoiselle Bourignon, qui est, paraît-il, une grande sainte et parle que c'est merveille de l'entendre; on l'a habillé en fille et il est monté

dans une belle calèche qui le mène à Lille. Alors la comtesse nous a chassés. Et la demoiselle...

— C'est une bonne personne, — interrompit un autre; — il n'en faut point médire. Elle nous a aussitôt priés à venir dans sa ville, où elle a hérité de plusieurs maisons et ateliers. Elle ne pouvait pas nous emmener, bien sûr, dans sa calèche; mais en trois jours nous y serons; et nous y aurons un bon métier : elle nous logera et nous emploiera. Nous allions à un faubourg qu'on appelle Saint-André.

— Et dans une belle grande ville toute pavée, où il y a des lanternes le soir pour éclairer les rues. Cela nous vaut mieux que les terres de votre comtesse, où il paraît qu'on est mis au cachot quand on est surpris avec une fille. Elle voulait y faire mettre le Robineau, sur le rapport de son curé.

— Mais ne voyez-vous pas, garçons, M. l'abbé Viry que vous laissez comme un pauvre chien sur la route?

— Tiens, c'est lui qui nous a menés jusqu'ici, dans votre pays d'enfer! qu'il en sorte seul! Nous nous arrangerons sans lui. L'Abel Clergeot, qui est fin, saura avancer ses affaires et les nôtres. Dieu vous garde, monsieur. Vous ne nous reverrez plus.

M. Deledeulle resta fort marri à son tour, et sacra mille fois dans son cœur après mademoiselle Bourignon. Il revint à la chaise roulante, où M. Viry s'était rassis, le menton dans les mains. Il lui redit le peu qu'il avait appris et tout ce qu'il soupçonnait là-dessous. M. Viry se ranima peu à peu pour traiter Abel de gredin, d'imposteur, de larron et de serpenteau.

— Arrêtez-moi ici, — dit-il. — Moi aussi, je vais à Lille! Et je vous assure que ce n'est point pour faire l'amour à cette Bourignon : s'il ne tient qu'à moi, elle montera sur le bûcher, ou elle ira aux Petites-Maisons, jusqu'à la fin de ses jours.

— Vous viendrez d'abord prendre vos hardes au château, et présenter vos devoirs à madame la comtesse.

— Y pensez-vous? — cria M. Viry. — Celle-là aussi finira comme l'autre. Qu'est-ce que cette fausse dévote qui appelle de braves gens sur ses terres et les chasse, un mois après, sur les grands chemins, par un coup de folie?

— Eh! n'avez-vous pas compris qu'elle s'est brouillée avec la Bourignon, qui l'a remplacée par votre clerc?

— Comme greluchon?

— Comme Antéchrist!

— Ah! je ne songeais plus à toutes ces rêveries de sorcières. C'est pis encore. J'aimerais mieux qu'il fût greluchon que renégat habillé en fille? est-ce possible!.. Mais ils crèveront en prison!... Allons, monsieur, souffrez que je descende...

M. Deledeulle le souffrit d'autant plus volontiers qu'ils étaient arrivés dans la cour du château, où les fenêtres aveuglées faisaient fort triste mine. Au bruit des roues sur le pavé, on vit une forme grise se glisser comme un rat hors d'une manière de soupirail. Madame la comtesse de Willerval accourut vers son intendant. Il la salua jusqu'à terre. Elle oublia de lui rendre cette humilité et de l'appeler son frère.

— J'ai chassé tous ces coquins, — cria-t-elle, — et cette Bourignon qui est une coquine pire qu'eux. Quel est le coquin que vous m'amenez encore, coquin vous-même?

— C'est, — dit-il, — M. l'abbé Viry à qui vous m'aviez chargé de montrer les beautés de la ville de Mons.

— Ah! — dit-elle, — je l'oubliais, celui-là! Il me fera plaisir de prendre l'escampette avant qu'il soit nuit. Il sera trop heureux d'aller retrouver son galérien de jeune clerc, et, sans doute aussi, la Bourignon qui est une... Je ne sais si je ne la vais pas dénoncer au gouverneur, ou au procureur de sa ville.

En écoutant ces paroles qui eussent dû le faire bouillir d'indignation, M. Viry commençait de sentir la douceur que donne une bonne vengeance, surtout quand cette vengeance est légitime et se confond avec celle de la foi. La discorde où il voyait ces hérétiques, la fureur de la comtesse le réjouirent infiniment. Il se tint coi sous les insultes et les calomnies, autant que M. Deledeulle qui, toujours courbé, les entendait comme des ordres.

— M. Salmon, — continuait cette dame, — est bien détrompé lui aussi. Je n'ai pas eu de peine à lui montrer que la Bourignon était fort probablement une émissaire des Loyolites, envoyée pour nous suborner et déshonorer tous. Peut-être même est-elle un espion français caché sous des cotillons de dévote. Ah! cher monsieur Deledeulle, mon bien bon ami, vous m'avez dû croire folle. Je ne le suis plus, Dieu merci;

avec l'aide de ce pauvre et saint comte, et surtout de ce pauvre et saint Philippe mon frère, qui nous assiste du lieu où Dieu l'a placé, nous nous passerons bien de petites demoiselles égarées, et nous restaurerons la religion dans sa pureté parfaite. Grâce à Dieu, ce domaine reste bien la cité élue, la Jérusalem, et M. Salmon son pasteur... Çà, çà, expédiez-moi le départ de ce Jésuite comtois que je ne veux plus voir, et revenez me trouver à la nuit.

Elle s'avisa soudain de ce qu'elle omettait. Et s'inclinant :

— Priez pour moi, mon frère, — dit-elle, avec sa voix de dévotion.

M. Deledeulle revint à M. Viry, et lui fit faire le tour du château, jusqu'à son pavillon : il tremblait de la peur que M. Viry ne fît quelque bruit et déguerpît pas assez vite.

— Oubliez, — dit-il, — si vous avez quelque amitié pour moi, oubliez tout ce que je vous ai révélé touchant madame la comtesse et M. Pierre Salmon. N'en faites pas mauvais usage, je vous prie. Il m'en cuirait trop. Vous le voyez, la Bourignon étant partie, c'est une bonne femme, qui m'aime infiniment. Et que deviendrais-je, si elle me chassait aussi?

M. Viry le contempla avec un affectueux mépris, ouvrit la bouche pour lui marquer ce mépris-là, réfléchit, et, non sans douceur :

— Mon pauvre monsieur, — lui dit-il, — je ne vous inviterai plus à me suivre dans mon nouveau vagabondage. Restez ici, votre collier ne vous gratte pas le cou... Et pourtant, vous n'étiez pas fait pour être hérétique. Vous êtes un bon diable, qui ferez pénitence, quand la sagesse arrivera devant vous, armée d'un bon gourdin... Je souhaite qu'elle arrive en cet équipage, aussitôt que possible. Peut-être ne nous reverrons-nous plus. Je vous laisse à votre Jérusalem, et à votre bonne comtesse. Continuez à mourir de faim pour gagner votre pauvre vie, et à faire le saint pour gagner l'enfer.

M. Deledeulle eut un frisson, courba le dos par habitude et répondit timidement :

— Si vous le voulez tant, monsieur, je vous suivrai. Mais considérez qu'il ne reste ici que de fort bonnes gens, dont j'ai le tort de médire. Il est fort possible que le livre de M. d'Ypres soit plein de science et de vérité, et que les Jésuites soient des

gens pervers et condamnables; il me paraît tout à fait possible que M. Salmon soit, après tout, un saint et malgré ce que je vous ai dit naguère...

— Votre Salmon est un orgueilleux et vous êtes un imbécile, mon ami. Si j'avais une place à vous offrir dans un beau château de Jésuites, vous m'y suivriez dès ce soir, à pieds nus. Mais vous ne mentez pas, non plus que vous n'avez fait quand vous contiez l'histoire d'Antoinette avec une si belle verve et une si évidente sagesse. Vous êtes de cette espèce de gens, fort commune, qui broute où elle est attachée et qui sont sincères chaque fois qu'ils braient, pour demander le foin ou réclamer l'avoine. Adieu, donc. Et plaise à Dieu que ce soit à nous revoir...

Il fit un petit paquet fort propre de ses vêtements et de ses livres, qu'Abel avait d'ordinaire la charge de porter. En les maniant, il s'aperçut qu'il manquait un ou deux volumes :

— Bah! — dit-il, — qu'en veut faire ce petit grimaud, maintenant qu'il est Antéchrist... Aider à découvrir le troisième? Ils ne sont toujours que deux. Car maintenant ce pauvre Salmon est déchu de cette grandeur. Gare à l'autre!... Ce ne sera point vous, M. Deledeulle. Il y faut être trop fou ou trop malhonnête. Or vous êtes à la fois un assez brave homme et un sage pied-plat.

— S'il vous plaît! — soupira l'intendant.

— Je n'en démords point, — fit le curé de Septmoncel — vous êtes ce que je dis, pareil à tous ceux qui ne maltraiteraient pas un oiseau, mais qui laisseraient leurs parents brûler vifs, pour conserver leur petit ménage. Allons! ne refusez pas de m'embrasser, monsieur, comme vous fîtes quand j'arrivai ici. Je n'aurai garde à Lille de me promener sur les toits comme le neveu d'Antoinette. Vous, gardez de jouer le bouc émissaire dans l'étang.

Sur ce, il lança le paquet sur son épaule et s'éloigna à grands pas. Il se retourna et vit M. Deledeulle qui, le doigt sur les lèvres, lui prêchait encore le silence. Il fit de son côté un signe affectueux à ce pauvre homme, et il s'éloigna sous la pluie à grandes enjambées.

XI

LE TROUPEAU GALEUX

M. Viry pénétra dans la belle cité de Lille en tout petit équipage, et fort peu d'instants avant la fermeture des portes. Il fut émerveillé de la foule qui emplissait les rues, et menait grand tapage. Des chaises et des carosses grinçaient et cahotaient sur le pavé, des patrouilles passaient, la hallebarde à l'épaule, des bourgeois se rendaient à des assemblées de plaisir, les femmes en masque noir et collerette blanche et les cavaliers en pourpoint à crevés. Les enfants de la rue s'assemblaient derrière ces cortèges galants ou militaires, piaillaient, se bousculaient. Des servantes allumaient des lanternes sur la façade en briques vernies des riches maisons; les autels des carrefours brillaient aussi, et de grandes fenêtres à carreaux de vitre s'éclairaient déjà, tant que c'était un plaisir de marcher dans cette ville où la nuit ne comptait point.

Mais M. Viry se préoccupait d'un gîte; combien qu'il fût philosophe et vertueux, il préférait coucher sous un toit à dormir sous un porche. Il s'adressa sans bourguigner à une maison de Vieux-Hommes, dont le portier fumait une pipe, assis devant le portail. Cet homme lui répondit qu'il ne tenait pas auberge, et que les hospices ne s'ouvraient pas aux passants. Il frappa ensuite à un couvent d'Hybernois : quelqu'un le regarda à travers un petit grillage, et sans doute lui ayant trouvé trop mauvaise mine pour mériter réponse, lui referma le judas au nez. C'étaient là de petites déconvenues, assez naturelles, mais qui frappèrent M. Viry sans mesure, dans l'état de fatigue où il se trouvait alors. Il n'avait guère sur lui que deux florins, qui font quarante patards, de quoi se loger un mois, quitte à s'en remettre ensuite à Celui qui vêt le lis des champs et qui donne aux oiseaux leur pâture. Aussi ne voulait-il rien en dépenser que par force. Il erra donc dans la ville jusqu'à l'heure ou les clochers commencent à sonner le couvre-feu.

Il se trouva soudain devant des arcades ou une puanteur extrême lui fit connaître qu'il était tombé sur le Marché aux poissons. A une colonne était suspendu un panier sur-

monté d'un crucifix. Il comprit que c'était là les offrandes aux moines mendiants. Il y plongea la main, en retira des harengs secs et du pain, et après avoir délibéré avec sa conscience, les mangea de bon appétit. Même cette circonstance lui parut de bonne augure : « Bah! dit-il, quand je serai établi en une honnête cure, je restituerai ces harengs ou leur valeur à ces bons Frères qui me font ainsi la charité sans le savoir. »

Puis comme les cloches tintaient de plus belle et que les lumières s'éteignaient de toutes parts, il craignit de passer la nuit sur ce pavé, et se jeta dans le premier cabaret qu'il vit ouvert.

L'hôte qui venait de souffler une lampe à huile, approchait son couvre-feu de la cheminée où brillaient encore les plaques de faïence bleuâtre sous une flamme joyeuse. Il se trouva que c'était un bon homme, mais soupçonneux. Il barricada ses fenêtres, de peur qu'on ne vît la lumière de la rue et pria M. Viry de s'asseoir.

— Qui êtes-vous? — lui dit-il une fois la porte close.

— Je suis, — dit M. Viry, — un pasteur de Franche-Comté qui s'en va retrouver ses ouailles.

— Ouais! — dit l'autre. — Je vous croirai, mon homme, et je vous hébergerai dès que vous aurez bu un verre de bière.

— Comment? — demanda le curé de Septmoncel.

L'autre lui apporta un gobelet plein, lui commanda de boire, et au moment qu'il approchait la boisson de ses lèvres, il le fit retourner, lui montra sur un buffet un portrait du pape Innocent X, et le pria d'en porter la santé. Ce que M. Viry fit très volontiers, et très heureux de voir qu'on prenait en ce pays tant de précautions contre les hérétiques. Il le confia à l'hôte, qui repartit :

— C'est que, voyez-vous, on me retirerait ma licence de traiteur si je n'étais bon catholique. Et je ne veux pas qu'on rapporte à messieurs du Magistrat que je traite ici des mécréants.

Dans les dispositions où il était, M. Viry trouva ce scrupule louable, encore que sans noblesse. Et plein d'aise, il lui dit :

— Je vois que dans cette ville, on n'aime pas les parpaillots. C'est très bien. Je redoutais au contraire d'avoir toutes les peines du monde à ramener mes paroissiens au bercail... Connaissez-vous une certaine fille Bourignon?

— Moi, monsieur? Pour qui me prenez-vous?

— Bien, je vois que vous en avez eu des nouvelles. Je ne la connais pas davantage, ou plutôt... Enfin, dites-moi ce que vous savez d'elle, où elle demeure, quand elle est revenue céans, qui elle a ramené avec elle.

La cabaretier marqua aussitôt la plus extrême terreur, et chose surprenante, il s'agenouilla auprès de M. Viry, toujours assis, pour s'en faire mieux entendre :

— Hélas! mon révérend Père, — lui dit-il! — Je ne sais rien , je vous le jure. J'avais bien compris en vous voyant que vous êtes un de nos révérends Jésuites. Je ne demande qu'à vous servir. Mais je ne sais rien, vous n'aurez rien d'un pauvre homme comme moi...

M. Viry trouva l'affaire plaisante, haussa les épaules et se prit à songer. Il médita quelques instants et dit à l'homme :

— Je ne suis pas Jésuite, entendez-vous. A mon regret, je ne le suis pas. Ne parlons plus de cela, je vous prie.

— C'est compris, mon révérend Père, — répartit l'autre, assurément bien convaincu.

— Mais vous me direz où loge la Bourignon...

L'hôte fit un geste d'ignorance :

— Eh! mon Père, vous le saurez facilement en demandant par la ville. Mais que puis-je savoir, moi?

Enfin M. Viry consentit à s'aller coucher, et pour une livre de gros, il loua, un mois durant, le grenier où il y avait du foin, un linceul de ficelle et deux escabeaux.

Il se mit en quête dès le matin, ouït la messe faute de la pouvoir dire dans ce pays défiant, et se mêla à la foule qui couvrait une place immense devant la Maison de ville. Il y avançait péniblement. « Jamais, se disait-il, je ne retrouverai mes gens dans une telle fourmilière. Je le vois bien, je n'ai qu'un recours. C'est aux Jésuites. Il faut les mêler de mes affaires. Et pourquoi pas? On dit grand bien de cette Compagnie. Elle fait merveille contre les gens de l'espèce de M. Salmon et de cette infâme Antoinette... Pourquoi hésité-je?... Ah! j'y suis : c'est parce qu'on semble les craindre, et que je suis un humble prêtre de la Comté, peu disposé à aller trouver ces puissants. Eh bien! puisque cela me gêne, cela est mon devoir. J'irai donc... Mais où les trouver?

A ce moment la foule devint si dense qu'il dut s'arrêter, pressé entre une grosse femme qui portait trois bouteilles d'eau sous chacun de ses bras et de grands diables blonds, pareillement chargés, qui jargonnaient en langue flamande. Tout ce monde levait les yeux en l'air. M. Viry regarda et vit la façade découpée de la Maison de ville, qui lui parut d'une splendeur et d'une richesse incomparables. Il découvrit aussi, par-dessus les têtes, le dais rouge et vert d'une estrade dont le reste lui échappait. Il se haussa le plus possible, n'aperçut rien davantage. Soudain il vit mille bras se lever, agitant autant de bouteilles; la commère qui le serrait de près, en laissa échapper deux de ses aisselles : elles coulèrent contre les corps, ruisselèrent, se brisèrent. M. Viry en fut arrosé. Il raisonnait sa surprise, parmi cet océan de flacons, quand la multitude s'agenouilla, assez malaisément comme peut faire une multitude, et malgré les bourrades M. Viry s'agenouilla le dernier, non sans avoir vu sur l'estrade un capucin en robe brune qui bénissait cette innombrable assemblée.

— Qui est ce moine? — demanda-t-il à la bonne femme.

— Eh! ne le savez-vous pas? — souffla-t-elle en roulant de gros yeux, — c'est ce saint Espagnol qui guérit tous les boiteux et fait repousser les jambes. Il annonce aux gens leur mort trois jours à l'avance; et il a ressuscité avant-hier une petite fille que le Diable avait étranglée dans son lit.

— Cela est incroyable, — dit à mi-voix M. le curé de Septmoncel. — Mais à quoi servent vos bouteilles?

— A être bénies. L'eau en est bonne ensuite à tous usages, spécialement pour les maux de dents et pour délivrer les femmes grosses.

M. Viry allait entreprendre cette dame sur sa crédulité, quand il se produisit une terrible bousculade. Les rangs se pressèrent et s'ouvrirent, le capucin descendant de son estrade. M. Viry, par un curieux tourbillon, se trouva posté juste sur le passage du saint homme qui bénissait à tour de bras, trébuchait sur les corps de ses fidèles et perdait à chaque pas un pan de sa robe que lui tailladaient des femmes accroupies.

— Voilà, se dit M. Viry, un étrange enthousiasme! Jusqu'à

nouvel ordre, je suis porté à le tenir pour ridicule. Mais qui m'éclairera là-dessus?.. Monsieur, — fit-il tout haut, en s'adressant à un homme de bonne mine qui serrait une bouteille sur son cœur, — est-ce que ce capucin Espagnol est favorisé ici par les ordres religieux autres que le sien propre? Excusez un étranger de se renseigner ainsi.

— Oui, monsieur, — lui répondit son voisin. — Ce grand saint est honoré par toutes les nonnes de Lille, les Pauvres-Claires, les Brigittines, les Célestines, les Bleuettes. L'évêque, Dieu merci, le voit d'assez bon œil; il n'y a que les Pères Jésuites qui ne se dérangent pas pour le voir. Je le dis sans feinte — ce sont des gredins.

Sur ce, M. Viry se prit pour les gredins d'une affection extrême, et considérant les mœurs du siècle, tant de bon vouloir perdu par tant de naïveté, il soupira. Il n'était pas fort séduit aux guérisseurs, non plus qu'aux prophétesses, et y trouvait la religion en mascarade. Il méditait donc avec un peu de joie et beaucoup de tristesse en se laissant porter dans les rues par le torrent de la populace. Il connut bien que ces gens ne buvaient pas l'eau de leurs bouteilles bénites; car à la faveur de cette fête, beaucoup d'ivrognes dégoûtants balançaient, hoquetaient, vomissaient çà et là, ou s'appuyaient aux murs sans ombre de pudeur ni de courtoisie.

Il en sortit deux devant lui, d'une taverne fort sale de la rue des Manneliers. M. Viry les croisa sans leur prêter attention. Puis son esprit fut illuminé : c'étaient assurément Jacquet et Boisot le jeune, mais à peine reconnaissables...

Il voulut s'en assurer, et leur courut après. Bien qu'ils allassent fort peu droit, ce n'était pas facile, tant la foule contrariait ses pas et gênait ses yeux. Il les perdit de vue en arrivant près du grand Marché, où était sur le pilori, entre les fourches patibulaires, une fille impudique exposée par dérision entre deux hauts-de-chausse qui figuraient ses amants. La foule la contemplait et raillait, cela rendit M. Viry fort empêché de rattraper ses ouailles.

Il continuait donc sa route, hochant la tête avec tristesse et s'en remettant à Dieu quand il tomba sur Boisot le père, fort aisé à reconnaître, et dans un piteux état. Il était vêtu

de hardes noires et graisseuses, qui exhalaient une odeur infecte; ses yeux rouges et sanglants brillaient sous des cheveux emmêlés par la crasse. M. Viry se dressa devant lui, prêt à lui saisir le bras.

— Quel est celui-ci, — bégaya l'ivrogne en s'essuyant le nez et la barbe. — Bougre de bougre!

Il ajouta cent choses pires encore. Mais M. Viry ferma ses oreilles. Il adressa au pauvre homme un discours des plus tendre, qui fut écouté en pleine hébétude, et dit pour terminer :

— Hé! mon pauvre, qui t'a mis en cet état? Quel métier fais-tu donc ici?

— Je suis graissier, — répondit l'autre en jurant d'horrible façon. — Nous le sommes tous, ceux de Saint-Claude, sauf les femmes, sacrebleu. Beûh! Qu'est-ce qu'attend celui-ci pour venir nous aider à tripoter le suif des chevaux crevés, l'huile des poissons pourris, et attraper la peste avec nous?... Ah! je te reconnais, tu es le curé Viry, que le Diable emporte, c'est toi qui nous a conduits dans cette ville de misère...

— Hélas! moi? — s'écria le pasteur de Septmoncel.

— Que le Diable te trousque! — grogna l'autre de nouveau.

Et il s'en tourna, titubant, sacrant, bavant, offrant à un cœur sensible le plus désolant spectacle. M. Viry tint à le suivre de loin. Cela le mena à l'autre bout de la ville. A la suite de Boisot, il longea des maisons basses, de peu d'estime et de mauvaise apparence; et pénétra dans une allée sombre et puante qui le mena à une courette où il pensa d'abord suffoquer. Des bâtiments de torchis, tout éraillés et crevés, s'y dressaient au milieu d'un sol jonché de fumier, et dans une poussière incroyable. Il aperçut à des greniers ouverts en guise de fenêtres, des femmes qui peignaient de la laine en toussant; dans la courette, d'autres tordaient des fibres pour en faire des cordes; les brins de laine et les fibres de corde formaient en l'air comme une fumée impalpable qui brûlait les yeux et les poumons. M. Viry ne s'était pas accoutumé à la poudre et à la puanteur, il n'avait encore envisagé aucune des malheureuses qui travaillaient là, qu'elles l'entourèrent en riant et criant avec une effronterie sans pareille. A leur voix, bien que fausse et enrouée, il reconnut les filles et femmes de Saint-Claude, et sous les insultes hardies dont elles l'accablaient, il fut près

de pleurer de vraies larmes, tandis que la poussière faisait déjà couler ses yeux abondamment : était-il possible qu'en si peu de jours elles fussent ainsi devenues, pareilles à des mégères horribles, les cheveux gris et embroussaillés, les jupes en loques, les faces noires, et la bouche injurieuse? Que ne peut donc la vie diabolique des cités sur des cœurs à peu près purs et des corps à peu près aimables?

Le vieux Boisot, recru d'ivresse, s'était jeté sur la paille pourrie et y ronflait déjà. Les femmes aboyaient toutes ensemble des reproches absurdes à leur pasteur. A la fin, ce dernier reprit ses sens; il cria plus fort qu'elles; et avec plus d'humeur encore.

— Allez dire cela à votre Bourignon! Est-ce moi ou elle que vous avez suivi en ce lieu? Vous voilà bien punis, ma foi!

Ce fut aussitôt un tumulte qu'il n'avait pas prévu. On lui expliqua à grand tapage que Mademoiselle était une aussi sainte personne que tout ce qui se peut voir; que, sans ses ennemis acharnés à sa perte et à lui voler son patrimoine, elle les eût déjà tous installés superbement et dotés; qu'elle avait bien montré sa générosité admirable en prenant déjà avec elle, non pas l'Abel seulement mais ses sœurettes Anne et Marion, et même la plus jeune des filles Gonin, dans sa Maison de charité, en attendant mieux. Et qu'elle leur avait donné à tous quelque argent dès le premier jour, en leur conseillant de choisir des métiers, ceux-là qu'elles exerçaient, pour prendre patience. Et que cette courette, ces maisons, appartenaient à cette bonne et sainte Bourignon, qui n'en tirait aucun loyer, les leur ayant cédées à discrétion. Et que tout changerait bientôt, par la puissance de la divine Antoinette, qui allait acheter, sitôt tranquille, une province entière, une île déserte, des plus riche, pour y mettre son peuple. Et que le principal malheur dans cette ville était de voir les hommes, cent fois plus paresseux que leurs femmes, traîner tout le jour dans les cabarets et tavernes boire l'argent de la bienfaitrice, le gain des laines et des cordages, et rentrer saoûls de bière chaque soir, avec l'envie de dormir ou de cogner.

— Ils m'ont dit qu'ils sont graissiers en ville, — protesta le curé.

On éclata de rire; il en prit de l'humeur. Et, s'adressant à ces ingrates de sa plus belle voix de prône :

— Enfin je vois, — dit-il, — que vous vous déclarez heureuses, et que vous ne souhaitez rien d'autre que la misère et la malpropreté où je vous trouve céans. Patience, en effet, mes filles! prenez patience, je vous le dis aussi, mais point comme vous l'entendez! Ce qui vous arrivera, je m'assure, ce n'est pas un bonheur infâme et payé par les erreurs les plus perverses et les plus ridicules hérésies, mais c'est un autre bonheur que je vous souhaite, et auquel j'espère bien assister : c'est votre repentir, qui naîtra certainement d'une misère plus achevée encore, et d'épreuves plus terribles. Si je ne me tenais, je laisserais donc aller les choses, bien persuadé qu'elles tourneront au mieux de votre salut et de la vengeance céleste! Mais comme je sais qu'à l'exemple du commun des hommes, vous êtes infiniment plus stupides que méchantes, et semblables à de pauvres bêtelettes, je ne renonce pas à conduire votre troupeau! Vous voyez bien qu'il lui faut sans cesse un conducteur; vous en avez élu un, qui est le plus ridicule ou le plus criminel du monde! Loin de vous ou près de vous, je ne vous quitte point; et je prétends, malgré que vous en ayez, vous tirer de là, soit par votre plaisir, soit forcés par les misères qui vont fondre sur vous.

Il n'en fallait pas tant pour mettre ces femmes au plus haut degré de la terreur; elles étaient superstitieuses et craignaient les mauvaises prédictions. Elles ne soufflèrent mot là-dessus, quelques-unes reniflèrent des larmes, la Robinelle s'agenouilla devant M. Viry.

— Nous sommes de pauvres gens, vous savez bien, messire. Où voulez-vous que nous allions en partant d'ici?

— Où nous mèneriez-vous? — reprit une autre.

M. Viry fut bientôt interdit à cette question. Il était beau parleur; il eût voulu leur donner quelques espérances. Mais que dire de plus? Il fit une retraite honorable, et sitôt seul, comprit qu'il les sauverait peut-être au spirituel, mais jamais au temporel. Et il se prit à maudire M. de la Motte-Houdancourt et les guerres qui naissent de l'ambition des princes. Est-ce qu'un pauvre pasteur comme lui pouvait rendre à des gens la terre, le bonheur et l'établissement qu'ils avaient à Saint-Claude, en échange de l'orthodoxie?

En s'éloignant de la courette, il vit une jolie fille blonde

vêtue de noir, coiffée d'un bonnet blanc fort propre et qui marchait modestement les yeux baissés, les mains croisées sur le ventre. Il faillit s'écrier, car ce n'était autre qu'Abel...

Mais la sagesse l'emporta. Il enfonça son chapeau sur son nez et guetta ce bizarre personnage. Abel entrait dans la courette. Sans doute y portait-il les ordres et les conseils de mademoiselle Bourignon, sans doute aussi y apprenait-il l'arrivée de M. Viry et en concevait-il de la méfiance. M. Viry attendit patiemment qu'il ressortît, feignant de s'intéresser à des étameurs qui menaient grand bruit dans une échoppe; il attendit ainsi deux bonnes heures...

Abel reparut enfin, jeta des regards sournois de part et d'autre et se remit à trottiner comme une vraie fille, de la façon la plus risible du monde. Le curé n'eut garde de se montrer; mais il emboîta le pas.

XII

LA TOILE D'ARAIGNÉE

Cette poursuite les conduisit au quartier Saint-Sauveur, dans une rue tortueuse appelée rue du Plat, et qu'un grand mur noir et maussade garnissait toute d'un côté. M. Viry se rapprochait peu à peu de la fille prétendue, tout en surveillant le chemin. Or Abel s'arrêta devant une porte grillée où se lisaient ces mots : *Maison des Charitables*. Il allait frapper du marteau quand il se sentit saisir l'épaule, se retourna et reconnut le pasteur de Septmoncel.

Il tressaillit et composa aussitôt un sourire sur son visage tout en feu. M. Viry le secouait rudement, vu que la ruelle était déserte et que l'on ne pouvait voir l'entretien de cet homme et de cette demoiselle.

— N'as-tu pas honte, petit ingrat? — lui disait-il en modérant sa voix le plus possible. — Tu rougis pourtant! Est-ce là un costume pour un honnête garçon? Les mots me manquent, entends-tu, pour te faire des reproches! La honte m'étouffe moi-même à te voir! Sais-tu que je pourrais te faire mettre en prison?

Puis ce bon homme considéra soudain le ridicule de l'aven-

ture et malgré sa colère il pouffa de rire. Il pressa Abel de questions :

— Qu'est-ce que cette maison charitable où elle t'a mis? un joli nid de scandales sans doute? Est-ce toi qui m'as volé de mes livres en fuyant avec ta Bourignon du château de Deusse? Réponds, coquin, réponds, mon ami, ou je te fais fourrer au Raspuck avec les filles perdues...

Abel quitta son air jovial pour une mine prude qui lui allait assez bien :

— Ne restons pas ici, messire, — dit-il. — Il ne faut pas de bruit devant cette porte. Promenons-nous plutôt le long de la venelle. Je veux tout vous raconter. D'abord je ne vous ai pris que trois livres, qui traitent de la *Vie de l'Esprit*, et qui sont d'une piété admirable. J'en ai besoin pour avancer ici mes affaires, et vous n'en aviez que faire pour achever votre instruction. Ensuite vous saurez que madame la comtesse de Willerval avait conçu de moi une jalousie affreuse, après m'avoir marqué une excessive affection, qui vous eût alarmé tout le premier. Elle m'a donc chassé de sa terre, et tous les gens de Saint-Claude, comme étant mes complices et camarades, juste au moment que mademoiselle Bourignon se mettait en tête de me prendre avec elle, sous ce déguisement.

Il expliqua alors à M. Viry comment il avait perdu son sexe aux yeux de cette folle demoiselle et comment il était parvenu soudain à la dignité d'Antéchrist. Il lui éclaircit même le plus sérieusement du monde toute la doctrine d'Antoinette, dont M. Viry poussa mille cris, lamentations, éclats de rire mêlés

— Eh quoi! — dit celui-ci. — Il n'en faut donc pas plus pour rendre insensé tout un peuple et pour corrompre les mœurs! il n'y a pas de folie si folle qu'elle ne soit dangereuse! Celle-ci joint le blasphématoire au grotesque. Tu es un larron d'honneur, un hérétique une vraie canaille malotrue si tu continues à t'y associer. Et je ne vaux pas mieux si je t'y laisse. Mais voyons... c'est donc ici une maison de pauvres filles?

— Oui, messire, de filles orphelines, et dont mademoiselle est régente depuis un mois, ayant passé un contrat fort régulier, et déposé une rente d'établissement. Elle y est

maîtresse chez elle, et y a rassemblé des filles d'assistance, une cinquantaine pour le moins, qui viennent des pays ravagés par la guerre. Il y en a trois de chez nous, sans me compter. J'y suis, moi, sous-maîtresse et provoyandière et l'on m'y appelle Marie Bellot, native des Ardennes. C'est un métier comme un autre.

— Et quel âge ont ces filles?

— Il y en a de quatre ans, d'autres de vingt, sans parler de moi.

Et ce disant, Abel rougit, bien qu'il n'eût pas la honte facile.

— C'est du joli! — cria M. Viry. — Et que fait-on là-dedans?

— On apprend, ne vous déplaise, à filer, à lacer, à coudre, à denteller, et même à lire, tous travaux utiles à de pauvres enfants sans famille comme nous, qui plus tard pourront servir aux écoles ou chez des gens de qualité. Nous nous y appelons toutes « ma sœur » nous devons toutes nous aimer tendrement, et le soir nous demander pardon l'une à l'autre à genoux. Mademoiselle n'y manque pas; après m'avoir fait mille caresses et mille discours, elle couche par terre au pied de mon lit. Il n'y a ici que des anges et des saintes accomplies.

M. Viry, à qui la main démangeait, vit bien qu'il ne tirerait rien de cet enfant perdu. Il se contenta donc de soupçonner mille horreurs sous ce pieux semblant, et son regard, qui ne perçait pas le cœur d'Abel, retomba découragé.

— Enfin, — dit-il, — tu es un fripon dégoûtant, c'est entendu. Mais, cornediable, j'espère que tu ne crois pas un mot de toutes ces histoires d'Antéchrist?

— C'est mon affaire! — dit Abel avec un sérieux entier : — Mademoiselle Bourignon est une grande sainte, et une sainte riche. Je ne veux plus des gueux comme vous autres, et j'aime mieux être fille dans cette clôture que garçon à courir sur les routes, ou peigner la laine.

Et avant que M. Viry répliquât, il passa entre le mur et ce pasteur, sauta sur une borne, et en trois bonds, malgré ses jupes escalada la muraille d'une adresse qui marquait assez l'habitude. M. Viry tout ébahi, l'entendit retomber sur quelque allée de jardin et de rire aux éclats de ce bon tour.

Il remonta la rue chargé de mille réflexions. « Tout est clair,

disait-il d'abord. Cet enfant est un coquin; mais je ne puis avoir pour tâche de redresser toutes les coquineries de ce monde. Mon rôle se borne à garder la foi dans sa pureté. Or il est évident que le bourignonisme ne trouble pas tant ces cervelles qu'il ne corrompt les mœurs. *Ergo* je m'en désintéresse... Mais quoi! pour un fripon qui s'en moque, n'y a-t-il pas cent pauvres âmes qui en seront vraiment infectées? Est-ce à moi de laisser paisiblement prospérer et s'étendre cette doctrine que le ridicule même n'empêche pas d'être nuisible? cette Antoinette, claquemurée là-dedans, est en train d'emplir de ses blasphèmes de pauvres têtes de filles, que mon Abel se charge à son tour de débaucher. Et j'y resterais insensible! Quelle honte, Ambroise! quelle félonie, quel manquement à tes devoirs! »

... Aussi, le soir même il se renseigna à une communauté de Célestins, qui avaient justement des Jésuites pour aumôniers : on l'adressa à une maison de ces bons Pères, où résidait le Père Chasseloup ou Caccialupo, Italien de nation, avec plusieurs de sa Compagnie.

M. Viry se présenta devant eux avec toute l'humilité et la dignité désirables. Il leur montra, pour s'accréditer, des lettres de M. de Strasbourg qui garantissaient sa qualité et ses mérites. Et il commença devant le Père Chasseloup à entrer dans le vif du sujet. Le Père était un petit homme aux gros sourcils noirs et qui écoutait, le menton dans ses mains, les mâchoires sans cesse agitées, avec la mine d'un singe qui grignote. Derrière sa chaise tombait à gros plis un rideau noir où M. Viry entendit chuchoter.

— Qui m'écoute là-dedans? — demanda-t-il.

— Oh! ce n'est rien, — répondit le Père Caccialupo. — Ce ne sont que les bons Pères Duriez et Daveluy, qui auront plaisir à vous connaître. Ils préfèrent d'habitude écouter discrètement les visiteurs, pour ne les intimider point. Mais si vous y tenez...

Il appela donc ses confrères qui parurent et, sans saluer M. le curé de Septmoncel, s'assirent à ses côtés. Ils étaient tous deux d'une taille imposante, aussi roux que le P. Chasseloup était noir, avec de hauts fronts, de nobles mines glacées, toute la sévérité des inquisiteurs.

Par-devant cet auditoire, M. Viry rassembla tout son courage, et recommença d'une voix plus faible, à dénoncer tout ce qu'il savait de la demoiselle Bourignon et des horribles perversions de mœurs que causait cette fille. Son organe s'affermissait à mesure, et cherchait des tours nobles et oratoires, et bien innocemment il s'applaudissait de bien parler. Il arriva bientôt à l'enlèvement d'Abel et à l'insupportable scandale que faisait la présence de ce garçon sous la jupe, parmi des filles ramassées on ne sait où, sous couleur de charité. Le Père Caccialupo l'interrompit.

— Il n'y a point de scandale, — dit-il, — quand il n'y a pas de scandalisés. Comme toute l'affaire est sous le boisseau, je ne vois de scandalisés que vous-même, monsieur, qui êtes un trop bon chrétien pour en être ébranlé, et nous trois, que vous venez de mettre dans la confidence. Plût au Ciel que les crimes humains fussent toujours d'aussi petit retentissement!

— Vous oubliez, — dit M. Viry, — les trois filles comtoises que mon garnement a fait admettre avec lui dans ce bercail, et qui doivent souffrir mille hontes. Car je ne doute pas que cette maison de Charitables ne soit déjà toute entière un vase d'impudicité et de fornication.

— Eh! monsieur, — dit le Révérend Père Duriez d'une voix blanche. — toute cette ville peut être appelée ainsi, et généralement toute la terre peuplée de créatures humaines. Le vice est certes quelque chose; mais vous m'accorderez qu'il n'est vraiment digne d'alarme singulière que lorsqu'il s'arme de malignité, de libertinage, de blasphème, bref d'une intention formelle de honnir Dieu. Or votre Abel est un petit polisson de l'espèce vulgaire.

— Et cette demoiselle Bourignon? — cria M. Viry. — Ne voyez-vous pas en elle une hérésiarque des plus dangereuse? N'a-t-elle pas déjà tourné la tête à maintes gens? Ne professe-t-elle point des doctrines qui la devraient mener au bûcher? Et ne lui connaissez-vous pas des adeptes et des disciples?

— C'est une folie passagère, — repartit M. Caccialuppo, — qu'il faut bien se garder de confondre avec une entreprise sérieuse contre la foi. Aussi bien cette personne n'est-elle pas condamnée. Surveillée tout au plus, comme une personne de peu de sens et une fille remuante... Son père est homme

d'honneur, et approche de très près M. le prévôt de la ville; sa famille est assez bien placée. De plus (souffrez que je consulte son dossier, que vous voyez dans cette case, et que nous tenons à jour) elle est très légitimement régente de sa Charité. Deux notaires ont enregistré son contrat, et le magistrat l'a autorisé : il y a deux donations de cinq cents florins annuels, offertes par de bons marchands de Lille. Le bras ecclésiastique est son seul protecteur et juge. Et j'ajoute que la maison a un aumônier, un pauvre Capucin, qui ne sait que distribuer des images et des livrets aux orphelines : notre ordre n'y saurait rien redire.

— Mais enfin, cette demoiselle se prend pour Élie et veut fonder une nouvelle Église.

— Voilà qui est drôle... Hi, hi! mais personne ne la prend pour telle, que nous sachions.

— Eh! mes Pères, vous voilà bien trompés. Il y a au moins à ma connaissance un certain pasteur Salmon, du diocèse de Cambrai, et grand ami de feu M. l'abbé de Saint-Cyran. Elle l'a même pris comme associé à sa gloire du temps qu'elle n'avait pas encore vu mon gredin d'Abel.

— Que dites-vous? parlez-vous de messire Pierre Salmon, que nous fîmes chasser de sa cure pour être infecté des erreurs jansénistes?

— C'est lui-même. Il m'en souvient.

Alors les trois Pères se levèrent et conférèrent en latin avec une telle aisance que M. Viry n'y put rien entendre : ils avaient la prononciation d'Italie qui ne resemble en rien à la française. Puis ils accablèrent M. Viry de questions. Avait-il vu ce curé Salmon? était-il sûr qu'Antoinette eût lié partie avec lui? lui écrivait-elle? le payait-elle? avait-elle des complices venus de France?

Il ne savait que répondre à ces gens mieux informés que lui, et soudain plus curieux que lui-même. Il protesta franchement qu'à son avis, l'amitié de Salmon et d'Antoinette avait été rompue par l'apparition du jeune Abel.

— C'est bon, vous ne savez rien. Tant mieux! Tant pis! Sus, sus, mon Père, allez, je vous prie... Non, non, restez auprès de ce bon prêtre. Avertissez vite... N'oubliez point surtout...

Ces paroles entrecoupées s'échangeaient entre eux, sans

guère de soin pour M. Viry qui voyait l'alarme gagner ces révérends Pères comme un feu dans la broussaille. Les Pères Duriez et Daveluy disparurent en hâte. Le Père Chasseloup resta seul et mettant une main familière sur l'épaule de M. Viry :

— Je vous tiens, — lui dit-il, — pour le plus honnête homme qui soit et le plus dévoué à la religion. Vous avez eu bien raison de nous signaler les menées de cette fille. Gardez le silence, je vous prie. C'est évidemment une janséniste la plus redoutable du monde.

— Hé! non pas! — dit M. Viry qui n'avait plus la tête chaude. — Elle a pu connaître ceux qui vous émeuvent tant; mais elle n'est pas de leur bande; du reste elle est cent fois plus coupable encore. Elle n'a d'une chrétienne que le nom. Ce n'est pas une hérétique, c'est plutôt une espèce exécrable de païenne et d'idolâtre, et qui...

— Elle finira sur le bûcher, dit le Père Chasseloup.

— J'aimerais mieux la voir au pilori, par un beau jour de neige. Et bien fouettée et les cuisses à l'air.

— Enfin, — dit le Révérend Père, — nous vous sommes furieusement reconnaissants de votre avis. Vous en verrez sur l'heure, ou tout au moins dans huit jours, les effets. Pour l'instant, n'avez-vous pas quelque requête à adresser à notre Compagnie?

— Euh! — répondit M. Viry. — Plaise donc à votre Compagnie de me recommander à M. l'Évêque, lequel, considérant que je suis un prêtre chassé de sa paroisse par les soudards, et que je possède un florin et demi pour tous biens temporels, daignera peut-être me donner un emploi de ma qualité.

... Le lendemain M. Viry était attaché comme troisième chapelain à la paroisse de Saint-Maurice, près de laquelle il se logea décemment. Il songea que bientôt ses ci-devant paroissiens se repentiraient de l'avoir renié, et il résolut de ne tarder point à leur faire du bien, sitôt qu'ils auraient assez cardé leur laine et piétiné leur fumier pour que cela formât une pénitence.

Huit jours après, il fut mandé par le Père Caccialupo; il se précipita chez ce bon Jésuite, empressé à lui baiser les mains et à le remercier de ses bontés et de leur efficace.

— Chut! chut! — fit le Révérend Père, en modérant cette ardeur.

Et l'attirant près du rideau, il souleva un pan de l'étoffe; il montra à M. Viry l'autre moitié de la salle ainsi fermée, et qui semblait disposée en façon de tribunal. Deux tables ou siégeaient les Pères Daveluy et Duriez comme greffiers, encadraient une espèce de chaire où il monta lui-même, après avoir commandé à M. Viry d'observer en silence.

Au bout de fort peu d'instants, une porte s'ouvrit en grinçant et deux hommes noirs parurent traînant un personnage en robe de nuit, qui était Abel; il portait sur son bras ses cotillons et semblait aussi penaud que terrifié. De l'interrogatoire M. Viry comprit que cette fille prétendue avait été enlevée de la rue du Plat par deux sergents du greffe criminel, reconnue pour garçon, et forcée de passer la nuit dans un cachot propice aux réflexions. Il ne fit point de difficultés pour avouer qu'il était logé indûment dans une maison de pauvres filles, et par autorité d'une demoiselle Bourignon qui assurait qu'il n'avait point de sexe, non plus qu'elle, et qu'il était un des trois Antéchrists qui présagent le salut du monde.

— Qui pensez-vous qui vous a conduit ici? — demanda le Père Duriez, à voix grave.

— Parbleu! — dit Abel, — c'est messire Viry, notre pasteur, qui m'a dénoncé et veut me faire pendre ou enfermer jusqu'à la fin de mes jours, parce que je l'ai quitté en lui empruntant trois petits livres.

— Vous vous trompez grandement, — repartit le greffier; — il n'a jamais signalé que mademoiselle Bourignon comme hérétique et suborneuse; il n'a rien requis contre vous. Cependant le port de hardes féminines, l'introduction dans une clôture réservée à l'autre sexe, sans parler des doctrines que vous tenez sans doute, vous rendent passible de bien des supplices. Veuillez d'abord nous dire franchement si vous vous croyez une troisième incarnation d'Adam et d'Élie, après Notre-Seigneur et (il se signa) la fille Bourignon? et de plus androgyne?

— Point du tout! — dit Abel.

— Ne professe-t-elle pas cette opinion à votre égard?

— Si, je le crois.

— Les autres filles la professent-elles aussi?

A ces mots, le jeune homme rit de si bon cœur que les sergents se tapèrent sur la cuisse et que le Révérend Père Caccialupo se voila les yeux par pudeur.

— Bien! — continua le Père Duriez qui ne sourcillait pas. — Nous devons entendre par là que vous jouez dans cette maison de brebis perdues le rôle d'un loup dévorant ou mieux d'un jeune bouc impudique?

Abel fit signe que oui. Il lui fut alors demandé quelles étaient ses victimes. Il en nomma une bonne vingtaine, dont, pour la plupart, il ne connaissait que les prénoms badins et sobriquets. M. Viry entendit nommer avec douleur les trois filles de Saint-Claude, mais point du tout mademoiselle Bourignon.

— Ainsi donc, — reprit le Père, — vous confessez avoir acquis chez ces fillettes perverties par un coupable enseignement un pouvoir abominable, tiré d'une fausse doctrine des sexes, et, sans doute favorisé par mademoiselle la régente, vous vautrer honteusement dans la plus effrayante luxure, et recruter sans cesse pour le Démon les servantes que l'on pense qui le sont de Dieu?... Eh bien, mon fils, vous êtes libre; vous pourrez retourner dès ce soir parmi elles. Je prie messieurs les sergents de sortir.

Abel le regarda avec effarement.

— Revêtez-vous, — dit le Père avec bonté, — cependant que nous transcrivons tout ceci sur nos registres... Oui, j'entends bien. Reprenez ces jupes, ce corsage et ce bonnet de fille, la chemise n'est pas un habit à montrer devant des gens de notre sorte... Là, vous voici à mon gré. Il ne vous sera fait aucun mal... Vous êtes libre, vous dis-je. Retournez aux Charitables; et continuez... Je vous y autorise. Mais auparavant, passez avec le Père Caccialupo ici présent dans la salle, pour recevoir ses instructions. Une fois rentré chez votre régente, vous les suivrez de point en point... Faute de quoi, l'on ira vous chercher, petit garçon, et l'on vous coupera la tête... Au revoir, mon fils.

Et sitôt Abel disparu, les deux Jésuites restants vinrent retrouver derrière son rideau M. Viry aussi muet de surprise que le coupable. Il leur vit, contre leur ordinaire, le visage le plus affable et le plus souriant du monde.

— Voilà qui est fait, monsieur, — lui dirent-ils. — Nous tenons votre petite canaille de disciple; et nous tenons avec elle le scandale, qui jusqu'ici ne savait éclater! Loin de punir ce jeune homme, nous l'aiderons à continuer ses exploits, d'où sortira contre cette Bourignon janséniste un esclandre épouvantable. Vous pouvez compter sur nous. Ainsi le vice même, savamment conduit, peut servir à une cause sainte, tout de même que les eaux torrentielles, prises dans un canal bien ménagé, peuvent mouvoir des moulins qu'elles briseraient si on les laissait faire, mais qu'elles laisseraient immobiles si on les détournait. Tout de même aussi qu'il est bon de faire dévorer les mulots par les serpents et les limaces par les crapauds.

— Alors, la Bourignon va être bientôt découverte? — demanda M. Viry.

— Hélas! monsieur; il s'en faut bien de quelques mois. Quel impatient vous faites! Vous voudriez, à n'en pas douter, qu'on allât incontinent rompre les portes de sa clôture et tuer dans le germe ces petites erreurs, ces petites fautes que le peuple aurait trop de mal à comprendre et à condamner. Laissons-les mûrir, vous dis-je, foisonner, fructifier, devenir immenses et insolentes, pour être l'exemple d'un grand mal et l'occasion d'un grand bien.

— Hélas! — dit M. Viry à son tour. — Je ne savais pas qu'il fallût cultiver si soigneusement le vice en haine du vice; je croyais que, de toute façon, le mal est le mal et qu'il offense trop les conseils divins pour entrer à bon droit dans les conseils des hommes.

— L'essentiel, monsieur, est de le détruire; et aussi de le détruire non pas avec une discrétion infructueuse, mais en tirant une éclatante leçon. Voulez-vous dire pourquoi Dieu laisserait naître et prospérer le mal, si ce n'était pour exciter l'horreur des justes et marquer les limites du bien?

— Par ma foi, — répartit de pasteur de Septmoncel; — si je ne vous honorais comme je dois, je dirais que vous êtes sorciers.

— Vous ne pensez pas si bien dire, — fit le Père Caccialupo, qui rentrait justement, l'œil brillant sous le sourcil touffu.

XIII

DE L'UTILITÉ DU DIABLE

Un gros homme, fort rouge et essoufflé, vêtu de noir, souleva le marteau, à la porte de la *Maison des Charitables*. Il attendit longtemps d'être reçu, et faillit ne l'être pas du tout quand il eut appris à la fille qui entr'ouvrait les battants qu'il était M. le clerc d'Office criminel.

Il y eut bien des pas, des murmures et des petits cris dans les couloirs, avant qu'on l'introduisît dans un parloir fort sale, où il resta seul et silencieux. Des souris vinrent trotter devant ses bottes; il les chassa. Son escabeau, à un mouvement qu'il fit, pensa craquer et l'asseoir à terre. Il se relevait prudemment quand il vit paraître une fille dévote qu'il regarda avec assez d'attention. Tandis qu'elle se nommait pour Marie Bellot, provoyandière de ce pieux hospice, il démêla qu'elle portait un peu de moustache blonde qui lui donnait un aspect singulier. Il lui dit gaillardement :

— Il faudra que j'envoie un barbier ici. Sans doute n'en vient-il point... Mais pour l'heure, mademoiselle, veuillez mander auprès de nous mademoiselle Bourignon, votre régente, avec qui je dois m'entretenir.

Il s'attendait que cette dernière se montrât avec une fraise et un bonnet des plus propres et des mieux empesés pour lui faire honneur. Mais elle vint affublée d'une vieille souquenille grise, en toile de sac, et aussi orde qu'on peut imaginer. Elle ne salua point le magistrat, mais, levant les yeux au ciel :

— Est-il homme ou démon, celui qui vient dans cette clôture? N'est-ce point encore la fureur d'enfer? Qu'il rentre sous terre ou qu'il s'en aille par la rue : je ne veux pas céans les hommes plus que les Diables.

— Je viens, — dit-il avec douceur, — savoir ce qui se passe en cette maison, à la requête et sur le rapport d'une femme de Lille, appelée Catherine Broquelle dont vous avez tenu ici la fille Jeannette six mois durant. Vous avez renvoyé cette fille comme possédée et pactionnaire du Malin avant-hier, treize de septembre 1656; hier, quatorze dudit mois, ordre nous a été donné par Messieurs du Magistrat de tenir information

là-dessus... La sorcière prétendue dépose en effet qu'elle est la plus honnête et pieuse enfant du monde, et qu'elle n'a subi ici que mauvais traitements et déshonneur, qu'au surplus...

Il s'interrompit, entendant devers le couloir des cris aigus et forcenés, tels que les poussent des enfantelets de bas âge.

— Quoi! — dit-il, — j'ignorais qu'il y eût ici des poupons? ah! ceci n'est point de votre règle! Je les veux voir.

Et sans plus attendre, il se jeta dans le corridor, poursuivi par Antoinette qui poussait des cris de scandale fort propres à étouffer toute autre voix. Il poussa trois portes brusquement et parvint à une espèce de basse-fosse, éclairée par une chandelle et un soupirail grillé. Dans une manière de caisse garnie de paille, cinq ou six enfants au maillot faisaient un vacarme piteux.

— Là, là, — dit la régente! — laissez ces diablotins! Ce sont précisément des enfants de Satan, lequel a engrossé mes filles.

Elle ne fit point difficulté d'avouer que plusieurs de ses pensionnaires étaient devenues mères depuis quelques mois, sans indice aucun d'avoir pu voir aucun homme, et visiblement par les œuvres du Démon.

— A d'autres, — dit M. le clerc d'Office. — Je ne crois pas volontiers à ces miracles-là; il n'est pas de si bonnes murailles, qui empêchent des filles de courir; et possible avez-vous parmi elles un coq en habit de poule, qui les fera pondre toutes tant qu'elles sont.

— Horreur, impiété! — s'écria la Régente. — Je le vois bien à présent, cet homme est lui-même démoniaque. Si vous niez ainsi les sorciers, il est fort probable que vous en êtes un, acharné à me perdre. J'en suis déjà entourée et cernée. Ils grouillent dans tous les coins; ils me tuent, me meurtrissent, me déchirent chaque jour. Hélas, hélas!

— Allons, bonne demoiselle, — fit le magistrat. — Calmez-vous. Parlons d'abord de cette fille que vous tenez pour sorcière, dont sa mère enrage, je vous l'ai dit. C'était sans doute une indocile, une gourmande... les filles ont de ces petits défauts!

— Une sorcière! cria-t-elle en le ramenant au parloir; — comme elles sont toutes ici! Qui en saurait douter? Les trois

quarts des chrétiens adorent le Diable, l'autre quart sans le savoir. Ciel! quelle ignorance! Ciel! quel aveuglement! un sorcier fait dix adeptes en dix ans : ils en font cent mille en cent vingt ans; et trente millions après une période de temps égale. Le monde entier est cousu de sorcellerie; les chiens et chats de vos demeures sont garous, sans exception, les vaches et chèvres sont sorcières de par leur Roi cornu; les arbres sont fourchus et ne cessent de faire des signes obscènes en l'honneur des Démons; les rivières, les vents, l'air, l'eau, le feu ne contiennent qu'esprits-volants et nageurs, dont chacun est une bouffée ou gouttelette. Il est aussi fort peu de mariages où le Diable ne fasse office de l'époux; tant que vous êtes presque tous fils et serfs de Lucifer; aussi bien les papes, archevêques et abbés, toutes saintes gens réputés, que les impies, païens et sauvages. Vous l'êtes aussi, et votre mère, à n'en pas douter...

M. le clerc d'Office s'était muni d'une patience qu'on doit nommer plus angélique que démoniaque. Aussi reçut-il ces insultes sans broncher seulement. Il prit du tabac avec lenteur, éternua discrètement et reprit :

— Voyons le fait. Qui vous a dit qu'il y eût des sorcières dans cette maison charitable?

— Qui me l'a dit? Tout me l'a montré. Elles le sont toutes, et pires que les nécromants et marmousets de l'histoire. Elles ont conclu un pacte....

— Mais savez-vous, madame, que vous les adressez ainsi au bourreau de ville, si cela était démontré?

— Qu'elles y aillent toutes! Leur Seigneur et Maître les sauvera bien de votre feu. Il est plus puissant que vous, et je tiens qu'il règne dans les maisons de Lille comme ici... J'ai dans cette maison un four pour cuire le pain : elles me l'ont ensorcelé. La pâte y demeure des journées entières sur la flamme sans durcir le moins du monde. Dans les marmites de la cuisine, la viande reste des heures à bouillir, aussi rouge et crue qu'au premier instant. Que croyez-vous que leur fasse le bûcher? Leur grand Diable fait pleuvoir à verse dans l'ouvroir où l'on travaille en passementerie; j'ai été, hier encore, toute trempée de cette eau, qui est noire et puante. Dans les lits, monsieur, je trouve tous les matins des bouses de vache d'une grandeur étonnante que cet esprit lubrique y

laisse après son passage. Les poules et canetons de ma basse-cour, à qui j'avais eu le malheur de m'affectionner, meurent la nuit comme s'il y venait cent renards. Dans ma soupe se mêle toujours une certaine poudre verte très propre à m'empoisonner et qui me contraint depuis un an à vivre de jeûne et d'espérance. Au moment même que je vous parle, je vois au-dessus de votre chef quantité de petits enfants noirs avec des ailes qui voltigent et qui me font des grimaces effroyables. Ah!...

Ce disant, cette demoiselle tomba en pâmoison, selon sa coutume. M. le clerc d'Office criminel lui frappa dans les mains, lui souffla aux yeux : rien ne la faisait revenir. Il appela du secours, d'une voix fort puissante qui résonna sous les voûtes. Aussitôt plusieurs filles en cottes brunes arrivèrent, puis la prétendue Marie Bellot. Elles considérèrent leur régente étendue sans beaucoup d'alarme; et ces petites diablesses ne s'écrièrent point de joie quand mademoiselle Bourignon se réveilla soudain, sauta au cou d'Abel qu'elle tint embrassé et dit :

— Sauve-moi, ange céleste!

— Celle-ci n'est donc point pactionnaire? — demanda malignement le clerc d'office.

— Tenez, — dit Antoinette sans répondre — voyez plutôt cette autre grande fille, ce fut l'amie de Jeanne Broquelle. Elle tue des vaches à cent lieues de distance, par une simple oraison à son Seigneur.

— Est-ce vrai, — demanda l'homme?

— Oui, monseigneur, — répondit la garcette, avec une révérence fort bien apprise, et un sourire assez galant.

— Quant à celle-ci, — poursuivit la régente, — elle s'en va toutes les nuits dans un grand château de nuages où le Diable la caresse de cent façons qui lui donnent infiniment de plaisir. On y mange de grands gâteaux et de la viande sans sel, on y boit du vin pur et des liqueurs; on y danse et chante de la minuit à trois heures, et l'on s'en revient sur un petit cheval vert. Cela s'appelle aller à la Dédicace. Elle a vingt ans, voici dix ans qu'elle y fréquente, et que ses parents nourriciers (car elle était aux champs en nourrice) l'ont vouée à ce mauvais Esprit qui l'a marquée au pied d'un

triangle et à la tête, d'un cercle bien rond. Il lui a enfoncé dans le crâne une alène longue d'un doigt; vous pouvez essayer à votre tour : elle ne sent rien.

— Je n'aurais garde, — dit le clerc. — Mais dites-moi, ma belle brune m'amie, comment est-ce que ce Diable est fait?

— Monseigneur, — répondit l'autre, — c'était d'abord un bel enfant qui me faisait mille douceurs et mignardises; il a grandi avec moi, et c'est à présent un fort bel homme friand qui me vient retrouver chaque soir, ou même dans le jour quand je l'appelle.

— Aussi, — dit Antoinette, — mes filles sont-elles dans leurs lits, comme des mortes, tandis que le Malin les emmène au loin avec lui. Il arrive même, soit à l'ouvroir, soit pendant les chants spirituels, qu'elles se taisent ou cessent soudain leur travail, liées et nouées qu'elles sont par leur noir amoureux. D'autres fois elles s'en vont toutes à la fois de mes yeux et sont transportées à un carrefour où siège une certaine Bête qu'elles adorent ou baisent avec infamie; et qui finalement se fait brûler en cendres pour servir à leurs maléfices. La Broquelle usait de ces cendres pour m'empoisonner mon hochepot. Je l'avais enfermée dans un cabinet, et gardais les clés à ma ceinture. Elle en sortit toute seule, ou plutôt par l'aide d'un homme rouge, au visage couleur de fumée, qui lui fit traverser la porte. Le niez-vous, coquines que vous êtes?

— Cela est vrai de tous points, — répondirent-elles en chœur.

— Ah ça! — dit le magistrat, — je n'ai jamais vu des sorcières si contentes d'elles. Mais dites-moi, cette fille Bellot, votre sous-maîtresse, n'est-elle pas de la bande, elle aussi?

— Celle-ci est plus haut que les saints et les anges dans la hiérarchie divine. Et je vous le dis, nous sommes, elle et moi, les pierres angulaires de la nouvelle Église, contre qui l'enfer ne prévaut pas.

— Oh! je n'aime pas ceci! — dit le clerc. — Moins encore que toutes vos diableries, pour vrai dire. Cela me paraît plus injurieux à la foi révélée et aux bonnes mœurs.

— Cela est si vrai pourtant, — s'écria la régente, — que l'an dernier, deux diables, déguisés en façon de sergents de police, l'enlevèrent dans la ruelle voisine, la mirent toute

une nuit dans un cachot, puis la menèrent devant un tribunal d'enfer où siégeaient des démons vêtus en Jésuites, et qu'elle n'a pu échapper à ces périls qu'à force de prières et de sainteté. Vous avez devant vous Abel, fils d'Élie, et qui est ma sœur et mon frère, ma fille et mon fils, et qui attend avec moi le troisième Élie qui sauvera le monde.

M. le clerc d'Office ôta sa perruque, tant l'indignation l'agitait : mais il se contraignit à parler froidement :

— Oh! bien, — dit-il, — je n'en veux plus entendre sur ce chapitre. Je venais ici en débonnaire pour empêcher sur quelques petites querelles de dévotes, et demander réparation d'un tort causé à la fille Broquelle. Voilà que vous m'apprenez à qui mieux mieux mille détails horribles de sorcellerie et de démonialité. Je n'y veux soupçonner que des impostures galantes et des farces amoureuses. Passe encore! Mais je ne puis souffrir cette abominable hérésie dont vous faites profession. Je le rapporterai, madame. Non, cela ne se peut omettre dans un rapport fidèle.

Sur quoi il tourna les talons, tandis que les filles se bousculaient dans les couloirs et que la régente perdait ses esprits. Il fit seulement un signe à Abel qui l'accompagna jusqu'à la grille, le nez bas.

— Je sais qui tu es, — lui dit-il. — Les Pères m'ont chargé de te recommander, si tu veux sauver ta peau, de bien tenir ton rôle et de faire bien tenir celui de tes filles. La comédie ne va plus durer longtemps encore. Persuade à cette Bourignon de quitter la ville; au nom de son intérêt, au nom d'Élie, au nom de ce que tu voudras... Sans quoi ses biens seront confisqués, sa maison rasée, et vous serez réduits à aller manger au Sabbat, si vous ne voulez mourir de faim.

— Elle ne consentira jamais à partir, — soupira Abel. — Elle douterait même de moi si je le lui conseillais. Que deviendrait sa nouvelle Église?

— Le marché est en mains, — repartit le clerc d'Office. — Si vous balancez, c'en est fait.

Il est à croire que les diableries s'augmentèrent grandement à la *Maison des Charitables*; car la régente renvoya encore tour à tour six filles de divers âges, comme soudoyées du

Démon ; les unes rendaient par la bouche des pièces de monnaie, des aiguilles, du soufre; les autres faisaient voler en l'air des papiers impossibles à saisir, et qui ne pouvaient être que leurs contrats avec le Malin; les autres faisaient la nuit des assemblées sacrilèges, des messes dérisoires et laissaient entendre des chœurs infernaux qui tympanisaient Élie, Toinon et autres noms respectables. Sur les six, il n'en était pas d'orphelines, si bien que leurs parents déposèrent une requête aux fins de punir Antoinette pour calomnier et souiller leurs enfants. Le premier Pensionnaire de ville requit contre cette régente : deux gardes de justice furent mis nuit et jour à la porte de l'Hospice, où mademoiselle Bourignon se cloîtrait au plus profond d'une chambrette reculée, avec Abel à sa porte; le reste des filles menait dans les salles un tapage qui ressemblait assez bien à des saturnales diaboliques. Dans la rue même, les bons artisans de ce faubourg, femmes en tête, — et l'on sait qu'elles crient — s'assemblaient pour crier à la sorcière! c'est à Antoinette qu'ils en avaient. Ils réclamaient pour elle qui le pilori, qui le bûcher, qui la roue, selon leurs préférences. Les fillettes chassées furent commises à l'examen des Révérends Pères Jésuites qui les déclarèrent aussi peu démoniaques qu'il est possible, et conclurent qu'il se pouvait que toute la possession résidât en mademoiselle Bourignon. M. le greffier criminel envoya deux de ces religieux par commission singulière, pour exorciser cette personne. Ils ne furent même pas reçus aux *Charitables*, et en conçurent un dépit qui accrut leurs griefs. Enfin, comme la voix populaire donnait de plus en plus fort contre Antoinette, on adressa à celle-ci un ajournement personnel par-devant la Maison de Ville et messieurs du Magistrat. Elle repoussa cette citation, et un nouvel avis qui lui en fut donné. Voire, elle chassa encore deux filles qu'elle accusait de lui avoir cuisiné une boulette d'onguent magique, emplie de poudre de vipère.

ANDRÉ THÉRIVE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LA RELIGION POSITIVE[1]

La religion positive, que l'on appelle aussi religion de l'Humanité, naquit chez mes grands-parents, le 16 mai 1845.

... Chez mes grands-parents, et, précisément, au n° 24 de la rue Pavée, au Marais, dans un corps de logis faisant partie de l'hôtel Lamoignon. — Cet appartement, je le dis entre parenthèses, serait, d'après madame Alphonse Daudet, celui même où elle demeura, dans les premières années de son mariage, et où M. Léon Daudet vit le jour, environ vingt-cinq ans après le filleul d'Auguste Comte, fils aîné de mon grand-père. Ce sont de tels menus faits qui constituent l'amusement de la « petite histoire ». Aussi m'excusera-t-on de noter, au passage, celui-ci...

Mes grands-parents habitaient donc rue Pavée, au Marais, lorsque mon grand-père, alors âgé de vingt-cinq ans, amena chez lui son ancien examinateur à l'École Polytechnique, devenu son protecteur et son ami, le philosophe déjà célèbre, Auguste Comte.

1. L'article que nous publions ici appartient à la série d'études sur la situation actuelle des religions dans le Monde, dont nous avons entrepris la publication. Voir dans la livraison du 1er janvier 1928, *le Catholicisme romain*, par le R. P. Yves de la Brière; le 1er mai 1928, *la Religion orthodoxe en Russie*, par Charles Quénet; le 15 mars 1929, *le Bouddhisme*, par J. Przyluski; le 15 juillet 1929, *la Situation actuelle de l'Islam*, par Louis Massignon; le 15 mai 1930, *le Protestantisme dans le Monde*, par le pasteur John Viénot; le 1er juillet 1930, *Où en est le Judaïsme*, par le rabbin Maurice Liber; le 1er mars 1931, *le Parsisme*, par E. Benveniste; le 1er août 1931, *les Religions fétichistes de l'Afrique noire*, par Georges Hardy. (N. D. L. R.)

A cette époque, — avril 1844, — Auguste Comte, qui avait récemment publié le tome dernier de sa *Philosophie positive*, élaborait silencieusement le deuxième grand ouvrage de sa vie, celui qui contiendrait la conclusion de sa doctrine. Mais ses longues méditations n'aboutissaient à rien. Conclurait-il en savant, dans la sécheresse du savant, au-dessus des contingences? ou conclurait-il en sociologue, préoccupé de ces contingences mêmes, et cherchant à les dominer?

Il allait trouver, chez mon grand-père, celle qui le tirerait d'embarras, qui lui « inspirerait » la solution : — la propre sœur de son jeune disciple, madame Clotilde de Vaux.

Dès qu'il la vit, les dés furent tournés : il était à elle. On sait qu'il le demeura. Clotilde venait d'avoir vingt-neuf ans; il en avait quarante-six. C'était pour lui, ou jamais, le moment d'être amoureux. Il le fut intensément.

Dans cette Revue même, j'ai conté jadis leur histoire[1]. Le lieu n'est pas d'y revenir. Mais il faut rappeler ce point de départ, pour faire entendre la suite.

Le philosophe mit environ une année (avril 1844 à mai 1845) pour passer peu à peu, dans le jeune ménage de mon grand-père, de la position de haut ami, respectueusement accueilli, à celle de familier, puis d'intime. Il venait deux ou trois fois par semaine, le soir, à l'après-dîner. Comme il demeurait, ainsi qu'on sait, rue Monsieur-le-Prince, et qu'il faisait le trajet à pied, on peut juger de la force de l'aimant auquel il cédait. A chaque visite, il se repaissait davantage de la délicieuse vision. A chaque visite, il s'efforçait de trouver, dans les grands beaux yeux de madame de Vaux, la lumière dont il sentait qu'il avait besoin pour continuer sa route, — et mieux encore : pour la découvrir... En même temps que l'amour, qui le prenait entier, la conviction, aussi, le pénétrait, que son œuvre, arrivée à son milieu, et inachevée, s'achèverait par la conjonction même de leurs deux destinées.

La solution des grands problèmes que, vingt-cinq ans plus tôt, il avait orgueilleusement proposés au monde, il était las de la chercher tout seul. Mais avec cette femme, cette Clotilde... Mais, *par* elle? — Il ne pense pas un instant à

1. Voir numéros des 1er, 15 novembre, 1er, 15 décembre 1916 et 15 janvier 1917.

résister. Il lui fait, aussi totalement que le don de son cœur, l'abandon de sa pensée.

C'est pourquoi, en cette soirée tiède du 16 mai 1845, — sa nuit de mai, à lui! — étant venu s'asseoir, dans le petit salon bourgeois de la rue Pavée, au fond d'un de ces bons fauteuils Louis-Philippe que j'ai encore, entre la vieille mère de son disciple, la toute jeune épouse (seize ans et quatre mois) et l'adorable sœur, il goûte une minute de paix un peu veule; et il prononce cette phrase :

— On ne peut pas toujours penser; mais on peut toujours aimer...

Et ainsi, la révolution qu'il attendait de Clotilde s'opéra en lui. Il venait de renverser toute la philosophie positive, de créer la religion positive...

Voici ce que lui-même dit, sur cet instant décisif, dans la *Cinquième Sainte-Clotilde*, lue par lui, en 1849, sur la tombe de son amie :

« ... Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du 16 mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique (on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer), qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition... »

Les mots « entrevue initiale » marqueraient une bizarre déformation des faits, — car il y avait beau temps, ce soir de mai 1845, que Clotilde et Comte s'étaient déjà rencontrés « en rue Pavée », comme disait la jeune femme, — si Auguste Comte n'avait voulu indiquer que cette entrevue-ci fut la première où son amie fit office, pour lui, d'*Inspiratrice*. C'est ce jour-là, et non un autre, que Clotilde lui a, — sans le savoir, — montré la nouvelle route, la grand'route cherchée depuis toujours par tous les penseurs, et au bout de laquelle se trouve l'oasis, — la Religion de l'Humanité « régénérée »...

C'est donc de ce même jour que date, pour le Positivisme religieux, le commencement de l'ère nouvelle. Actuellement, les disciples « intégraux » d'Auguste Comte ont déjà substitué à l'ère chrétienne un cycle transitoire, qui part de la Révolution française. L'année 1933 correspond, en style positiviste, à l'an 144. Mais, lorsque le nouveau culte sera suffisamment

répandu et compris, le *premier* jour de l'an *Un* de l'ère religieuse du Monde coïncidera avec ce 16 mai 1845 où, sous l'empire de l'inspiration clotildienne, Auguste Comte a proclamé, comme il dit, sa « sentence caractéristique ».

Est-elle si « caractéristique » que cela, sa sentence? et marque-t-elle bien le point où son enseignement, de philosophique, est devenu sentimental, pour être ensuite, et désormais, religieux?

Oui, si, par là, nous reconnaissons qu'en cette soirée de mai, Auguste Comte, l'homme de la science expérimentale, positive, a, pour la première fois, et, de là pour toujours, fait de la métaphysique. Arrêtons-nous sur cet instant de son évolution.

Pendant vingt années, il a appris aux hommes à ne *croire* à rien, mais à chercher à *être sûrs*; et, — la certitude ne pouvant s'acquérir que par le démontré, basé sur du connu, — à éliminer toute recherche de causalité ou de finalité, à repousser tout absolu, pour n'accepter que le relatif. Telle a été, pendant vingt ans, et telle doit demeurer la formule du positivisme philosophique. Auguste Comte l'a concrétisée dans la lumineuse phrase : « Tout est relatif, voilà l'absolu. »

Rien que cet absolu; tout autre, et notamment l'absolu pur des religions, est impitoyablement écarté. Croire à l'accessible, à l'expérimenté ou expérimentable. Pour le reste, ne pas s'en préoccuper. C'est la pure tradition cartésienne. C'est l'opinion de tout le XVIIIe siècle, jusques et y compris Maine de Biran, qui a écrit : « Celui qui se livre aux seules lumières de sa raison n'admet ni ne rejette; il doute ». Comte, pareillement : il n'admet ni ne rejette; simplement, il dit : « Inconnaissable ». C'est pourquoi son *Cours de Philosophie positive*, qui le rend illustre, est une longue démolition de la métaphysique. Tout se ramène au scientifique. Tout ce qui est, et qu'on ne saurait atteindre, ou découvrir, ou envisager par une démonstration pouvant se ramener à une expérience, est comme si cela n'était pas.

En janvier 1830, Eugène d'Eichthal écrivait à Lamoricière, auditeur avec lui des premières leçons d'Auguste Comte :

« ... Vous êtes comme moi de ceux qui ont été ensorcelés par Comte, et qui tiennent de lui, comme une vérité des plus

positives, qu'à part *le témoignage des cinq sens*, il n'y a rien dans le monde qu'un homme raisonnable doive croire... Auguste Comte est certainement un homme d'une grande capacité scientifique. Nous avons été l'un et l'autre à même de le juger sous ce rapport; et ce qui est beaucoup plus encore, à mes yeux, que notre opinion individuelle, c'est l'autorité de Saint-Simon qui l'avait choisi pour collaborateur.

... » Sans doute, Comte a dans son travail plus d'ensemble et de liaison; mais, d'un autre côté, *comme il n'avait pas dans le cœur les vives sympathies* pour le bonheur de l'Humanité, qui sont le propre des grands génies, et que Saint-Simon possédait au plus haut point, il a ôté aux conceptions de celui-ci cet élan, cette chaleur, qu'elles ont dans ses conceptions originales...

» Comte est un homme que la culture exclusive des idées scientifiques a réduit à un véritable abrutissement : c'est un eunuque moral. *Tout ce qui est sentiment, tout ce qui est poésie* est quelque chose dont il fait complètement abstraction, ou, plutôt, qui *lui est complètement inconnu*. Aussi a-t-il tout l'égoïsme que l'on peut attendre d'une pareille disposition du cœur... »

Et c'est ce même homme, ainsi jugé, qui, vingt-cinq ans plus tard, son œuvre de démolition enfin terminée, *et une femme étant intervenue*, s'écrie :

— On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer!...

Et c'est ce même homme qui, partant de la *Philosophie positive*, mais soudain « inspiré » par Clotilde, se prend pour ce bonheur humain, à quoi d'Eichthal lui reprochait de ne point songer, d'une si ardente sympathie qu'il va fonder une religion dont l'Humanité sera le dieu!...

Vous voyez qu'il y a là toute une révolution, et qu'Auguste Comte n'exagère, ni ses disciples non plus, — lui, en proclamant que sa formule crée la religion positive, — eux, en faisant partir de ce soir de mai l'ère religieuse de l'Humanité divinisée.

J'ai dessein, dans les quelques pages qui suivent, de dire en quoi consiste cette Religion, et quelle est, à l'heure actuelle, sa situation dans le monde.

***

Le dieu de la religion positive se nomme le Grand-Être.

Une opinion assez répandue, mais inexacte, considère le Grand-Être comme synonyme de l'Humanité. Non. Partie seulement de l'Humanité, et, même, partie de la seule portion *masculine* de l'Humanité. Rien que des mâles, et « dignes de survivre ». C'est important : beaucoup d'appelés, — peut-être peu d'élus.

Le Grand-Être se compose donc :

1° des morts, qui ont acquis la vie subjective;

2° des vivants, qui s'efforcent de l'acquérir;

3° des non-nés, qui sont supposés devoir l'acquérir.

Un triptyque : le passé, le présent, l'avenir. Une trinité : l'Humanité qui a travaillé, — qui travaille, — qui travaillera.

Tel est le dieu, objet du culte positiviste. Et vous voyez cette originalité : l'objet d'adoration se compose des adorateurs eux-mêmes, résorbés en lui. Et vous voyez que, par définition, ce dieu, composé des seuls êtres vraiment dignes d'exister, constitue bien, selon l'expression d'Auguste Comte, le « plus parfait des êtres connus ».

La définition une fois admise, le dogme s'impose naturellement : croire à la toute-bienveillance, à la toute-puissance (humaine) de ce plus parfait des Êtres. Conséquence : l'aimer par-dessus tout. Et comme ce dieu, c'est l'ensemble des hommes, — de tous les hommes qui veulent être vertueux, — aimer son dieu, c'est aimer l'Humanité; travailler pour son dieu, c'est travailler pour la masse innombrable des hommes, nés ou à naître.

Par ailleurs, puisque l'Être Suprême est constitué, à la fois, de morts, de vivants et de non-nés, il est, dans son essence, à la fois, subjectif et objectif, — deux fois plus subjectif qu'objectif. Que dis-je! deux fois : infiniment plus subjectif qu'objectif, puisque la vie objective, qui est le présent, est comme coincée entre les deux subjectivités infinies du passé et de l'avenir. Le Grand-Être est donc incommensurablement plus subjectif qu'objectif. Il se présente à notre esprit bien plus sous la forme d'une entité subjective que d'une réalité objective. Mais cette subjectivité, si agis-

sante, si prépondérante que, dit Comte, « elle gouverne de plus en plus les vivants », de quoi, en dernière analyse, est-elle faite? Elle est faite des vertus des morts, de ce que leur intelligence a œuvré pour nous, de ce que leur sensibilité a voulu nous laisser; en un mot, la subjectivité qui nous gouverne, c'est l'ensemble des bonnes actions des morts, et le potentiel de vertu des non-nés. Or, tout cela, vertu, exemple, potentiel, c'est de l'immatériel. L'être humain n'est pas que de la matière : il laisse après lui une trace immatérielle. Conçoit-on de la matière créant de l'immatériel? Dans la religion positive, comme dans les religions de salut, l'être humain « digne de survivre » se compose de deux parties, la périssable et la non-périssable, — soit donc : le corps et l'âme.

De cette conception de l'âme individuelle, à la vénération individuelle de certains morts, il n'y a qu'un pas. Auguste Comte le franchit allégrement. — Dans le positivisme comme dans le catholicisme, on vénère des « saints patrons, » c'est-à-dire des héros défunts, dont le souvenir, dont l'exemple nous exaltent; et l'on vénère aussi des âmes qui nous sont particulièrement proches, — mère, sœurs, — qu'Auguste Comte, d'un mot du catéchisme, appelle des anges gardiens. Le pieux positiviste se sent ainsi entouré d'âmes aimées, les unes, simplement protectrices, les autres, aimantes et secourables, à qui il demande appui, et qui l'entendent, puisqu'elles lui répondent en lui montrant la bonne voie. C'est la « communion des saints ».

Mais parler à un « patron », à des « anges gardiens », les implorer en cas de besoin, qu'est-ce que c'est? C'est prier. Le positiviste prie donc, doit prier; et non seulement le dieu, le Grand-Être, représentation collective de toutes les âmes vertueuses, mais aussi les dieux inférieurs, les héros, les lares domestiques, si j'ose dire, qui errent autour de lui. Dans la hiérarchie de ces héros, de ces dieux qui ne sont qu'une partie du dieu total, une place, et la plus éminente, doit être réservée à la patronne suprême de tous les fidèles, à la Femme-type, à l'Intercesseur privilégié entre les Hommes et l'Humanité divinisée, — à Clotilde de Vaux, Vierge-Mère.

Je n'ai pas besoin de rappeler que Clotilde, en son vivant, n'est ni demeurée vierge, ni devenue mère. Mais, dans la reli-

gion positive, elle concrétise, par l'excellence de ses vertus et la somme de ses douleurs, la figure parfaite de l'Humanité. Or l'Humanité est la Fille des hommes, qui, eux-mêmes, sont issus d'elle : elle est exactement la Vierge, mère d'un dieu. Et, pour la représenter sur les autels, Auguste Comte lui a donné la figure de Clotilde de Vaux, l'Incomparable, qui donc, à son tour, est, aux yeux du fidèle, Vierge-Mère.

Tels sont, — et le dogme, et les objets du culte.

Vous voyez que, si l'on pouvait supposer un catholicisme sans dieu, le positivisme serait tout à fait ce catholicisme-là. Ame individuelle, vie éternelle, communion des saints. Vierge-Mère, « fille de son fils », comme dit Dante, anges gardiens, — tout y est, sauf Dieu-Esprit.

Écoutez maintenant les motifs qui ont conduit Auguste Comte à vouloir, d'un propos très réfléchi, cette imitation, au premier abord, étrange.

Dans la préface du *Catéchisme positiviste*, qui est le résumé didactique de sa doctrine religieuse, Auguste Comte pose ce double postulat :

1° les populations d'élite réclament une religion universelle;

2° on ne détruit que ce que l'on remplace.

D'où il tire cette déduction que, — la religion précédemment universelle, le catholicisme, n'ayant pas satisfait la raison humaine, — l'heure est venue d'en proposer une autre, — le positivisme, — qui, pour durer, devra se substituer au catholicisme défaillant :

« ... L'expérience a prouvé que ce vœu final (d'une religion universelle) ne peut être satisfait par aucune croyance surnaturelle. Deux monothéismes incompatibles aspirèrent également à cette universalité nécessaire, sans laquelle l'Humanité ne pourrait suivre sa destinée naturelle. Mais leurs efforts opposés n'aboutirent qu'à se neutraliser mutuellement, de manière à réserver un tel attribut aux doctrines démontrables et discutables.

» Depuis plus de cinq siècles, l'islamisme renonce à dominer l'Occident, et le catholicisme abandonne à son éternel antagoniste jusqu'à la tombe de son prétendu fondateur. (Le *prétendu* fondateur en question, c'est Jésus-Christ; car, pour Auguste Comte, le vrai fondateur du catholicisme, c'est Paul

de Tarse, que l'on appelle Saint Paul. — Auguste Comte a raison, quant au catholicisme, mais il a tort, quant au christianisme. Cette controverse, d'ailleurs, est hors de notre sujet. Retenons seulement qu'Auguste Comte, dans le christianisme, considère spécialement le catholicisme, et que c'est celui-ci qu'il se proposera, d'abord, d'abattre, ensuite, de remplacer. — Je reprends la citation.)

» L'Orient et l'Occident, poursuit le philosophe, doivent chercher, hors de toute théologie ou métaphysique, les bases systématiques de leur communion intellectuelle et morale. Cette fusion tant attendue, qui doit ensuite s'étendre graduellement à l'ensemble de notre espèce, ne peut évidemment émaner que du positivisme, c'est-à-dire d'une doctrine toujours caractérisée par la combinaison de la réalité avec l'utilité.

» Désormais abandonnée à sa corruption naturelle, la croyance monothéique, soit chrétienne, soit musulmane, mérite de plus en plus la réprobation que son avènement inspira, pendant trois siècles, aux plus nobles praticiens et théoriciens du monde romain. Ne pouvant alors juger que la doctrine, ils n'hésitaient pas à repousser, comme ennemie du genre humain, une religion provisoire, qui plaçait la perfection dans un céleste isolement. L'instinct moderne réprouve encore plus une morale qui proclame les inclinations bienveillantes comme étrangères à notre nature, qui méconnaît la dignité du travail jusqu'à le faire dériver d'une malédiction, et qui érige la femme en source de tout mal... Depuis que le sacerdoce occidental est irrévocablement devenu rétrograde, sa croyance tend à développer librement le caractère immoral inhérent à sa nature antisociale. Elle ne mérita les ménagements des conservateurs, qu'autant qu'il fut impossible d'y substituer une meilleure conception du monde et de l'homme, que pouvait seule fournir une lente ascension de l'esprit positif. Mais cette laborieuse initiation étant maintenant achevée, le positivisme *élimine irrévocablement* le catholicisme, comme tout autre théologisme. »

On ne saurait mieux marquer à une doctrine que le temps est venu, pour elle, de disparaître. Le catholicisme n'a plus de raison d'être. Mais le catholicisme, à un certain moment du monde, a fait cette fusion des âmes sans quoi il n'y a pas

de religion universelle; le catholicisme, à la grande époque médiévale des Hildebrand, des Saint Bernard, a représenté le magistère à la fois spirituel et social de l'ensemble des êtres civilisés : il ne faut donc pas dédaigner la grande machine catholique en tant que moyen de gouvernement des esprits. Bien au contraire! de ses premiers travaux à ses derniers écrits, — de 1822 à 1855, — Auguste Comte n'a cessé d'admirer, de célébrer cet incomparable instrument. Le catholicisme, considéré sous l'angle humain, lui apparaît comme le chef-d'œuvre de la hiérarchie, de la souplesse, et de la compréhension des besoins spirituels de l'homme. Mais tout en l'acceptant pour modèle, Auguste Comte lui dénie le droit, — à présent que l'Humanité n'a plus à se tourner vers un dieu inutile, — de prétendre à conduire plus longtemps cette Humanité. Il le lui dit superbement :

— La Religion, qui laissa surgir la révolution occidentale (c'est-à-dire Luther au XVIe siècle et les philosophes au XVIIIe), ne saurait être invoquée pour la terminer...

C'est à ses successeurs à s'occuper de cela. — Or, le seul successeur possible, ce sera la religion qui, « émancipée de Dieu », résoudra « le grand problème du Moyen Age », en se servant des assises sociales, si profondément plantées, depuis tant de siècles, par le catholicisme.

L'étude des disciplines positivistes va nous apprendre comment Auguste Comte s'est approché de son modèle, comment, par endroits, il l'a simplement calqué, comment, par d'autres, il l'a modifié, pour « l'améliorer », comme il dit.

***

La tradition catholique, la plus précise des traditions religieuses, consiste à prendre possession de l'être humain dès son berceau, à l'incorporer, sans qu'il s'en doute, au troupeau des fidèles par la cérémonie du baptême, à l'enseigner, et enfin, tout au long de sa vie, le tenir sous la dépendance du Sacerdoce par des sacrements si importants, si éminents, que leur collation, ou le refus de les accorder, puisse constituer le moyen de domination le plus puissant qui soit. — Voilà tout justement ce qu'Auguste Comte se propose, en sa qualité

de successeur du catholicisme. Il ne se piquera ici d'aucune originalité.

Puisqu'aussi bien, pense-t-il, l'Humanité aurait trouvé son régime définitif, et toute sa civilisation possible, si, — à l'époque où la Papauté constituait le seul pouvoir spirituel universellement admis, — ce pouvoir, au lieu d'être théologique, avait été positif; et puisque le nouveau pouvoir spirituel, susceptible d'atteindre l'universalité, il l'a trouvé, et qu'il l'apporte, — la seule tâche, désormais, qui incombe, c'est de mettre les peuples dans l'état, si j'ose dire, de réceptivité positive, où il aurait fallu qu'ils se trouvassent à l'époque de la puissance papale. L'objectif du philosophe sera donc de reconstituer le milieu social médiéval, sous la double réserve qu'il en élimine toute croyance à un dieu personnel, et que sa Féodalité, au lieu d'épée, soit d'argent.

Et les Trois Ordres qui, sous Philippe le Bel, s'appelaient le Clergé, la Noblesse, le Tiers-État, sont maintenant le Sacerdoce, le Patriciat, le Prolétariat. Ils s'appellent aussi, quand Auguste Comte en parle religieusement, les Trois Providences sociales (l'intellectuelle, la matérielle, la générale). Il y a une quatrième Providence, mais qui n'est pas un Ordre: c'est la Providence morale, composée de l'ensemble des femmes. Nous savons que l'Humanité n'est formée que d'hommes, — des seuls hommes « dignes de survivre ». Les femmes, exclues de l'Humanité divinisée, ne sont pas pour autant exclues de la Société. Elles ne participent pas à son activité, mais elles sont, chacune, l'inspiratrice de chacun de ses membres. C'est pour cela qu'à elles toutes, elles constituent la Providence morale, mère et soutien des Providences sociales. Le souvenir de cette distinction est nécessaire pour bien entendre les mots de Sacerdoce, de Patriciat et de Prolétariat : ces mots ne concernent *que des hommes*. L'humanité militante, comme l'humanité triomphante, est exclusivement masculine.

Nous sommes ici dans la pensée de Saint Paul. Pour lui, Dieu est un mâle, les prêtres sont des mâles, et si l'Église est considérée comme une épouse, donc avec des attributs féminins, elle n'est réellement, dans l'idée paulinienne, que composée, elle aussi, de mâles. Écoutez l'apôtre : « — Que les femmes se taisent, car il ne leur est pas permis de parler... Si elles doivent

s'instruire de quelque chose, qu'elles interrogent leur mari, dans leur maison, *car il est honteux à une femme de parler dans l'Église* ».

Tout cela, Auguste Comte l'admet et le reprend. Le Grand-Être est composé de mâles, les prêtres sont des mâles, et si l'Humanité, comme l'Église, est représentée par une femme, les femmes, cependant, nous l'avons vu, ne font pas partie de l'Humanité. Je n'ai pas la place, en cet article, de dire le rôle moral que Comte leur assigne : il est très haut; mais religieusement, les femmes, écartées du Cénacle par Saint Paul, sont pareillement retranchées, par Auguste Comte, de toute activité qui n'est pas proprement domestique, et spécifiquement féminine. Les femmes d'Auguste Comte, comme celles de Saint Paul, sont condamnées à la relégation perpétuelle entre les quatre murs de la demeure familiale.

Ceci posé, nous pouvons regarder les trois Ordres, — les trois Ordres masculins, — tels qu'ils devront se comporter, lorsqu'ils seront à jamais unis par le lien de la Religion universelle, définitive, substituée au catholicisme défaillant.

Le Sacerdoce, magistère suprême, tient les leviers de commande. De même qu'au Moyen Age, il n'y avait, pour conduire les hommes sur la route de la civilisation, qu'un seul maître, écouté de tous, de même, dans l'Humanité « régénérée », il n'y aura qu'une seule voix, qui, répercutée par la bouche des prêtres sur l'ensemble de la planète, apportera aux hommes la doctrine attendue, une et universelle. Car il ne peut pas y avoir de « religion » humaine, c'est-à-dire de liaison entre tous les fils d'Adam, s'il n'y a pas, à la fois, unité et universalité.

Voici comment est constituée la pyramide ecclésiastique, qui doit non seulement présider aux destins du monde, mais les préparer.

Il y a trois étages et un sommet. — A la base des « aspirants », c'est-à-dire la masse des tonsurables, encore inemployés; ils ont au moins vingt-huit ans (car il faut arriver à cet âge pour posséder la culture encyclopédique que le Maître leur impose). Ensuite, viennent les vicaires, ou suppléants, âgés, eux, d'au moins trente-cinq ans. Ils sont irrévocablement incorporés au Sacerdoce. Ici, comme dans le catholicisme,

le prêtre ne peut pas se défaire d'être prêtre : *tu es sacerdos in æternum*... Cependant, bien qu'ils n'aient plus le moyen de s'évader, ils ne sont pas encore chargés des exercices cultuels. Ils demeurent dans les fonctions d'enseignement. — Enfin, les prêtres proprement dits, dont l'âge ne peut être inférieur à quarante-deux ans. Ce sont ceux-là, et ceux-là seulement, qui, investis de la confiance du Grand-Prêtre de l'Humanité, et pénétrés de sa doctrine, peuvent « remplir, dit Comte, chez les familles et dans les cités le triple office de conseilleur, de consécrateur et de régulateur, qui caractérise socialement le clergé positif ». C'est assez marquer que toute la puissance sociale dépend du clergé. Et tout ce clergé dépend d'un seul homme. Vous voyez que le démarquage catholique est complet.

De même que la hiérarchie romaine existe par le seul Vicaire du Christ; de même, la hiérarchie positiviste existe par le seul Grand-Prêtre de l'Humanité. Nul ne gouverne, que lui. Il a tout son clergé dans sa main, « instituant, déplaçant et même révoquant, sous sa responsabilité morale ». Maître ainsi, maître absolu des prêtres, il l'est de tout l'Univers, puisque l'Univers, par définition, est soumis aux directives sacerdotales.

Jamais puissance plus grande n'aura été vue. César-Auguste était à la fois Empereur et Pontife, consul et sénateur : mais il ne commandait qu'à ces quelques millions d'hommes qui entouraient la Méditerranée. Innocent III, *Pontifex maximus*, régnait, du haut des sept collines, sur la totalité des âmes « civilisées » de son temps : mais cette « civilisation » était encore tout enténébrée de barbarie; il y avait, dans la chrétienté, plus de foi superstitieuse que de foi compréhensive. L'empire du plus puissant des Papes était bien modeste, auprès du mondial domaine qu'Auguste Comte a rêvé pour le Grand-Prêtre de l'Humanité. Celui-ci réunit en sa personne le pouvoir de doctrine d'un Concile et le pouvoir de discipline d'un Pape infaillible. Nul n'a de compte à lui demander; mais tous les hommes, ensemble et séparément, sont ses justiciables. « Pareillement indispensable à tous, dit Comte, pour l'éducation et le conseil, ce pouvoir théorique (celui du Grand-Prêtre) est seul capable de consacrer les gouvernants et de protéger les gouvernés... »

Éduquer, conseiller, consacrer, protéger : n'est-ce pas toute la vie de tous les hommes que tient ainsi, dans sa main, le Sacerdoce?

Pour que cette main, qui bénit, puisse, à l'occasion, maîtriser, Auguste Comte a placé près du Premier Ordre, « Providence intellectuelle », son deuxième Ordre, « Providence matérielle », le Patriciat. Cette providence-ci, c'est l'Argent, toute la puissance d'argent, Banque, Industrie, Commerce. Et le Patriciat, qui est la noblesse nouvelle, aura, dans la société positiviste, exactement le rôle que les Papes de la grande époque assignaient à la noblesse médiévale. Ils lui abandonnaient la puissance temporelle, sous condition de l'utiliser dans le sens catholique. Le Grand-Prêtre de l'Humanité délègue pareillement le Patriciat à la conduite matérielle du monde, sous condition d'obéissance aux directives du Sacerdoce. En cas de résistance, le Grand-Prêtre agira comme un Grégoire VII, et, si le coupable ne vient pas à Canossa, il l'éliminera de la communauté positive.

Ainsi associés l'un à l'autre, Sacerdoce et Patriciat ont donc charge, comme autrefois Papauté et Noblesse, de pourvoir aux besoins du peuple : — spirituellement, c'est l'affaire du Sacerdoce, qui dispense la vérité et fixe les règles de vie; — matériellement, c'est l'affaire du Patriciat, qui répartit le travail entre les hommes et assure la police.

D'après les estimations d'Auguste Comte, il y aura, dans l'Humanité « régénérée », — c'est-à-dire quand toute la planète sera positiviste, — environ cent mille prêtres et cinq cent mille patriciens. Le reste des habitants du monde, c'est-à-dire les huit cent cinquante ou neuf cent millions de blancs, jaunes et noirs, — ce sera le Troisième Ordre, ou Prolétariat.

Cette immense masse de fidèles constitue d'ailleurs beaucoup plus une Caste qu'un Ordre. Car c'est ici une originalité de Comte. Il n'admet pas le déclassement. Qui naît patricien mourra patricien. Qui naît prolétaire finira prolétaire. La grande égalité, base du christianisme initial, est radicalement abandonnée, et toute hiérarchisée que soit devenue la société catholique, Auguste Comte va encore plus loin. Il fait mieux qu'améliorer : il dépasse.

La barrière qu'il dresse pour empêcher le travailleur de

s'élever du Troisième Ordre au Deuxième, c'est *l'impossibilité d'acquérir*, qui est la grande règle imposée aux prolétaires. Auguste Comte ne leur permet que la possession du domicile, sur le lieu de travail. Au delà de ce petit bien, explique-t-il, « leur tendance à la propriété deviendrait aussi contraire à leur bonheur qu'à leur devoir ». Et nous voici de nouveau en plein système médiéval. L'ouvrier est fixé à l'endroit même où il peine, comme le serf était fixé au sol même de son seigneur... La différence, c'est que le serf, par un vouloir constant, s'est efforcé de quitter sa glèbe originelle, tandis que le prolétaire d'Auguste Comte y demeurera sans regret, par l'effet même de son éducation religieuse et de sa « soumission spontanée » au rôle social que sa religion lui assigne.

Vous vous souvenez que Saint Paul a écrit (et il écrivait au temps des Tibère et des Claude) : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu... C'est pourquoi, qui résiste à la puissance résiste à Dieu. Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non seulement par crainte de la colère, mais encore par conscience. »

Or, dans la religion positive,le Dieu de Saint Paul, ou même des simples déistes, le dieu créateur et personnel, n'existe plus. Comment donc les fidèles, intégrés dans un Prolétariat de caste, arriveront-ils au degré de soumission nécessaire pour y demeurer, je ne dis pas sans révolte, mais dans une « félicité », déclare Auguste Comte, qui « doit dépasser celle de leurs chefs »? — Par la compréhension du nouveau devoir humain. Écoutez.

Un principe théologique certain est celui-ci : l'homme n'a aucun droit sur Dieu, mais, envers Lui, tous les devoirs. Pourquoi? Parce que Dieu, par définition, nous donne tout, et qu'il nous le donne *par sa grâce*. C'est précisément ce que fait le dieu de la religion positive. Nous n'existons que par la grâce de l'Humanité subjective, qui nous a mis en situation de profiter de la vie. L'Humanité est donc, comme dit Comte, « spontanément bienveillante ». Nous n'avons qu'à la remercier Nous n'avons aucun droit sur elle. En avons-nous sur quelqu'un d'autre? Le Maître répond brutalement : « Un seul! un seul droit, — qui est de faire notre devoir. » Soit! mais cela

ne nous indique pas encore quel est ce devoir. Patientez : nous touchons au but.

Saint-Paul (à qui il faut toujours revenir quand on étudie la religion positive), — Saint Paul a dit, parlant de l'ensemble des fidèles, unis par leur foi en Jésus : « Nous sommes les membres d'un même corps... » Auguste Comte reprend le mot, et prétend qu'il s'applique mieux encore à ses disciples qu'à ceux du grand apôtre. Car le dieu de Paul ne se confond pas avec son Église. Celle-ci n'est que l'épouse; elle vit par l'époux, mais l'époux ne vit pas par elle. Au contraire, le dieu d'Auguste Comte et l'église d'Auguste Comte, c'est tout un : nous verrons tout à l'heure, quand nous parlerons des « sacrements », que le sacrement de l'Ordre, réservé par le catholicisme aux seuls « oints du Seigneur », n'existe pas dans la série positiviste. Tout office social est en effet un office religieux; tous les fidèles, en tant que serviteurs de l'Humanité, sont prêtres de son Église, et ces mêmes fidèles, en tant qu'hommes, font partie intégrante du Dieu. L'Église et le Dieu se confondent donc très exactement. Conséquence? C'est que l'homme qui ne se tient pas dans l'axe des générations passées, d'où dépend l'activité des générations futures, l'homme, qui s'insurge contre l'ordre déterminé par l'Humanité subjective défunte, perturbe l'ordre futur de l'Humanité subjective encore à naître; et comme ces deux Humanités, c'est le dieu même, dont l'homme révolté est à la fois la partie et le prêtre, on voit que sa faute n'est pas seulement sociale, mais religieuse...

Ainsi, tous les « droits de l'homme », que nous croyons posséder, disparaissent devant la stricte obligation où nous sommes de concourir, par notre propre perfectionnement, au perfectionnement social. Toute tentative hors de cette limite est de soi anarchique. Et voilà pourquoi le Maître peut écrire : « Tout droit humain est absurde autant qu'immoral. » Absurde, parce qu'il s'insurge contre une imprescriptible fatalité. Immoral, parce qu'il tend à rompre l'harmonie sociale, supérieure à nous, et préexistante.

A partir du moment où le positiviste religieux a la pleine compréhension de cette absurdité et de cette immoralité, il est sauvé. Son amour du nouveau dieu, dont il sait qu'il fait

partie, l'entraîne et le maintient dans la seule direction qui soit compatible avec, à la fois, l'ordre actuel et le progrès futur, — c'est-à-dire dans cette unique direction imposée « fatalement » par l'effort millénaire des humanités mortes. Son intelligence ne sera utile à l'humanité présente (et par conséquent à lui-même) que s'il la met au service des volontés convergentes du passé. Où trouver une conception plus logiquement poétique? Et comment refuser d'admettre, une fois que l'on est pris dans l'engrenage du raisonnement, qu'en effet la seule morale, idéaliste en même temps qu'utilitaire, consiste à servir uniquement l'humanité; — que, donc, nous n'avons bien que ce droit-là?

Auguste Comte ne met pas en doute que l'homme, d'abord enseigné, puis « régénéré », ne trouve un jour tout son bonheur, dans sa soumission aux « règles de vie », qui découlent de telles prémisses. Et ces règles de vie, le philosophe lui-même les a longuement exposées et détaillées, tant dans les quatre volumes de sa *Politique positive*, que dans le *catéchisme positiviste*.

Pour lier entre eux des Ordres aussi différents par le nombre et la culture de leurs membres, — le Sacerdoce, le Patriciat et le Prolétariat, — il faut un régime strict : il faut aussi des sacrements plus sociaux, souvent, que religieux. Voici le moule où Auguste Comte veut qu'un jour l'univers civilisé trouve la plénitude de ses destins :

Culte public. — C'est sur ce point que le Maître s'est le moins étendu. De son vivant, le seul Temple public de l'Église positiviste était son salon de la rue Monsieur-le-Prince, où, à certaines dates, il « officiait » comme Grand-Prêtre de l'Humanité. Et les seules cérémonies extérieures du culte consistaient dans la lecture, devant la tombe de Clotilde, du rapport annuel qu'il présentait à l'ombre de son Inspiratrice, sur les activités de la naissante Église. Ces « offices » dans le salon de la rue Monsieur-le-Prince, et ces lectures devant une tombe sont la préfiguration des cérémonies qui se dérouleront par tout l'univers, quand la religion positive sera devenue substantiellement universelle.

Les fidèles se réuniront chaque dimanche, obligatoirement, et à de certaines dates anniversaires, fixées par le Sacerdoce, dans les édifices consacrés au culte de l'Humanité. Auguste

Comte laisse ses successeurs libres de choisir l'architecture de ces Temples. Une seule chose est imposée : ils seront tous orientés vers Paris, dont le Maître a dit : « Paris, c'est la France, l'Occident, la Terre... Paris est le seul siège des impulsions vraiment efficaces... ». En plus de cette orientation de vénération, si j'ose dire, chaque Temple devra être situé au centre même du « bois sacré », où viendront dormir, de leur dernier sommeil, les « serviteurs d'élite » de l'Humanité. Serviteurs d'élite, seulement, c'est-à-dire seulement ceux qui, par un sacrement spécial que j'indiquerai tout à l'heure, auront été proclamés « dignes de survivre ».

La religion catholique, si poétique, n'a jamais rien trouvé qui fût d'une plus belle poésie. Le Temple, où l' « église militante » vient retremper ses forces, entouré des tombes à jamais sacrées, où repose « l'Église triomphante! »... Qui résistera à cet appel?

Dans chaque temple, la représentation du dieu sera l'image de Clotilde de Vaux à trente ans, tenant en ses bras son mystique enfant, dont elle est la fille,—l'Humanité. Autour de cette figure centrale seront groupés les bustes, statues ou portraits des grands précurseurs d'Auguste Comte, cette élite humaine qui s'échelonne d'Aristote à Descartes, en passant par Saint Paul et Mahomet...

Actuellement, le seul édifice cultuel positiviste, conçu et érigé sur les données mêmes d'Auguste Comte, est le Temple de Rio de Janeiro. Nous en reparlerons tout à l'heure, quand je vous dirai ce qu'a fait le positivisme au Brésil.

Pour permettre au Sacerdoce de guider les fidèles dans l'hommage des vivants aux morts, hommage qui constitue le fond de la liturgie positiviste, Auguste Comte a pris soin de mettre chaque jour et chaque mois de l'année sous le « vocable » d'un des héros humains. Et pour que les anniversaires des grands événements sociaux ou familiaux pussent être célébrés, non seulement à la même date, mais dans le même mois et au même jour, le philosophe a constitué un calendrier de conception toute nouvelle.

Dans notre calendrier actuel, supposez un grand événement, survenu un vendredi 29 février, par exemple. Vous n'aurez un autre 29 février que dans quatre ans. Et vous n'aurez un

nouveau vendredi tombant un 29 que, peut-être, trois ou quatre fois par siècle. Avec le calendrier positiviste, rien de pareil. Chaque mois se compose de quatre semaines exactement; cela fait vingt-huit jours. Chaque année se compose de treize de ces mois-là. Et, suivant que cette année est normale ou bissextile, on ajoute un ou deux jours complémentaires. Mais ces jours sont *hors semaine*. De sorte qu'il n'y a aucune perturbation dans la révolution régulière des cinquante-deux semaines de chaque année. Un mardi par exemple tombera toujours le 2, ou le 9, ou le 16 ou le 23 d'un mois, et, inversement, les 2, 9, 16 et 23 d'un mois seront toujours un mardi. En plus des avantages sociaux qu'un tel calendrier peut apporter, le côté sentimental, que nous cherchons dans l'évocation des dates, y est particulièrement satisfait.

Et c'est cette satisfaction-là que Comte, constamment tourné vers le souvenir de Clotilde, mettait au plus haut point. Et c'est pour que les peuples à venir, reconnaissants comme lui à son « immaculée inspiratrice », puissent, à date fixe, revivre les émotions de l'année « sans pareille », — celle où il a vécu près de son amie, — qu'il a imaginé ce culte public à Clotilde idéalisée, dans les Temples de l'Humanité, orientés vers ce Paris, où Clotilde est née, a souffert, est morte, — repose...

Culte privé. — Il s'inspire des mêmes conceptions : Clotilde et l'Humanité, ou, mieux, l'Humanité par Clotilde.

Dans chaque maison, un lieu de prière doit être réservé, où l'on trouvera, outre le portrait de l'Inspiratrice, figurant l'Humanité, les souvenirs les plus précieux des « anges » et « patrons », propres à chaque famille, — les dieux lares, les dieux domestiques. Ainsi entouré de ces êtres subjectifs, dont les travaux passés ont fait son bonheur actuel, dont les vertus, qu'il se remémore, le soutiennent dans les épreuves journalières, le positiviste vit une vie de haute religiosité. Et, pour qu'il y demeure sans s'y perdre, Auguste Comte, au rebours de ce qu'il a fait pour le culte public, a très strictement réglementé le culte privé.

Il a fixé le nombre des prières journalières, — il y en a trois; — il en a fixé le moment, — au réveil, au milieu de la journée, au coucher; — il en a fixé la durée, — soixante

minutes, pour la première, vingt minutes pour la seconde, trente minutes pour la dernière. Au total, deux heures moins dix minutes de prières par jour. Et que sont-elles, ces prières? Elles se composent de « commémorations » et d' « effusions ». La commémoration est une méditation; l'effusion, un élan d'amour, un embrassement mystique. Dans l'un et l'autre cas, le fondement même de la prière, ce sans quoi il n'y aurait ici que vaines spéculations métaphysiques, c'est l'évocation d'un mort, sa reconstitution dans le « milieu inerte », sa résurrection momentanée par le moyen de sa subjectivité.

Auguste Comte appelle « images », ces apparitions provoquées. Il en décrit, pour lui-même, trente et une « normales » et vingt « exceptionnelles ». Suivant le jour ou la date, chacune de ces images constitue l'argument de la « commémoration », qui, selon son importance individuelle ou sa valeur sociale sera « spéciale », ou « fixe », ou « principale », ou « secondaire ». — Souvenez-vous des « doubles de première classe », des « octaves », de toute la liturgie précise des cérémonies catholiques. Le positivisme « commémore » en hiérarchisant de la même manière. Et, toujours semblablement à l'Église, qui, pour ses dévots, a inventé les litanies, les chapelets, où les mêmes mots reviennent, de la même manière, frapper l'âme et y provoquer l'effusion, — pareillement Auguste Comte a introduit dans ses prières des formules qui doivent se répéter, à intervalles déterminés, dans un ordre immuable.

Cette discipline est dure; — mais ne pensez-vous pas que l'homme qui, volontairement, consacre deux heures de sa journée à méditer sur les grandes figures du passé humain ou à se souvenir des vertus de ses ancêtres, n'est pas capable d'être à son tour un bon serviteur de l'Humanité?

Auguste Comte en est convaincu; et de même qu'il lui jalonne chacun de ses jours par les points fixes de la prière, de même il lui jalonne toute son existence, tant privée que publique, par le moyen des Sacrements.

Sacrements. — Il y en a neuf; l'Église catholique n'en a que sept. Les voici, dans l'ordre de la succession naturelle.

La présentation, qui est la saisie, par le Sacerdoce, du nouveau-né, encore vagissant. « La famille, dit Comte, présente solennellement le rejeton, qu'elle voue au Service du Grand

Être. » Comme dans l'Église catholique, près du groupe du père et de la mère, se tient un « groupe artificiel », le parrain et la marraine. L'enfant « présenté » reçoit un des noms du calendrier positiviste[1], et le Sacerdoce délègue (tout à fait provisoirement) à ses parents, tant naturels qu'artificiels, le soin, qui n'appartient essentiellement qu'au Grand-Être, de guider ses premiers pas et ses premiers travaux.

Cette délégation s'arrête quand l'enfant atteint ses quatorze ans et qu'il doit être « initié ».

L'initiation. — C'est ici, à mon avis, le plus important des sacrements. Car par lui, le Sacerdoce reprend son bien. L'enfant passe « de l'éducation maternelle à l'instruction sacerdotale ». Pendant sept années, il sera dans la main même des Prêtres qui devront éviter pour lui « le principal danger des ces années où l'esprit tend à s'insurger contre le cœur ». En principe, le sacrement d'initiation ne doit pas être refusé : il faudrait une exceptionnelle indignité de la mère, première éducatrice, ou une incurable indigence morale de l'enfant.

L'admission. — A vingt et un ans, « le jeune adepte, dit Comte, obtient, d'après l'ensemble de ses préparations, le sacrement d'admission qui l'autorise à servir librement l'Humanité, dont, jusqu'alors, il reçut tout sans lui rien rendre ». — Ce sacrement, qui ouvre ainsi la vie sociale à la jeune activité qui s'offre, est, comme tous les autres, administré par le Sacerdoce : c'est bien la subordination du temporel au spirituel.

La destination. — Ce sacrement concerne seulement les jeunes hommes. Pour la jeune fille, il a suffi qu'elle fût « admise », quand elle a eu vingt et un ans, à accomplir son rôle naturel d'épouse et de mère. La « destination » n'a pas besoin d'être précisée. Au contraire, lorsqu'ils ont vingt-huit ans, que leur apprentissage manuel est terminé ou que le cycle de leurs études supérieures touche à sa fin, les hommes, tous les hommes, quels que soient leur métier ou leurs aptitudes, se représentent devant les prêtres qui, après examen, et suivant le mot d'Auguste Comte, « octroient à chaque individu l'*investiture* de son office spécial ». C'est bien la toute-puis-

1. Il est d'usage, chez les pieux positivistes, qu'en plus du prénom usuel, chaque fille reçoive le nom de *Clotilde* et chaque garçon, celui d'*Auguste*.

sance médiévale des Papes retrouvée. Et vous voyez que ce sacrement élève chaque positiviste à la dignité de serviteur ecclésiastique de l'Humanité. Le sacrement de l'*Ordre* du catholicisme est inclus dans celui de Destination.

« Cette consécration, explique Auguste Comte, resta bornée, surtout chez les catholiques, aux plus hautes fonctions publiques, dans l'ordination des prêtres et le sacre des rois. La Sociocratie devant compléter tous les antécédents théocratiques... la sanction religieuse doit être étendue à l'ensemble des professions. »

Ainsi, prolétaires et patriciens sont oints, comme s'ils étaient prêtres; et je vous ai marqué pourquoi, en effet, ils le sont, tout office social étant office religieux.

Du sacrement de mariage. — Ces millions d'officiants, qu'ils appartiennent au clergé proprement dit ou à l'un des deux autres ordres, sont appelés, ceux-ci comme ceux-là, à recevoir le sacrement essentiel qui règle la procréation humaine. Il n'y a pas de célibataires, dans la société positiviste : car le célibat, s'il n'est pas chaste, est un désordre continu; et, s'il est chaste, tend à la mort de l'Humanité, par arrêt de la continuation de l'espèce : il est le crime des crimes, — le déicide. Donc, prêtres et laïcs, tous sont voués au mariage. Mais si le positivisme et le christianisme sont les seules religions qui transforment cet acte en sacrement, c'est-à-dire qui ne l'admettent socialement que s'il est sanctifié par l'approbation religieuse, en fait, il y a, entre le mariage positiviste et le chrétien, de profondes différences. Les deux principales, tout à l'honneur du positivisme, sont l'indissolubilité du mariage, *malgré la mort de l'un des époux*, et la chasteté, non pas stérile comme dans le célibat religieux, mais bien procréatrice, la femme, d'après Comte, pouvant, grâce à une éducation « sociolâtrique » appropriée, arriver à enfanter *sans le secours du mari*; c'est ce que l'on appelle habituellement l'*utopie* de la Vierge-Mère. Utopie : conception en apparence irréalisable, et qui, demain, deviendra réalité. La discussion sur cette possibilité physiologique de la femme demanderait de longues pages, — et qu'il faudrait écrire en latin...

En bref, disons que, — le mythe de la Vierge-Mère se retrouvant à l'origine d'un grand nombre de religions, ce qui suppose

une sorte d'acquiescement universel à cette hypothèse, — il n'est pas absurde d'en supposer la réalisation en grande série, hors de tout miracle. Espérons seulement, pour les pauvres hommes, qu'Auguste Comte va un peu vite dans l'anticipation. Espérons que les temps sont encore lointains, où l'épouse pourra, sans son époux, enfanter dans la seule adoration spirituelle du dieu Humanité. Mais, avec ou sans cet espoir, soyons assurés que, pour Auguste Comte, son *utopie de la Vierge-Mère* n'était pas un jeu de l'esprit. Il y voyait la victoire des penchants altruistes sur « le plus égoïste, le plus perturbateur » des instincts masculins. A l'heure où l'humanité sera définitivement « régénérée », la fièvre sexuelle sera tombée.

Actuellement, la Religion positive n'impose donc pas la chasteté conjugale : elle la propose comme but final. Mais elle *exige* le veuvage éternel. Car l'homme et la femme, dans le mariage positiviste, n'unissent pas seulement leur chair : leur âme aussi. La mort n'a pas de prise sur les âmes. Ces deux âmes unies le sont donc indissolublement, — malgré la mort. Pensez maintenant à l'importance du serment qu'ils font, quand deux jeunes positivistes viennent devant les prêtres s'engager pour plus que la vie!

Les deux sacrements qui suivent, dans l'ordre de l'âge où on les reçoit, et qui sont uniquement sociaux, concernent, pour ce motif, uniquement les hommes. On les appelle : la *maturité* et la *retraite*.

Par le sacrement de maturité, qu'il reçoit à quarante-deux ans, l'homme est avisé qu'il entre dans la phase décisive de son activité sociale (c'est-à-dire religieuse, ne l'oublions pas!) Il est en pleine possession de ses forces physiques ou cérébrales. Qu'il donne sa mesure! Le Sacerdoce lui accorde vingt et une années pour accomplir son destin. A l'expiration de ce temps, l'homme aura parcouru sur la terre neuf stades de sept ans chacun. Il aura soixante-trois ans. Le Sacerdoce l'éliminera de l'humanité agissante, et lui donnera le droit au repos, par le sacrement de la retraite.

Il ne nous reste plus à voir que deux sacrements.

La Transformation. — C'est quelque chose comme l'extrême-onction.

Ici, l'homme et la femme se retrouvent, puisque la Mort doit les frapper tous deux. Pour les fidèles catholiques, que prétend être l'extrême-onction? Une purification et un viatique. Qu'est la *transformation*? Un sacrement par lequel le Sacerdoce, ayant obtenu, du mourant ou de son entourage, « les réparations possibles », lui donnera l'*exeat* sans lequel son être périssable ne saurait se « transformer » d'individualité objective en individualité subjective... C'est donc bien, comme l'extrême-onction, une purification et un viatique. — Purification et viatique qui ont pour but de faciliter « l'incorporation subjective ». Et nous voici au dernier sacrement.

L'incorporation. — La récompense des fidèles, dans les religions de salut, c'est l'admission près du dieu dont on a, sur la terre, suivi les disciplines. Juifs, chrétiens, musulmans sont tournés vers cet au-delà, où ils obtiendront un bonheur personnel, continu, en leur dieu. La récompense du fidèle positiviste, c'est son « incorporation » à l'Humanité, laquelle, souvenons-nous-en, est seulement composée des morts « dignes de survivre ». Cette possibilité de survie est soumise par le Sacerdoce à un examen qui dure sept années. Quatre ans après la mort, une « décision préparatoire » est rendue, qui permet de préjuger de la décision finale. Après un nouveau délai de trois années, où l'enquête se termine, le Sacerdoce vient rendre son « irréparable arrêt ». S'il est favorable, — ce que le Maître espère pour la grande majorité des cas, — alors le clergé procède à la translation solennelle des « nobles routes », du cimetière ordinaire de la ville, « au bois sacré, qui doit entourer chaque temple »... — Quelle poésie!

***

Et maintenant vous demandez :

« Cette religion positive, créée pour être universelle, quelle est, en cette année où nous sommes, sa position dans le monde? où est son Grand-Prêtre? où siège-t-il? où ses adeptes? combien sont-ils?... »

Il n'y a pas actuellement de Grand-Prêtre de l'Humanité. Depuis le 5 septembre 1857, date de la mort d'Auguste Comte, le trône est vacant. Quelque valeur qu'il leur reconnût, aucun

de ses disciples n'avait cependant, aux yeux du philosophe, qualité pour lui succéder; et, trois quarts de siècle après la mort du Maître, nul groupement positiviste n'a encore trouvé dans son sein l'homme capable de s'imposer aux autres groupements, par une culture encyclopédique jointe à la supériorité indiscutable d'un cœur apostolique.

C'est pourquoi chacune des églises positivistes, essaimées sur la planète, vit de sa vie propre, communiquant avec ses sœurs sur un pied exact d'égalité et discutant les points de doctrine en parfaite liberté. Telles étaient les églises chrétiennes des premiers siècles, quand nulle ne se fût avisée de réclamer la primauté. Leurs « évêques », c'est-à-dire le plus ancien ou le plus digne de chaque cénacle, se rendaient des visites et s'évangélisaient réciproquement; mais le mot du Christ gardait toute sa force : « Il n'y a pas de chefs, entre vous... »

Les églises positivistes en sont à ce premier stade; et voici leur situation dans le monde.

Londres. — C'est ici la mère des églises positivistes de l'étranger. Elle est fière d'avoir pour fondateur Richard Congreve, disciple qui fut proche du cœur d'Auguste Comte. Son siège se trouve dans une petite maison de Chapel Street. Le Secrétaire Général actuel en est M. F. S. Lascelles.

Liverpool. — Fille de l'église de Londres, celle de Liverpool l'emporte aujourd'hui de beaucoup en influence. Elle possède un Temple, comme Rio de Janeiro; il s'élève à Upper Parliament Street. Un public assez nombreux fréquente les offices religieux et prend part aux fêtes. L'église est dirigée par un militant, qui a droit au titre d'apôtre : Otto Baier.

Et c'est tout (la France exceptée), pour l'Europe.

En Amérique, la diffusion s'est faite par le Brésil, terre privilégiée, où le positivisme a trouvé un humus tout préparé, tout labouré, si j'ose dire, par le catholicisme un peu spécial des tropiques. Et il faut que mon excursion dans les divers centres du positivisme soit ici un peu plus qu'un résumé. Car, de tous les points du monde où le positivisme s'est manifesté, le Brésil est le seul dans lequel on ait encore vu un gouvernement se fonder, s'imposer et durer sous l'inspiration directe des doctrines d'Auguste Comte. Si la révolution, qui, en 1889

(magnifique centenaire de la nôtre), a chassé du Brésil la dynastie des Bragance, n'a pas été spécifiquement positiviste, du moins la minorité agissante, qui a voulu cette révolution, était conduite par des positivistes, ou complets, ou largement sympathisants.

Auguste Comte avait lui-même noué des relations philosophico-amicales avec quelques dames de la haute société brésilienne. C'est à l'une d'elles, madame Braziline, qu'il adressa ses plus touchantes lettres sur les conditions dans lesquelles Clotilde était morte. Il atteignit ainsi le cœur des femmes; et c'est donc par le côté sentimental que la nation brésilienne apprécia d'abord le positivisme. Le cœur, ici, l'a tout de suite emporté sur l'intelligence : c'est la formule même du positivisme religieux.

Après un lent travail de pénétration invisible et diffuse, qui dura une vingtaine d'années, les tendances éparses se rejoignirent. En 1876, une première société d'études positivistes est fondée, sur l'initiative d'un savant déjà connu, Benjamin Constant Botelho de Magalhaès, assisté de deux jeunes enthousiastes, Miguel Lemos et Texeira Mendès[1]. Retenez ces trois noms : nous les retrouverons treize ans plus tard.

Cette petite société se proposait principalement de constituer une bibliothèque positiviste. Mais l'ardeur des néophytes voulut bien vite un plus large horizon.

En 1878, M. Laffitte, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte et chef encore incontesté de l'orthodoxie positiviste, conféra à Miguel Lemos le titre d'aspirant au Sacerdoce. C'est assez marquer que la société, purement philosophique, de Rio, allait devenir une association religieuse. Les éléments non doctrinaires disparurent et les positivistes « complets », c'est-à-dire ceux qui acceptaient la totalité des conceptions d'Auguste Comte, telles que le maître les a résumées dans le *catéchisme positiviste*, créèrent l'Église positiviste du Brésil. Miguel Lemos en fut le chef, en sa qualité de *Directeur de*

1. Ces enthousiastes l'étaient tellement qu'ils venaient de se faire expulser, pour trop d'indépendance, de l'École polytechnique de Rio. La même mésaventure était arrivée, on le sait, à Auguste Comte. Le rapprochement vaut d'être marqué.

l'Apostolat positiviste; son adjoint fut Texeira Mendès, esprit non moins ardent, que j'ai connu dans les jours de sa vieillesse, toujours brûlant de foi, toujours prêt à combattre, de sa voix chaude et vibrante, pour ce qu'il croyait être la vérité.

Sous leur action, l'Église de Rio s'imposa vite à tout le Brésil. Les États de Rio Grande do Sul et de Sao-Paulo, les deux plus riches de l'Empire, ouvrirent à leur tour des « clubs » positivistes, entièrement subordonnés à l'Église de Rio, laquelle leur transmettait la pure doctrine de Paris.

Ainsi constitué, ainsi soutenu, l'Apostolat positiviste entreprit la « régénération » du Brésil. Quoique tous républicains, ces jeunes gens n'allaient pas délibérément à une révolution par la force. Leur foi n'admet pas la violence. Ils voulaient simplement, par leur propagande, donner voie libre aux événements. Quand l'heure serait venue, l'Empire et l'Empereur s'effondreraient nécessairement, dans le sol miné. Et, pour commencer, ils firent campagne pour *l'abolition de l'esclavage.*

Car, si inconcevable que ce soit, en ces années 1879-80, et jusqu'en 1888, l'esclavage était légal dans l'Empire du Brésil! En ces années, où un Lavigerie prêchait la croisade africaine pour l'œuvre anti-esclavagiste, — croyant, sans doute, que, seules, des nations musulmanes ou fétichistes pouvaient être assez viles pour accepter encore le régime des esclaves, — à ce moment l'on pouvait assister, sur la grand'place de Rio, à la criée des esclaves! — Plutôt que de leur faire courir la brousse africaine, Lavigerie aurait pu diriger ses missionnaires sur les riches plantations brésiliennes...

La position prise par l'Église positiviste, au nom de la doctrine de Comte, faisait son influence d'autant plus forte que s'avérait plus grande la carence, un peu complice, de l'Église officielle. Son effort dura huit années. Puis, sous la pression de ses « apôtres », les pouvoirs publics cédèrent enfin. Au commencement de 1888, le dernier ministère esclavagiste dut se retirer. Il fut remplacé par un ministère entièrement acquis aux idées « occidentales »; et, profitant d'un voyage en Europe de l'empereur dom Pedro, le nouveau gouvernement imposa à la princesse régente la décision nécessaire. La loi du 13 mai 1888 abolit l'esclavage au Brésil. Pour bien en

marquer l'esprit, cette abolition, sur la suggestion même de l'église positiviste, s'opéra sans aucune indemnité aux propriétaires d'esclaves : ils étaient considérés comme des voleurs à qui l'ou reprend l'objet volé.

Ce grand succès entraîna bien vite tous les autres; mais contrairement à l'espoir des purs disciples de Comte, la victoire ne put être obtenue par la seule persuasion. Pour abattre un régime, même dégradé, il faut plus qu'une plume qui court sur un papier. Et c'est ici que nous retrouvons Benjamin Constant de Magalhaès qui, treize ans plus tôt, avait fondé, avec Lemos et Mendès, aujourd'hui prêtres positivistes, la première société positiviste du Brésil...

Ce Benjamin Constant, qu'il ne faut pas confondre avec le nôtre, — je veux dire avec celui de madame de Staël (et c'est une confusion que ne manquent pas de faire les étrangers qui, pour la première fois, se promènent, à Rio, dans la via Benjamin Constant), — celui-ci donc, était professeur à l'École militaire, et, depuis dix-huit ou vingt ans, il enseignait à ses élèves les doctrines sociales du positivisme. Dix-huit ou vingt générations d'officiers se trouvaient donc, pour être passées par ses mains, imprégnées de l'esprit de Comte, c'est-à-dire, et en premier lieu, détachées de la foi monarchique; détachées aussi de ce que Diderot appelait le « grand préjugé », la croyance en Dieu. L'armée intellectuelle se trouvait ainsi d'accord avec l'élite civile de la nation.

C'est pourquoi, lorsque dom Pedro, revenu d'Europe, manifesta, d'abord, sa mauvaise humeur de l'abolition de l'esclavage, ensuite, son peu d'empressement à appliquer le programme élaboré par l'Apostolat positiviste — c'est-à-dire, à octroyer et la séparation des Églises et de l'État, et la sécularisation des cimetières, et la suppression du monopole catholique de l'enseignement, — Benjamin Constant n'eut qu'un signe à faire : les troupes passèrent à la révolution. L'effusion de sang, qu'appréhendaient les positivistes intégraux, fut évitée. Le vieux professeur avait, par son ascendant, réalisé la pensée de Pascal : le Droit sans la Force ne compte pas; mais que la Force vienne au Droit, tout va de soi. — Dom Pedro demanda le premier bateau pour l'Europe. Ceci se passait le 15 novembre 1889.

Derrière lui, un gouvernement provisoire fut constitué, où entrèrent, comme ministre de la guerre, Benjamin Constant, disciple philosophique d'Auguste Comte, et, comme ministre de l'Agriculture, M. Demetrio Ribeira, disciple religieux du Maître.

Écoutez parler Miguel Lemos, dans la circulaire annuelle où il relatait, pour ses coreligionnaires des deux mondes, cette victoire de leur doctrine :

... « Deux jours après l'événement, nous avons été porter au ministre de la Guerre une adresse d'adhésion. Nous y allâmes en corps, à travers les rues de Rio, précédés d'un étendard où la population salua pour la première fois la devise, — *Ordre et Progrès*, — que, quarante-huit heures plus tard, elle devait voir inscrite sur le drapeau national. Notre entrevue avec M. Benjamin Constant restera à jamais gravée dans nos cœurs. Prévenu de notre présence, il vint nous trouver au grand salon du Ministère, où l'on voyait un grand nombre de curieux et de citoyens... Il nous embrassa, ému jusqu'aux larmes... J'ai prononcé alors quelques paroles... Dans sa réponse, il nous raconta familièrement ses travaux et ses pensées, à partir du moment où il résolut de prendre la direction du mouvement républicain; il nous retraça le tableau poignant des émotions éprouvées par lui, au cours de ces préparatifs, et au moment suprême où la lutte allait s'engager... Il termina en se déclarant heureux de pouvoir compter sur notre appui moral et intellectuel, ajoutant *que la République ne pourrait avoir des conseillers plus capables que les deux jeunes citoyens qui se trouvaient à la tête de l'Apostolat positiviste du Brésil.* Pendant ce long épanchement, ses paroles furent souvent entrecoupées par l'émotion... »

L'avènement de la République au Brésil est donc bien d'inspiration positiviste. De la même inspiration, les mesures qui suivirent, et qui, toutes, selon la formule de Comte, tendaient à réaliser la séparation du Spirituel et du Temporel : laïcité complète du Temporel, pour que le Spirituel eût complète liberté. L'église catholique, dans la même journée, perdit son titre de Religion d'État et son privilège du monopole de l'enseignement. Du même coup, l'Église positive gagna le double droit d'ouvrir des Temples et d'enseigner son évangile.

Pour que les usages passés ne vinssent pas, à tout instant, troubler le nouvel état de choses, l'Apostolat positiviste fit adopter, outre le drapeau vert du Positivisme, une nouvelle nomenclature des fêtes légales. Désormais, ces fêtes, au lieu de rappeler un fait religieux, constituèrent des « commémorations sociales » : aucune coïncidence ne fut maintenue avec les jours chômés du catholicisme, à la seule exception du 2 novembre. Pour commémorer leurs morts, toutes les religions s'agenouillent au même moment. Le 14 juillet est fête nationale, là-bas comme ici : hommage précieux rendu par une jeune et ardente république, à la vraie mère de toutes les républiques du monde, — la nôtre. Partout où un peuple se libère, il chante la *Marseillaise*; partout où un peuple est libéré, il se souvient de la Bastille symbolique, détruite par les grands ancêtres de Paris...

Dirai-je que, depuis quarante-trois ans que le Brésil se gouverne lui-même, les choses sont demeurées à ce point d'exaltation altruiste, qui faisait tomber le vieux Benjamin Constant dans les bras des deux jeunes chefs de l'Apostolat positiviste? — Vous ne me croiriez pas, car ce ne serait pas humain.

Les jours d'enthousiasme ont des lendemains fuyants...

Primo, vivere... Pour vivre, il faut, comme on dit en droit, « compromettre ». Compromettre avec les intérêts froissés, qui, sitôt l'orage passé, se redressent. Compromettre avec les passions soulevées, les appétits déchaînés. Compromettre, surtout, dans ce pays depuis si longtemps sous le joug de Rome, avec le parti prêtre, antilaïque par définition.

Et tout cela, ce sont choses que l'Église positive, intransigeante comme tous les groupements neufs, n'admettait pas. Elle ne tarda pas à rompre, même avec Benjamin Constant, qu'elle honorera toujours comme libérateur, mais qu'elle a désapprouvé comme politique.

A l'heure où nous sommes, elle a donc perdu une grande partie de son influence doctrinale des premiers jours. Tout de même, elle demeure l'inspiratrice des meilleurs dirigeants du Brésil actuel; et Rio de Janeiro, avec son Temple de l'Humanité, le premier, et, jusqu'ici, le seul, qui ait été construit selon les prescriptions du catéchisme positiviste, le seul, dont les

officiants soient vraiment des prêtres selon le cœur d'Auguste Comte, — Rio continue d'être la métropole américaine de la religion positive.

Dans cette Amérique du Sud, si propice à la pensée comtiste, le Chili se place tout de suite après le Brésil, pour l'ardeur de sa foi et l'intensité de la propagande. Les chefs de l'apostolat y ont cette particularité d'appartenir presque tous à une même famille, celle des Lagarrique. C'est un Jorge Lagarrique qui, le premier, a révélé à ses compatriotes des bords du Pacifique les sévères beautés du positivisme intégral. C'est lui qui, rencontrant à Paris Miguel Lemos, en a fait l'ardent apôtre que nous avons vu. Depuis plus d'un demi-siècle, les livres, les mémoires, les opuscules de diffusion positiviste, qui propagent le nouvel évangile sur le versant occidental de la Cordillère, sont signé d'un Lagarrique; et quand l'un meurt à la tâche, c'est un fils ou neveu qui lui succède. Mais ces fervents disciples n'ont pas encore le Temple que leur piété voudrait.

En Argentine, l'église positiviste est toute récente. Elle date de 1924 et elle s'appelle simplement *Comité positiviste argentin*. Son siège est à Buenos-Ayres.

Dans l'Amérique du Nord, aucune église; mais, au Mexique comme aux États-Unis, une grande sympathie dans certains milieux intellectuels.

Enfin, en Chine, à Pekin, il existe un Institut Auguste Comte. Je ne sais pas ce qu'en a fait la guerre civile; mais, d'après le *Journal de Pékin*, le nombre d'élèves chinois qui, dès 1920, fréquentaient l'Institut et y apprenaient, avec le français, les disciplines de Comte, dépassait la centaine.

Terminons par la France, qui justifie le proverbe, que nul n'est prophète dans son pays. Je demandais récemment à un de mes amis, véritable positiviste intégral, combien il pensait que l'on pût trouver à Paris de gens de son espèce. Il me répondit jovialement qu'ils étaient probablement *deux*, — lui, et un autre de nos amis, lequel, d'ailleurs, est brésilien.

C'est que Paris a été, pour le positivisme, la terre du schisme et de l'hérésie. Auguste Comte avait laissé au groupe de ses exécuteurs testamentaires le soin de conserver son œuvre et de la répandre. Ils l'ont tout de suite déchirée,

et chacun l'a voulu faire connaître comme lui-même la comprenait. Laffitte, exécuteur testamentaire, s'avéra bien vite moins religieux que philosophe. De plus mystiques se séparèrent, qui, entre eux, s'excommunièrent. Et tout cela fit qu'aucune église positiviste, au sens où je l'ai entendu pour les autres pays, n'existe à Paris. Mais cela n'empêche pas que Paris ne soit le centre tout de même du positivisme religieux, comme il est celui du positivisme philosophique.

Car Paris possède mieux que des temples élevés par des disciples; il possède les *lieux saints* de la religion positive : rue Monsieur-le-Prince, la maison d'Auguste Comte; rue Payenne, celle de Clotilde; au cimetière du Père-Lachaise, leurs deux tombes. C'est assez pour assurer un mouvement constant de pèlerins; c'est assez pour que nulle ville au monde ne puisse s'élever au-dessus de Paris dans le cœur du positiviste religieux. Le nombre des fidèles de stricte observance importe peu. La religion positive est trop dure, trop rigide, pour compter jamais, je le crois du moins, une masse imposante de croyants complets. Mais chacune des Églises que j'ai énumérées ne constitue pas seulement un centre de piété, elle est un noyau irradiant. La plus prospère de ces Églises, celle de Liverpool ou celle de Rio, ne possède pas plus de cinq cents « cotisants », c'est-à-dire cinq cents militants qui, de leurs deniers, soutiennent le culte, entretiennent le prêtre. Au total, nous avons donc, aujourd'hui, de deux mille cinq cents à trois mille positivistes religieux, répartis sur la surface du globe. Qu'ils soient deux ici, et cent, là, ce n'est point cela qui importe; ce qui compte, c'est, comme j'ai dit, leur pouvoir irradiant, leur foi agissante. A Paris, dans leurs « lieux saints », ils ont une force centuplée.

Autour du groupement religieux, si petit, et, en apparence si faible, il y a, pour alimenter sa flamme, le double groupe des amis « sentimentaux » et des amis « sociaux », c'est-à-dire de ceux qu'a touchés la douloureuse histoire de Comte et de Clotilde, terminée dans l'apothéose de la morte, élevée aux nues par son illustre adorateur, et de ceux qui, tout sentiment mis à part, s'intéressent à l'expérience d'Auguste Comte, en veulent retenir les enseignements, transportables en d'autres milieux. Enfin, au delà de ce double cercle concen-

trique, qui entoure le noyau religieux, il y a la masse innombrable de ceux que leur éducation intellectuelle a imbus des principes de la philosophie positive. Ces derniers, tout hostiles qu'ils soient (et c'est mon cas), à l'application des disciplines religio-sociales du positivisme, sont assez honnêtes gens pour, d'abord, se souvenir de ce que leur pensée, de ce que leur conception des choses doivent à Comte-le-philosophe, et ensuite admirer, et faire admirer, quand il le faut, les conceptions particulièrement belles de Comte-le-Grand-Prêtre : notamment le veuvage éternel, la vénération de la femme, la soumission des vivants à l'impérieuse voix des morts...

C'est pourquoi la connaissance de l'Église positive et de sa situation dans le monde ne saurait être indifférente.

CHARLES DE ROUVRE

MADAME DE STAËL ET LES ÉTATS-UNIS

Madame de Staël et les États-Unis! Certainement bien des personnes d'une érudition moyenne n'ont pas l'impression que ce sujet puisse fournir la matière d'un long article. Quel rapport de sentiments ou d'intérêt peut-il exister entre une femme de lettres, romancière et philosophe, presque uniquement occupée de politique européenne, dont toute l'éducation s'est faite dans les salons du XVIIIe siècle, et ce pays neuf, rude, où les préoccupations matérielles de la vie absorbent les habitants, les réduisent à se contenter d'une civilisation encore élémentaire? Un lien s'est cependant formé et l'on peut voir en parcourant le très intéressant petit livre du Pr Hawkins[1], *Madame de Staël and the United States*, combien ce monde inconnu, cette civilisation en herbe, exerçait sur l'esprit curieux et entreprenant de madame de Staël une sorte de fascination. Peut-être est-il nécessaire de rappeler quelques dates. Germaine Necker, la future madame de Staël, est née en 1766, c'est-à-dire l'année même du fameux *Bill déclaratoire* et des premières difficultés entre le Parlement anglais et les Colonies. Germaine a douze ans en 1778, lors de l'intervention française dans la guerre d'Amérique, et dix-sept ans lorsque le 20 janvier 1783 est signé, à Versailles, le traité par lequel l'Angleterre reconnaît enfin l'indépendance des

1. *Madame de Staël and the United States*, par Richmond L. Hawkins, Harvard University Press, U. S. A., 1931.

États-Unis. C'est dire que pendant toute son enfance et sa jeunesse, Germaine Necker, qui assiste dans le salon de sa mère aux brillantes conversations des philosophes et des gens d'esprit, est constamment tenue au courant du drame prodigieux qui se joue dans le Nouveau Monde. Sa jeune imagination vibre déjà aux grands mots de *Liberté* et de *Constitution* et l'influence d'événements désormais historiques sera considérable sur la formation de l'esprit même de madame de Staël. Il ne faut peut-être pas chercher ailleurs les origines de ce libéralisme impénitent qui inspira la politique de Necker, fit de sa fille l'adversaire de Napoléon, et s'est conservé dans notre famille à travers plusieurs générations d'hommes d'État et de savants.

On ne voit pas cependant d'une façon certaine à quelle date il faut faire remonter les relations directes de monsieur et de madame Necker avec des Américains ou tout au moins des personnes ayant fait des séjours outre-Atlantique. Ils ont certainement connu Benjamin Franklin. C'est d'autant plus probable que pendant tout son séjour à Paris de 1776 à 1785, Franklin logeait à Passy dans un pavillon champêtre qui appartenait à M. Le Ray, un des plus anciens et des plus fervents admirateurs de la révolution américaine. M. Le Ray, propriétaire du château de Chaumont en Touraine, était depuis longtemps en relations « d'affaires » et « d'amitié » avec M. Necker. Son fils, Jean-Donation Le Ray de Chaumont, vivait en Amérique où il était propriétaire d'immenses terrains. Pendant la guerre de l'Indépendance, M. Le Ray père avait servi d'agent intermédiaire pour les négociations franco-américaines ; les colons furent munis par ses soins d'armes, de munitions, de vêtements et lorsque vint le moment de liquider les dettes, il envoya son fils, Jean-Donatien, âgé de vingt-cinq ans, régler les affaires et s'établir dans le comté de New-York. Il devait bientôt se lier avec un homme d'État célèbre, diplomate et fin lettré, Gouverneur Morris.

Cette circonstance devait contribuer à multiplier les relations outre-mer de la famille Necker. En effet, Gouverneur Morris, venu en France pour la première fois en 1789, fut l'hôte de madame Necker et de madame de Staël. Il nous a conservé dans ses *Mémoires* le souvenir de ces brillantes réu-

nions; le pauvre homme se sent un peu minable dans le salon de madame de Staël, « véritable temple d'Apollon, dit-il; je ne suis pas suffisamment brillant pour cette Assemblée; il y a trop de bel esprit pour moi. » Gouverneur Morris devait passer à Paris toutes les années si terribles de la Révolution française. Madame de Staël devenue ambassadrice de Suède mettait son mari dans une position difficile. Elle avait accueilli avec enthousiasme les premiers symptômes d'une révolution où elle ne veut voir qu'un bienfaisant renouveau dont l'humanité entière bénéficiera. Comme il arrive souvent à un gendre, même au XVIIIe siècle, d'être sous l'influence de sa belle-famille, le baron de Staël prend résolument et en toute occasion le parti de Necker, ce qui ne va pas sans quelque inconvénient pour sa carrière. On sent que mêlé au drame il n'est pas tout à fait impartial; il approuve pleinement la convocation des États Généraux, critique la politique du Roi, et se montre à tous moments partisan d'un programme libéral qui ne peut guère plaire au roi de Suède. Gustave III, en effet, reste sceptique et quelque peu scandalisé; son opinion est que Staël est « révolutionné par sa femme »! Staël n'ignore pas que chacune des phrases des comptes rendus diplomatiques qu'il adresse au Roi déplaisent à son souverain et cependant un démon le tient qui le poussera toujours plus avant dans la voix divergente. On commence aussi à calomnier l'ambassadrice. Évidemment elle y prête; ses allures sont libres, elle est jeune et certainement très séduisante. Elle vit dans une atmosphère de passions et les idées bouillonnent en elle. Avant d'être épouse et mère elle est la fille de Necker. Elle est entièrement dévouée à la carrière de son père et pour elle la politique passe avant tout.

Elle est entourée d'admirateurs. Les hommes politiques de tous les partis se réunissent chez elle. Son salon maintenant est plus fréquenté que celui de sa mère. Il y a Narbonne, Jaucourt, Talleyrand, Montmorency, Broglie, Ségur. Beaucoup d'entre eux reviennent de cette fameuse expédition d'Amérique qui fournit d'inépuisables thèmes à la conversation. Quand en France le danger révolutionnaire augmentera, quand les Girondins et les Constitutionnels seront dispersés, les plus entreprenants songeront à retourner en ces

pays neufs et hospitaliers où les esprits surexcités espèrent retrouver la paix. En 1792, parlant des *Sages Américains*, M. Necker écrit : « Séparés des passions de l'Europe par le vaste océan, ils jouissent en paix de leur jeunesse politique et peuvent exercer les vertus de cet âge. Une terre encore neuve offre au travail les plus riches récompenses, et sa vaste étendue appelant de tous côtés les cultivateurs, la dispersion des habitations assujettit la plupart des Américains à chercher leur bonheur dans la vie domestique, cette source constante de tous les sentiments doux, de toutes les affections pures, et la meilleure école des mœurs. » Désavoué par son gouvernement, le baron de Staël est rappelé en Suède en 1792. Il a perdu son poste d'ambassadeur et son avenir est maintenant incertain. Madame de Staël doit se préoccuper de consolider sa fortune et celle de ses enfants, compromise par les événements et par la mauvaise gestion de son mari. Elle consulte Talleyrand qui vient de passer l'Atlantique, elle lui demande s'il serait possible de trouver outre-mer un poste pour M. de Staël. Talleyrand répond de Philadelphie, le 12 mai 1794 : « L'Amérique est une trop petite ambassadepour M. de Staël, nous n'avons que des ministres et point d'hommes de l'espèce de M. de Staël; ce sont des hommes seconds dans la carrière, le ministre d'Angleterre est d'une classe inférieure, celui de Hollande est un peu mieux; avec cela peut-être que dans six mois il n'y aura pas une place à occuper en Europe, car je regarde toujours qu'une guerre civile en France sera la suite de la paix. » Au point de vue financier voici le conseil que Talleyrand donne à madame de Staël dans la même lettre : « Il y a ici beaucoup d'argent à gagner, mais c'est pour les gens qui en ont. Si vous connaissez des gens qui aient envie de spéculer ici dans les terres, je ferai leurs affaires volontiers. Si j'avais un assez grand nombre de personnes qui me chargeassent de leurs affaires et qui m'y donnassent un intérêt, elles et moi y gagnerions beaucoup : elles parce que les négociants américains sont bien peu sûrs en affaires, et moi, parce que je n'aurais point de fonds à faire pour avoir un intérêt quelconque[1]. » Quelques mois plus tard, octobre 1794,

1. Lettre conservée dans les archives de Broglie, publiée dans la *Revue diplomatique* en 1890.

Gouverneur Morris fait allusion à une vaste opération financière entreprise sur son conseil par M. Necker avec le concours de Le Ray de Chaumont. Necker engageait une somme de trente-huit mille dollars[1] dans des achats de terrains particulièrement avantageux dans le nord-est de la Pensylvanie. Il n'hésite pas non plus à y engager sa fille; madame de Staël se décide à consacrer vingt mille dollars pour acheter mille acres de terre, toujours en Pensylvanie. Une correspondance assidue s'établira bientôt au sujet de ces achats entre madame de Staël, qui prend en mains la direction de sa propre fortune, M. Le Ray, Gouverneur Morris et la maison de banque américaine Leroy, Bayard et Mc. Evers. Toute une série d'opérations fort compliquées, dont il est difficile de suivre le détail. Les terres en Pensylvanie furent troquées sur le conseil de Le Ray contre des terrains équivalents dans l'état de New-York. En 1800, madame de Staël achète encore vingt-trois mille acres dans l'État de Saint-Laurent. En 1803, peu de temps avant sa mort, Necker écrit à Gouverneur Morris une longue lettre pour lui demander des détails sur les chances de plus-value des terrains de la Louisiane, comparés avec ceux de l'État de New-York. Il s'inquiète aussi de savoir si le climat malsain des parties basses du Mississipi peut empêcher la colonie de s'y développer. Ce sont là les premiers rapports sérieux entre madame de Staël et les États-Unis. D'autres plus intimes vont s'établir, mais pour les comprendre il est nécessaire de suivre les péripéties de la vie mouvementée de madame de Staël.

Après avoir émigré elle aussi, en Angleterre puis en Suisse, madame de Staël revient enfin à Paris après la chute de Robespierre; elle ouvre courageusement son salon et semble déterminée à jouer un rôle pendant cette période indécise. Fouché, Tallien, Barras sont ses meilleurs amis. Elle obtient par Joseph Chénier le retour de Talleyrand émigré qui se morfond en Amérique. Il n'est pas douteux que madame de Staël ne soit intimement mêlée aux événements de vendémiaire. Lorsque le député Legendre viendra à la tribune dénoncer madame de Staël et l'accuser de trahison, on verra avec surprise son mari, qui de nouveau a été nommé par la Suède

1. Environ 950 000 francs-papier.

ambassadeur auprès du gouvernement français, prendre la défense de sa femme avec une étonnante énergie et obtenir des excuses de l'Assemblée. En 1796 et au milieu de tant d'agitations personnelles et politiques, madame de Staël publie son premier grand ouvrage : *De l'Influence des Passions sur le Bonheur des Individus et des Nations.* Ce livre complexe où les passions du cœur et les passions politiques sont si intimement et étrangement mêlées est impossible à concevoir en dehors de l'époque et du cadre où il a été écrit. Quand on connaît ce cadre et cette époque on le relira avec un plaisir toujours nouveau. Un personnage inattendu va entrer en scène : Bonaparte; madame de Staël est enthousiasmée par ce jeune général, elle se fait de lui un portrait romanesque et désire passionnément le voir. Bien entendu l'image poétique du héros ne répond en rien à la réalité; ce petit officier qui a des idées toutes faites sur toutes choses, qui est précis, pratique, égoïste, n'ayant d'autre idéal que lui-même, d'autres buts que d'arriver et de dominer, ne peut plaire à un esprit généreux, ouvert à toutes les manières de pensées nouvelles, toujours prêt à discuter le pour et le contre et résolu coûte que coûte à sauvegarder la Liberté. Bonaparte et madame de Staël sont ennemis dès leur première rencontre. Bientôt les projets de dictature de Bonaparte apparaissent clairement à tous; le clan des libéraux s'est réuni autour de madame de Staël; Benjamin Constant, un nouveau venu dans son salon, fait des discours, écrit des brochures. Le rôle important qu'il a joué sous le Directoire et le Consulat doit être entièrement attribué à l'influence de madame de Staël.

Peu de temps après le coup d'État du 18 Brumaire, madame de Staël publie son livre *De la littérature.* Cet ouvrage est à la fois un monument, un défi, une prophétie. Il contient des idées qui étaient absolument neuves et ouvraient les plus vastes horizons. Madame de Staël va pour la première fois faire de la littérature comparée. Elle osera admettre en opposant les littératures du Nord et les littératures du Midi, que le beau, le clair, le vrai, le bien écrit sont relatifs au climat, au sol, au tempérament, à l'ambiance de l'écrivain. Pour tous, ces idées, cependant simples, sont des révélations. Il ne peut que déplaire au Premier Consul qui s'efforce de maintenir une littérature,

un art officiel classique, immuable, qu'il tentera d'imposer comme étalon à toute l'Europe et qui, étant parfait par définition, ne saurait progresser. Tandis que la critique officielle s'indigne, une voix s'élèvera cependant pour défendre madame de Staël, Chateaubriand, l'auteur anonyme du *Génie du Christianisme*, lui aussi rêve de renouveler les sources de la littérature en la libérant de la contrainte du classicisme.

La publication de *Delphine* déplaît au Premier Consul. A partir de 1802, l'histoire de madame de Staël ne sera plus que celle de son long duel contre Napoléon. La question brûlante à cette époque était celle du divorce que la Constituante avait instauré en France peu d'années avant, mais que le nouveau régime réprouvait. Madame de Staël qui est maintenant légalement séparée de son mari n'avait pas voulu divorcer. Le livre de *Delphine* est un reflet de la vie conjugale de madame de Staël, elle y pose le problème du divorce sans conclure; mais Napoléon ne pouvait admettre la discussion, alors qu'il y avait une morale officielle que lui-même d'ailleurs était prêt à enfreindre à la première occasion. *Delphine* a un succès énorme, succès dont nous ne pouvons nous faire une idée. La célébrité de madame de Staël devient telle que Napoléon s'en inquiète pour tout de bon. Elle personnifie maintenant l'opposition, elle parle au nom de cette France « silencieuse qui attend son heure ». Il suffit de parcourir les rapports de la police, rapports quotidiens sur les moindres gestes de madame de Staël, pour se rendre compte combien la situation du Premier Consul devenu dictateur est faible et à la merci d'un mouvement d'opinion. Il craint madame de Staël, et après l'éclatant succès de *Delphine*, il n'hésite plus à prendre contre elle des mesures de violence. Elle est arrêtée le 15 octobre 1803 et Napoléon signe le premier ordre d'exil. Il faut partir, quitter cette France qu'elle aime; une ère nouvelle s'ouvre dans la vie de madame de Staël, un exil de dix années, pendant lesquelles elle va errer à travers l'Europe, toujours inquiète et passionnée, semant ses livres comme de magnifiques fleurs sur les chemins qu'elle parcourt. Mais au milieu de tant de soucis auxquels vient bientôt s'ajouter l'immense chagrin de la mort de son père; elle n'oublie pas les intérêts qu'elle a engagés outre-mer.

Gouverneur Morris lui écrit souvent et la tient au courant des spéculations sur les terrains. En 1804, tout un lot de terrain en Pensylvanie est avantageusement vendu au juge Cooper, le père de James Fenimore Cooper, l'auteur des livres d'aventures, joie de notre jeunesse. Madame de Staël, très précise en affaires, écrit plusieurs lettres au sujet de cette transaction. Le juge accepte d'acheter ce terrain à raison de deux dollars par acre et s'engage à céder en plus la moitié du profit, si, comme il l'espère, il parvient à revendre trois dollars par acre. Il faudra seulement prélever sur ce profit environ quatre mille dollars pour construire une route nécessaire au lotissement de ce terrain. Madame de Staël écrit au juge Cooper une lettre en anglais, la première, dit-elle, qu'elle ose écrire en cette langue. C'est à Gouverneur Morris qu'elle exprime pour la première fois en 1804 l'intention d'aller elle-même en Amérique : « Ce fut ma confiance en vous qui me fit placer en Amérique une forte partie de ma fortune... ; peut-être irai-je vous visiter un jour, peut-être un de mes fils le fera-t-il? » et le même jour madame de Staël écrit à M. Le Ray : « Je ne puis imaginer une carrière plus noble que la vôtre et si je n'avais mes habitudes européennes je me ferais un délice de devenir habitante de Le Ray-Ville. » Gouverneur Morris qui est un homme raisonnable et d'une culture raffinée voit immédiatement les avantages et les inconvénients qu'il y aurait pour une femme telle que madame de Staël à venir se fixer en Amérique. Il lui écrit de Morrisiane le 27 avril 1805, une longue lettre qui mérite d'être citée dans son texte :

« ... En ce qui concerne l'avenir de vos enfants je prends la liberté de vous faire observer que chez nous il est à la portée de chacun d'atteindre le but qu'il se propose, et celui qui réussit a conscience d'appartenir à un grand État et de posséder une influence sur le cours des affaires. De plus il est évident que la proportion d'hommes instruits et capables est moins forte dans une société naissante que dans un vieux pays. La concurrence est donc moins à craindre.

» Mais en ce qui vous regarde, Madame, je dois vous informer d'avance que vous ne rencontrerez pas ici les ressources d'esprit qui vous sont devenues si nécessaires par l'habitude. Tout le monde sentira la bonté de votre cœur, mais il y aura

bien peu de gens, parmi nous, capables d'apprécier votre génie à sa réelle valeur. En vérité nous n'en sommes pas dignes. »

Madame de Staël voyage toujours; après avoir visité l'Allemagne, fait un long séjour à Coppet; elle est maintenant en Italie et elle écrit *Corinne*. Ce roman, qui a enchanté nos aïeux pendant un demi-siècle, est encore émouvant aujourd'hui quand on sait le lire. Sous un climat et des influences nouvelles, le génie de madame de Staël s'est soudain révélé. Elle a trouvé dans *Corinne* des accents inimitables pour exprimer l'angoisse et la douleur humaine. Certaines pages de *Corinne* restent parmi les plus fortes de notre littérature. Le succès du livre est inouï, non seulement en France, mais dans l'Europe entière. Madame de Staël l'envoie à Gouverneur Morris : « Je vous envoie mon ouvrage, l'an prochain je vous enverrai mon fils. M. Le Ray vous dira que si je n'ai pas le courage d'aller visiter votre pays, du moins je m'attache à lui par de nouveaux intérêts et par le projet de faire naturaliser mon fils Américain... Si cette guerre se termine favorablement pour la France, tout ce qui ne sera pas calcul et violence sera regardé comme un conte « de la mère l'Oye »; moi qui tiens encore à ces vieux contes, je resterai exilée. » Le grand désir de madame de Staël est de rentrer en France. C'est à Paris seulement qu'elle se sent dans son élément, que son inquiétude maladive s'apaise; mais Napoléon ne veut à aucun prix de la présence de cette femme dont il a peur et qu'il affecte de traiter d'intrigante... Paris restera donc terre interdite. Gouverneur Morris lui écrit en 1807 : « Puisqu'il n'y a de France que Paris et que l'on vous en défend l'entrée, il me semble qu'il n'y a qu'à choisir une autre Patrie... Pour n'être plus Française il vous faudra devenir Américaine, ainsi, Madame, je me flatte qu'au printemps prochain vous ferez le voyage d'Amérique. A cet effet, à la mi-avril, vous vous embarquerez à Nantes, avec monsieur votre fils, pour New-York. Aussitôt arrivée, vous viendrez ici prendre du laitage et vous rafraîchir. Au commencement de juillet vous vous mettrez en route pour voir vos terres et celles des autres. Vous reviendrez à la mi-septembre vous reposer de vos fatigues, cueillir des pêches, faire des promenades, des vers, des romans, enfin, tout ce qu'il vous plaira. Lorsque mon

ermitage aura perdu ses attraits, vous vous établirez en ville, où à l'aide d'un bon cuisinier vous ferez très bonne chère. On s'y amuse comme ailleurs à digérer, dire de bons mots, médire du prochain et le reste. Au bout du compte, madame, la vie se ressemble partout... Vous vous moquerez peut-être d'un tableau où, parmi les agréments de la vie humaine, on ne voit guère la figure de l'amour. Eh bien! vous n'avez qu'à l'y mettre!... »

Madame de Staël n'est qu'à moitié convaincue; le laitage, la cueillette des pêches et les amours de cow-boy ne lui disent rien qui vaille! La date de son départ est toujours reportée. Elle écrit à Talleyrand en 1809 : « Je n'ai aucun moyen de vaincre les préventions de l'Empereur contre moi; aussi ai-je résolu à faire partir mon fils ce printemps pour l'Amérique et à le suivre l'année suivante. » Le projet est encore bien vague. Il faudra toute l'âpreté des événements pour le préciser. Les amis de madame de Staël sont désolés. Sismondi approuve madame de Staël, mais la plaint aussi. « C'est un terrible poids que le chagrin solitaire et il faut qu'il lui soit cruellement à charge, puisqu'elle est résolue à faire ce grand voyage qui nous paraît à tous si redoutable pour elle. Sans doute l'Amérique est d'une tristesse mortelle, elle l'est même bien plus pour mon amie que pour personne, aujourd'hui qu'elle a pris goût à la poésie et à la philosophie allemande. Rien n'est en effet plus opposé : tout est rêveur, vague et sans but en Allemagne. Tout est utile et appliqué en Amérique. De tous les pays du monde, c'est celui où l'on demande le plus : *à quoi cela sert-il?* et rien ne sert comme l'argent; aussi c'est leur première pensée. J'ai vu un journal américain dans lequel son arrivée était déjà annoncée. « C'est une femme fort riche, y disait-on, et qui vit d'une manière fort noble dans son château. Elle a écrit plusieurs livres qui, étant beaucoup lus en Europe, lui rapportent assez d'argent. » Et c'est parmi ces misérables calculateurs qu'elle va passer quelques années! Oh! combien il y a de douleur et pour celle qui part et pour ceux qui la voient partir.

» ... L'ennui de ce nouveau continent me paraît gigantesque comme ses forêts, ses lacs et ses rivières. Je me fais une idée de la conversation toute mercantile des Américains sur leurs

papiers-nouvelles, où quinze colonnes sont consacrées à des intérêts pécuniaires et domestiques, et la seizième tout au plus à ce qui peut faire penser. Sans doute il y a de la fierté dans une pareille détermination, mais il ne faut être fier qu'à proportion de ses forces et ne pas s'engager dans une épreuve où l'on doit succomber. »

En août 1810, grâce aux instances de ses amis et aux intrigues de Fouché, madame de Staël obtient la permission de résider à quarante lieues de Paris. M. Le Ray lui offre aussitôt l'hospitalité dans son château de Chaumont-sur-Loire où il ne réside que rarement. Madame de Staël pourra ainsi confier à la Maison Mame, bien connue à Tours, l'impression de son livre *De l'Allemagne* qu'elle a enfin terminé. C'est dans ce paisible paysage de la Touraine qu'elle passera les heures les plus douces et aussi les plus terribles de sa vie. Tout semble d'abord aller pour le mieux. Le livre *De l'Allemagne* est imprimé, les épreuves ont passé par la censure, déjà les deux premiers volumes sont brochés, le troisième est en feuilles, lorsque brusquement l'éditeur est averti d'avoir à arrêter son travail; par ordre de l'Empereur, le livre doit être mis au pilon. Pour madame de Staël et pour l'éditeur, c'est un désastre. Mais il faut se rendre à l'évidence, l'ordre est là, en même temps qu'un nouveau décret d'exil avec menace d'arrestation immédiate. Que s'est-il passé? Madame de Staël a-t-elle été victime d'une dénonciation mensongère ou bien Napoléon s'est-il simplement reconnu dans la description d'Attila? On ne le saura jamais.

Cette Amérique lointaine, on veut maintenant forcer madame de Staël à y aller. « Vous savez, Madame, écrit Rovigo, qu'il ne vous a été permis de sortir de Coppet, que parce que vous avez exprimé le désir de passer en Amérique... J'ai des raisons pour vous indiquer les ports de Lorient, La Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme étant les seuls ports dans lesquels vous pouvez vous embarquer. » L'agent de police de Corbigny écrit au duc de Rovigo : « Elle a déclaré qu'elle obéira, elle se rendra aux États-Unis. » Elle le dit et l'écrit en effet à tout le monde, mais en réalité, madame de Staël voudrait gagner du temps et passer en Angleterre. Elle écrit dans ses *Dix années d'exil* : « Comme on me

donnait pour toute alternative l'Amérique ou Coppet, je m'arrêtai à ce dernier parti malgré les peines qu'on m'y faisait éprouver ». C'est donc à Coppet qu'elle va échouer de nouveau et bel et bien prisonnière. Quand, un mois plus tard, elle demande l'autorisation de se rendre à Cherbourg pour prendre passage sur la frégate la *Constitution* qui doit appareiller pour New-York, le passeport cette fois lui est purement et simplement refusé. Le sort en est dès maintenant jeté. Madame de Staël n'abordera jamais au pays de la liberté.

C'est en fugitive qu'un an plus tard elle quittera Coppet, pour aller chercher un refuge en Suède, après avoir accompli à travers l'Europe dévastée le plus extraordinaire voyage. Dans l'esprit de madame de Staël l'étrange rêve d'un établissement en Amérique s'estompe de plus en plus. Elle n'en parle pas au président John Adams, alors ambassadeur, qu'elle rencontre à Saint-Pétersbourg. A partir de cette période il n'en sera plus question dans sa correspondance avec ses amis d'outre-mer; mais ce pays nouveau aux possibilités immenses lui apparaît toujours à travers une sorte de mirage comme le paradis sur terre. Dans les *Considérations sur la Révolution française*, elle écrit : « Il y a une nation qui sera bien grande un jour, ce sont les Américains. Qu'y a-t-il de plus honorable pour l'espèce humaine que ce Nouveau Monde qui s'établit sans les préjugés de l'Ancien; ce Nouveau Monde où la Religion est dans toute sa ferveur sans qu'elle ait besoin de l'appui de l'État pour se maintenir; où la loi commande par le respect qu'elle inspire, bien qu'aucune force militaire ne la soutienne. »

De Stockholm elle échange en 1812 de longues lettres politiques avec Thomas Jefferson. Madame de Staël ne peut comprendre l'hostilité de l'Amérique contre l'Angleterre. Deux gouvernements, deux peuples libres ne peuvent se haïr. « Ce que l'empereur Napoléon hait personnellement, ce sont les gouvernements libres. Il se sert de vous maintenant contre l'Angleterre... Tous nos anciens amis d'Europe, attendent de vous la cessation d'une guerre qui leur paraît une guerre civile, car les peuples libres sont de la même famille... »

Il est cependant un point que je tiens à souligner au risque

de faire perdre à tout jamais aux Américains modernes toute estime pour l'œuvre et la pensée de madame de Staël! Je veux parler de la sympathie profonde que madame de Staël éprouve pour les nègres. Déjà dans ses premiers écrits qui datent d'avant 1789 elle porte le plus grand intérêt selon la mode du temps au *Sauvage*, à *l'homme de la nature*. Son premier amant, M. de Narbonne, possède de grandes propriétés à Saint-Domingue; madame de Staël aussitôt s'intéresse passionnément au sort des esclaves et à la situation des nègres. Dans une nouvelle intitulée : *Mirza*, toute entière consacrée à une anecdote sur la traite des nègres, elle décrit avec amour un nègre africain « prince dans son pays », comme un Adonis paré de toutes les vertus. Son nom est *Ximéo*, sa figure naturellement est ravissante, sa taille est celle de l'Apollon du Belvédère, « et son regard dispose de l'âme ». Il aime sa femme *Ourika*; il est vertueux, noble et malheureux. Ce type de nègre doué de toutes les perfections reparaît plusieurs fois dans l'œuvre de madame de Staël et son seul grief contre les États-Unis sera le maintien de l'esclavage. « Une seule tache obscurcit le parfait éclat de raison qui vivifie cette contrée, c'est l'esclavage encore subsistant dans les provinces du Midi; mais quand le Congrès y aura trouvé remède, comment pourra-t-on refuser le plus profond respect aux institutions des États-Unis. » En janvier 1816, peu de temps avant sa mort, madame de Staël écrit encore à Thomas Jefferson : « Si vous parvenez à détruire l'esclavage dans le Midi, il y aurait au moins dans le monde un gouvernement aussi parfait que la raison humaine peut le concevoir. » Son fils Auguste, et plus tard son gendre, continueront après elle la campagne qu'elle amorce pour l'abolition de l'esclavage. C'est à mon arrière-grand-père, le duc de Broglie, gendre de madame de Staël, qu'est due la préparation de la fameuse ordonnance du 5 juillet 1840 qui abolissait l'esclavage dans les colonies françaises.

Quand le mariage d'Albertine de Staël fut décidé, sa mère l'annonce ainsi à Thomas Jefferson.

« Je vais marier ma fille qui a dix-huit ans avec le duc de Broglie. C'est un pair de France d'autrefois et de maintenant. petit-fils du maréchal et de plus un ami de La Fayette, et cela dit tout en matières politiques. Notre famille est encore

une petite île intellectuelle où Franklin, Washington et Jefferson sont révérés comme dans leur patrie... »

La tradition s'est conservée. Quand mon père se rendit en Amérique au lendemain de la guerre de Sécession en 1867, il fut reçu à Boston par le grand historien George Ticknor. Ticknor était très âgé. Lors de son séjour à Paris en 1816-1817 il avait beaucoup connu madame de Staël alors au déclin de sa vie agitée. Ticknor reçut mon père avec émotion et lui fit de vive voix le récit de cette entrevue imprévue qui avait eu lieu cinquante ans auparavant, le 11 mai 1817.

« Enfin, dit-il, j'ai vu madame de Staël; elle était au lit, pâle, faible et avait évidemment l'esprit attristé. L'action de me tendre la main lui coûtait un effort pénible. Observant avec cette intuition par laquelle elle a toujours été si célèbre, l'effet que sa situation produisait sur moi, elle me dit : « Il ne faut pas me juger de ce que vous voyez ici, ce n'est pas moi, ce n'est que l'ombre de ce que j'étais, et une ombre qui peut-être disparaîtra bientôt... Je ne me relèverai jamais de cette maladie, j'en suis sûre. » Puis elle commença à me parler de l'Amérique, tout ce qu'elle disait était marqué de cette imagination qui donnait une énergie particulière à ses œuvres, et qui l'a rendu si longtemps l'idole de la société française; mais quand elle semblait savoir qu'elle allait prononcer une phrase forte et bien adaptée, ses traits languissants étaient illuminés avec une animation qui faisait un étrange contraste avec son état de faiblesse. Spécialement quand elle parlait de l'Amérique elle me dit : « Vous êtes l'avant-garde du genre humain, vous êtes l'avenir du monde. »

COMTESSE JEAN DE PANGE

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE[1]

(ANNÉE 1847)

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Passy, 11-13 janvier 1847.]
Lundi [11 janvier].

Ma chère aimée et douce Ève, il y a quelque chose de si touchant, de si angélique, dans ton désir de me voir heureux, riche, et dans un milieu splendide, que je crois que la providence veut exaucer cette prière d'une des plus nobles et saintes créatures qui soient ici-bas. Mais si je suis tout attendri de tes souhaits, la conclusion de me planter là, d'aller vivre toute seule en Ukrayne, est une monstruosité qui me révolte aussitôt; non parce que tu échapperais à ton Noré, car, je te l'ai écrit, si tu veux rester auprès de ton petit ange d'Anna, j'irai vivre le reste de mes jours là où tu iras, mais c'est, crois-moi bien, une vraie folie. Tu dois venir à Paris, préparer une existence à tes enfants qui, crois-le bien, ne resteront pas dans cet affreux pays. Enfin, avant de prendre un parti, viens au moins voir ce que je t'ai si dispendieusement arrangé. Essaie de ta tanière pour quelque temps; dis-moi si c'est ainsi que tu rêvais une gentille petite habitation à Paris, si le jardinet est suffisant de chaque côté de cette maison. Hier, Gossard y est venu avec moi et m'a fait renoncer à toute idée d'agrandissement. Il m'a dit que Gudin[2] voudrait quatre-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

2. Le baron Th. Gudin, peintre de la Marine (1802-1880), était mitoyen de Balzac, rue Fortunée, habitant, 18, rue de la Chartreuse-Beaujon. Il a laissé des *Souvenirs* (1820-1870) publiés par Edmond Béraud en 1921 (Paris, Plon, in-12).

vingt mille francs de ses terrains, et qu'il valait mieux rester comme j'étais. C'est une opinion sage et à laquelle je me rends. Des remises et des écuries coûteront six cents francs de loyer dehors, et ce serait trop cher de les payer deux mille cinq cents francs de rentes. Gossard est, quoique notaire et difficile, émerveillé de l'affaire que j'ai faite, et plus émerveillé des réparations, changements et restaurations, et il me disait, comme M. Pelletereau[1], que si, tout compris, cela ne coûte que quatre-vingt mille francs, c'est une affaire d'or, car, avec douze mille francs de loyer on n'aurait pas chose pareille à Paris. Cela coûtera quatre-vingt mille francs, car les réparations, restaurations et embellissements, coûteront vingt-six mille francs. Y compris les glaces, deux mille francs à M. Santi[2] et deux mille francs de frais, c'est bien quatre-vingt mille. Ainsi, c'est trois mille francs de loyer. Si je loue la glacière, le prix de la glacière ne fera que couvrir les impositions, réparations, l'eau, le loyer des remises et écuries. Si tu connaissais Paris, tu serais bien émerveillée de ce tour de force. Le salon, que je croyais terminé pour la pose des sculptures, veut encore quatre ou cinq jours, car j'ai trouvé certaines choses maigres, et il faut rapporter des patères à linges soutenant des bouquets. C'est quatre choses à sculpter à neuf; mais ce sera tout, et le salon sera crânement artiste, avec ces belles œuvres de la sculpture du dernier siècle. Dans cinq ans, je ferai dorer cela et le salon sera magnifique. Mais pendant ces cinq ans-là, ce sera peint en blanc. D'ailleurs les choses commencent à marcher et dès le 1er février j'espère que l'on commencera les ameublements. Tout prend tournure; la partie pavée du jardin est finie; on fait le trottoir, les chemins, en bitume[3], et on pose les sculptures extérieures. Enfin, le reste de la petite maison Beaujon prend l'air d'un

1. Pierre-Adolphe Pelletreau, dont Balzac écorche le nom et auquel il avait acheté la maison de la rue Fortunée. Cf. P. Jarry, *Le dernier logis de Balzac*, Paris, S. Kra, 1924, in-8, p. 10 et 11.

2. Architecte auquel Balzac avait confié la direction des travaux de mise en état de la Folie Beaujon. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 230.

3. En 1847, le bitume était encore une nouveauté. Balzac en appréciait tant l'usage qu'il avait fait bitumer les allées de sa propriété des Jardies à Ville-d'Avray où il habita de 1838 à 1840. Cf. Léon Gozlan, *Balzac chez lui, Souvenir des Jardies* (Paris, Michel Lévy, 1862, in-12) et, du même auteur, *Balzac en pantoufles* (3e édition, Paris, Michel Lévy, 1865, in-12).

petit hôtel. Nous ne serons pas si laids que je le croyais, à l'extérieur. Nous allons planter, semer et gazonner, puis mettre des treillages verts au mur, afin que le paradis de cette Ève soit complet, et qu'elle ne me dise pas que j'ai oublié quelque chose. Le peintre restaure les coupoles. M. Hédouin[1] refait les tableaux effacés. Dans vingt jours ce ne sera pas reconnaissable. On va faire les fourneaux de la cuisine. J'espère que ma chère Linette sera contente et qu'elle ne voudra pas quitter cette demeure. Oh! quelle récompense de tous mes ennuis que ton sourire, ta joie, toi, si jeune fille, si coquettement gentille, et si résignée à être mal.

J'ai quelque espérance d'avoir payé la plus grande partie de mes dettes pour le jour où tu me quitteras pour aller en Ukrayne; tu verras ton Noré presque libéré, ne devant plus que quarante mille francs sur la maison *et le mobilier*, et tu verras le trésor louploup intact. Seras-tu content, Coucy?

Je ne veux pas te parler de cette affaire, car si elle échoue tu en aurais trop de chagrin. Le résultat de cette chose, en voie d'exécution, sera de me débarrasser de soixante mille francs de dettes. Ainsi, je n'en devrais plus que soixante-dix mille, y compris les dettes faites pour notre maison, bien entendu.

Si tu savais ce qu'est notre linge! C'est effrayant, vingt-quatre paires de draps de domestiques, cent torchons, douze douzaines de serviettes, etc., etc. Enfin, on prétend à Passy que j'ai fait faire pour dix mille francs de linge!

Tu me disais d'un petit air fat qui te sied à ravir, et qui rappelle ton petit chapeau gris et ton air crâne, aux revues de Warsowie[2] : « Sois tranquille, tu n'épouseras pas une pauvresse. » Eh! bien, moi, aujourd'hui, je puis te dire : « Sois tranquille, tu n'épouseras pas un meure de faim. » Je tiendrai ma pro-

1. Edmond Hédouin, peintre et graveur, né à Boulogne-sur-mer en 1819, mort à Paris le 13 janvier 1889, élève de Delaroche et de Nanteuil, fut surtout un graveur et un illustrateur. Il dirigea l'illustration des *Évangiles* d'après les dessins de Bida et composa des eaux-fortes pour *les Confessions* de J.-J. Rousseau, le *Voyage autour de ma chambre* de X. de Maistre, le *Voyage sentimental* de Sterne et les *Œuvres* de Molière. On trouvera, en frontispice, de *Honoré de Balzac*, par Théophile Gautier (Paris, Poulet-Malassis, 1869), un portrait de Balzac gravé à l'eau-forte par Hédouin.

2. Il s'agit sans doute des régiments polonais passés en revue par le tsar à Saint-Pétersbourg, pendant le séjour de Balzac, en 1843.

messe : je serai sans dettes; je posséderai un petit hôtel qui, avec le mobilier, vaudra bien trois cent mille francs, et le trésor louloup sera intact. Et, dans l'année 1850, j'aurai seize mille francs de rente, dont six mille par l'Académie[1]. Tu as souvent hoché la tête; tu m'as pris pour un poète; tu t'es mocquée de mes fatuités de financier; tu m'as pris pour un prodigue. Eh! bien, tu trouveras un homme sage, rangé, économe, prévoyant, bien *nippé*, bien logé, dans une belle demeure, entouré de choses de prix, d'art, et ayant trouvé pour sa bonne grosse Ève, ces bons fauteuils, ces bonnes inventions modernes, auxquelles elle tient tant. Si quelque grande dame vient te voir, si tu donnes à déjeuner à quelque fanandel millionnaire, tu le recevras avec un déjeuner tout en Sèvres, pâte tendre, fait pour Louis XVI. Tes petits dunkerques[2] seront pleins, et tu auras des appartements royaux. Voilà, belle dame. Et si tu reçois Marie Potocka[3], la dévote, tu pourras, de la salle à manger, la mener à ta tribune[4], à l'église, sans sortir de chez toi, comme une virtuose mène un amateur aux Italiens dans sa loge. Ah! ah! Eh! eh!...

Allons, mille baisers, mille caresses, et à demain. Mercredi je saurai si l'affaire a lieu. Je te baise partout avec une adoration de loup affamé.

Mardi [12 janvier].

Chère Linette, je suis tout à fait malade de nostalgie. Il n'y a plus rien qui m'intéresse, ni mes manuscrits à faire, ni la maison, ni les meubles, ni les angoisses de ma propre

1. Balzac, qui s'était effacé, en 1839, devant la candidature de Victor Hugo, ne devait, officiellement, se porter candidat qu'en 1848, lors de la vacance des fauteuils de Chateaubriand et de Vatout. Il fut battu à la double élection qui eut lieu en janvier 1849 : le 11, par le duc de Noailles au fauteuil de Chateaubriand; le 18, par M. de Saint-Priest à celui de Vatout.

2. Étagère à bibelots (*Lettres à l'Étrangère*, III, 165).

3. La comtesse Marie Potocka, fille de Séverin Rzewuski, grand-oncle de madame Hanska.

4. La tribune de la chapelle Saint-Nicolas, contiguë à la Folie Beaujon. Beaujon l'avait bâtie et donnée par testament à la paroisse de Saint-Philippe-du-Roule, se réservant une entrée en bas pour ses gens et une magnifique tribune, où il pouvait de ses appartements se rendre de plain-pied. Cette chapelle n'existe plus; appartenant à l'Assistance Publique, elle fut, après la mort de Balzac, acquise et démolie par le comte Georges Mniszech pour y bâtir un hôtel qui lui aussi a disparu. Cf. Eugène Monnier, *la Maison de Balzac : ce qu'elle était; ce qu'elle devait être*, Paris, A. Lemerre, 1884, in-16.

lutte, ni ses espérances. Je suis en proie à une atonie générale et je suis certain que tout cesserait si j'étais dans la voiture pour t'aller voir.

Adieu, il faut que je sorte pour des affaires pressées. Chlendowski me demande des renouvellements, malgré son mariage, et mon pied me coûte déjà cent cinquante francs de voitures!

Mercredi 13 [janvier].

Enfin, j'ai eu ta lettre du 5. Si elle a été mise à la poste le 6, elle a mis six jours à venir. C'est affreux. Oh! louploup, tu as tout ton temps et tu ne m'écris pas tous les jours, comme moi, moi si occupé, si tourmenté! Je te vois dissipée, et moi je n'ai pas d'autre bonheur, d'autre distraction que de t'écrire! Enfin, je t'aime avec cette rareté d'écriture. J'en dessèche, mais j'aime, et j'aime à en mourir. La consomption n'est pas autre chose que ce que j'ai. Rien ne me nourrit, tout m'obsède et rien ne m'intéresse, ni la douleur, ni la lutte. Je sens mon cerveau inerte.

Tu me grondes à propos de ce que je t'ai écrit sur le versement. Mais, mon Dieu, mon cher louploup, quand je deviens positif, je te blesse, bien sans le vouloir. Que veux-tu! Je suis devant des nécessités féroces, et tu crois que trois mille francs ne sont rien. Tu les gardes pour un temps où ils seront, j'espère, parfaitement inutiles, et tu ne les envoies pas au moment où ils me sauvent, où ils *nous* sauvent! C'est toi qui es cause que je t'ai parlé du versement, car tu soupçonnes très bien le Noré d'un amour immodéré de stupidités, de pots, de meubles, etc.

Grâce à Dieu, grâce à mes travaux, ces infâmes questions vont disparaître, et, comme je te le disais, je ferai tout par moi-même. Ah! il faut que la maladie noire où je suis plongé, qui est affreuse, soit bien active, bien délétère, bien envahissante, pour que je n'exprime pas plus de joie. Je suis sur le point de toucher cinquante mille francs au *Siècle* qui va réimprimer, pour ses abonnés, la *Comédie Humaine*, et comme Furne[1] vend énormément, qu'il sera forcé de me payer douze

1. Le libraire-éditeur Furne qui, associé aux libraires Hetzel, Dubochet et Paulin, publia de 1842 à 1848 sous le nom de *la Comédie Humaine*, l'ensemble des

mille francs et que j'en ai neuf mille par mes travaux, c'est soixante et onze mille francs que je vais encaisser, c'est-à-dire distribuer, car il ne m'en restera pas cinq cents francs à la maison.

Eh! bien, je ne crois pas à ce résultat, et cependant Perrée, le gérant du *Siècle*, a reçu mon traité et vient de m'écrire qu'il lui convient et que demain (il ne veut pas traiter un 13), demain 14, il viendra s'entendre. Eh! bien, je reste froid, sans espoir, sans émotion, devant une quasi-certitude. Je suis sans âme ni cœur; tout est mort. Est-ce que dans cette dernière et atroce lutte, j'ai dépassé la mesure de mes forces? Est-ce que le retard à mon bonheur a tout flétri? Est-ce que la fatigue a produit l'anéantissement? Je ne cherche plus les causes; je suis malade d'âme, et le remède est à Dresde. Si tu ne me guéris pas, si près de toi je ne redèviens pas enfant, croyant, enthousiaste, tout est dit. Je mourrai épuisé, je mourrai de travail et d'anxiété, je le sens. Tu ne sais pas à quel point je suis arrivé. Cette année à franchir est ma mort. Mais tu ne sais pas à quel point tu es aimée! Voici vingt jours que je te cache ma situation, car, en parler, c'était être taxé de poésie, d'exagération, de toutes sortes de ridiculités. Écoute : non seulement le cœur et l'âme sont attaqués, mais, je te dis bien bas, *je perds la mémoire des substantifs*, et je suis prodigieusement alarmé, car mon travail, c'est ma fortune. Ce manque de mémoire n'attaque que la conversation et non l'écriture. Il y a un an que la mémoire faiblissait sur les noms propres.

Enfin, je ne me passionne pas pour la proposition du *Siècle*, et c'est l'enlèvement subit de mes plus grands ennuis financiers. Voici l'emploi des cinquante-huit mille francs que j'aurais :

Versement	16 312
Fessart	6 000
Buisson[1]	8 000
Maison Beaujon	20 000
Chouette	7 500
	57 812

romans de Balzac, en format in-8, avec illustrations de Daumier, Gavarni, H. Monnier, Tony Johannot, etc.

1. Tailleur de Balzac, auquel il avait longtemps loué un pied-à-terre dans sa maison sise au coin de la rue Richelieu et du boulevard. Son nom est cité dans

Tu vois que cela ne fait que disparaître en un clin d'œil, et voici ce qui reste à payer :

Dablin[1]	8 000	
Ma Mère	17 000	
Madame Delannoy[2]	15 000	
A divers créanciers	8 000	
Reste à Beaujon	12 000	— 60
Complément du mobilier	20 000	
Reste de Pelletereau	32 000	
	112 000	

De ces cent douze mille francs, il n'y a plus de dettes que soixante mille francs, car les cinquante-deux autres, c'est des acquisitions, et ces soixante mille francs sont plus que couverts par le reste de ce que doit Furne, par *les Paysans*, *les Petits Bourgeois*[3], *Une Mère de famille*[4], romans indispensables dans la *Comédie Humaine*.

Tu vois donc que mes affaires, que ma fortune sont dans une grande voie de prospérité, car j'aurai avancé dix-sept mille francs au trésor louloup, et, quand il me les rendra, les actions du Nord seront dégagées, en sorte que j'aurai payé à moi seul la maison et toutes ses dépenses. En juillet prochain j'aurai à moi, et entièrement payée, une petite maison, qui, avec le mobilier, représentera trois cent mille francs. Je n'aurai pas un liard de dettes et j'aurai intact le trésor louloup.

Eh! bien, la perspective de ce résultat immense, qui me donne dix-huit mille francs de rentes perpétuelles avec le

le Cabinet des antiques, et dans *Autre Étude de femme*. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 115, 138.

1. Théodore Dablin, riche quincaillier, le plus ancien ami de Balzac, auquel il prêta de fortes sommes. *Les Chouans* lui sont dédiés et le bonhomme Pillerault dans *César Birotteau* est fait à sa ressemblance (*Lettres à l'Étrangère*, III, 22).

2. Madame Joséphine Delannoy, née Doumerc, veuve d'un riche munitionnaire, ami des parents de Balzac. Elle ouvrit souvent et largement sa bourse au romancier qui lui dédia, lors de la réédition en 1839, *la Recherche de l'Absolu*. Balzac avait donné dans ce roman le prénom de Joséphine à madame Balthazar Claës.

3. Roman laissé inachevé par Balzac; paru, après sa mort, dans *le Pays* du 26 juillet au 28 octobre 1854, par les soins de madame Ève de Balzac, qui en avait confié l'achèvement au feuilletoniste Charles Rabou, ami du romancier.

4. Ce roman n'a jamais vu le jour; il est indiqué par Balzac, dans son album, comme devant être écrit en 1847, pour devenir une scène de la vie de province (*Pensées, sujets, fragmens*, p. p. J. Crepet, p. 146).

fauteuil d'académicien, ne me fait pas battre le cœur, me trouve froid, insensible, et je donnerais hôtel, mobilier, gloire, fortune, avenir, pour te sentir, pour te voir, pour plonger mes yeux, altérés et malades, dans les tiens!

Tu me dis un tas de bêtises sur Paris et sur ta sœur. Il y a juste une lieue entre Beaujon et la rue Louis-le-Grand, et, plus que cela, un monde! Tu ne seras *sue* à Paris que si tu le veux. Sois donc tranquille; il y aura tout dans ton appartement meublé. Mon avis est que tu continues à laisser ta voiture et tes effets à Francfort, et que nous voyagions par la malle-poste. C'est deux cent quarante francs pour nous deux, au lieu de mille francs. C'est un mois de séjour à Paris.

Tu devrais écrire à Kisselef[1] pour ta prolongation.

En même temps que ta lettre j'ai reçu une lettre des chers petits[2], qui ont mille gentillesses pour moi. Aussi, doivent-ils savoir que je les bénis, car ils devinènt mon affection infinie. Je les aime comme mes enfants, et tu ne sais que trop que toute ma famille est en trois personnes. Te dire que ces deux chers enfants adorés ont été plus sensibles que les miens à mon accident, ce n'est rien!

Ah! à propos, l'affaire du *Siècle* et de Dutacq[3] sera terminée par la même occasion, si nous nous arrangeons.

Dutacq sort d'ici; il va m'envoyer le détail des valeurs à donner au *Siècle* pour terminer ce compte, car je t'écris avant le dîner. Je n'ai plus le moindre appétit. Ce triomphe complet me trouve sans force, ne m'apporte aucune sensation. Je me sens détaché de tout, car tu n'es pas là pour donner la vie à ma vie, et je me sens exactement mourir d'une attente infiniment trop prolongée. Le désir de toi m'a épuisé l'âme. Nos derniers chagrins, où j'ai failli mourir en deux heures dans mon cabinet, ont sans doute produit cet affreux résultat.

1. Le comte Nicolas de Kisseleff, chargé d'affaires à l'ambassade de Russie à Paris, depuis le départ de l'ambassadeur, comte Pahlen, en 1841.

2. C'est-à-dire le comte Georges et la comtesse Anna Mniszech, gendre et fille de madame Hanska.

3. Armand Dutacq, fondateur du *Siècle* qui, en même temps qu'Émile de Girardin, le 1er juillet 1836, créa la presse à bon marché. Ce journaliste, homme d'affaires, tout dévoué à Balzac, publia en 1854 *les Petits Bourgeois* en feuilleton dans son journal *le Pays* et, en 1855, édita les *Contes drolatiques*, illustrés par Gustave Doré.

Il n'y a que Dieu et moi qui sachions ce qu'ont été ces deux heures-là. Je n'ai plus souri depuis, et puis le doute est entré dans cette âme qui vivait par la foi. Il a fait des ravages incalculables. Je voudrais savoir si j'irai vivre en Russie ou si tu veux vivre à Paris. Au nom de ma vie, décide cela, mais que ce soit décidé. Viens le plus tôt possible à Francfort, car dans quelques jours le docteur me fera partir, j'en suis sûr. Je n'ose confier à ce vieux docteur que je meurs d'amour pour ma femme, et que je pleure comme un imbécile dans mon cabinet, que je n'ai plus goût à rien, que j'ai la nostalgie.

C'est demain soir que je terminerai, *oui* ou *non*, avec le *Siècle*, et je serais, en cas de *oui*, payé dans les vingt-quatre heures, et je payerais de même, car ces quatre articles sont bien pressés. Je dois encore cinq mille trois cent douze francs pour le versement; (tu vois que trois mille francs sont tout dans ce cas), douze mille francs à rendre chez Gossard pour la même cause, cela fait dix-sept mille, et six mille francs à Fessart. Quant à Buisson, cela se fera en vingt-quatre heures, et les vingt mille francs pour Beaujon, sont attendus impatiemment. C'est le mobilier acheté, et les entrepreneurs. Outre ces payements, j'ai pour six mille francs de billets à payer en février, mars, avril et juin.

J'ai tous les ennuis du monde pour la maison. Je ne m'en tracasse plus. Tu ne veux pas la venir voir; elle m'est triplement odieuse. D'ailleurs, si tu vis à Pawouska avec moi, je la vendrai. Ainsi, à quoi bon m'en tourmenter. Je la vendrai meublée, avec la bibliothèque et tout.

Allons, adieu. Je t'écrirai un petit mot demain, qui ne pourra partir que vendredi 15. Tu l'auras le 20 janvier et tu sauras si l'affaire du *Siècle* est terminée; mais, fais comme moi; ne t'en préoccupes pas, ne t'en passionnes pas, n'y crois pas.

J'ai trouvé un immense morceau de fer[1] en reconduisant Perrée, et ça m'a encore donné quelque espérance, fondée sur la superstition qui a toujours dit vrai pour moi.

Mon Dieu! en juillet 1847 ne plus rien devoir, et posséder

1. Balzac était très superstitieux et croyait que trouver du fer portait bonheur; le samedi 15 août 1846 il avait fait même trouvaille et l'avait aussitôt annoncé à madame Hanska (*Lettres à l'Étrangère*, III, 370).

une maison bien fournie, n'avoir plus que ma fortune à faire, ce serait le paradis si j'avais mon Ève! Mais elle recule à mesure que je fais des progrès; elle se chagrine de phrases écrites à la hâte, quand elle se sait tout pour son pauvre Noré : la vie, la joie, la force, la santé, tout, et ce sera trop prouvé un jour. Toi seule au monde me connais un peu, car, pour me connaître tout entier[1], il faudrait que nous vivions un an ensemble.

Allons, adieu. Je n'espère pas de lettres; tu m'écris tous les cinq à six jours; tu ne m'écris pas tous les jours; tu n'as pas repris ton journal, et moi, j'ai été plus que fidèle à ma promesse. J'ai voulu te parler, t'envelopper tous les deux jours de mon âme, en l'absence de la chère Anna. Je t'envoie toute ma vie ici, dans un baiser. Quand je pense que tu toucheras ce papier, et que je suis là, ne t'embrassant, ne te sentant que par la puissance de la seconde vue de l'amour, il me prend un froid mortel.

Adieu, à demain, mon Ève adorée. Soigne-toi bien, aime-moi quand même, malgré les phrases inconsidérées. Maintenant, je ne te parlerai plus du tout francs, si l'affaire Perrée se conclut, et tu comprendras que c'était la nécessité qui parlait, et non moi. Mille caresses.

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Passy, 15-16 janvier 1847.]
Vendredi 15 [janvier].

Je reçois à l'instant, ma bien-aimée petite-fille, ta lettre du 8, qui est timbrée du 10 de Dresde, et tu vois qu'elle est arrivée en cinq jours nets à Passy. Je ne te dirai pas la joie, le bonheur qu'elle m'a donnés; elle m'a donné la vie! Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, je ne vivais plus. Je demandais un accident, tant tout m'était insupportable. Les ennuis effroyables que me cause la rue Fortunée ne sont même

1. Madame Hanska, devenu le 14 mars 1850, madame Honoré de Balzac écrivait le 30 mai de la même année, de Brody (Galicie) où elle passait, revenant d'Ukraine à Paris avec son mari : « Je ne me faisais pas l'idée de ce que c'est que cet adorable être, je le connaissais depuis dix-sept ans et tous les jours je m'aperçois qu'il y a une qualité nouvelle que je ne lui connaissais pas. » Lettre à Anna publiée avec fac simile dans *La véritable image de madame Hanska*, p. 31.

plus des piqûres de mouche. Nous en sommes à des assignations. Le peintre ne veut pas travailler. Tout est retardé d'un grand mois. Je suis allé ce matin chez M. Picard[1]. Je ne sais plus que faire.

L'affaire des cinquante mille francs du *Siècle* ne me paraît pas faisable. Je n'aurai pas travaillé vingt ans pour voir ma propriété littéraire à un autre, et je ne compte plus là-dessus, mais sur mon travail.

Croirais-tu que je ne marche pas encore facilement?

Hier, j'ai dîné chez madame de Castries[2] et je m'y suis moins ennuyé que chez moi. Il y avait la lionne, madame de Contades, qui a été assez amusante, cette jolie madame Sheppard, qui était à Baden en même temps que nous[3], et Alfred de Musset. J'ai bavardé prudemment et j'irai peut-être demain entendre *Don Pasquale*[4], si quelque chose peut m'amuser, car la grande nouvelle de mon bonheur, de ma gentille et adorable femme avec moi pendant deux bons mois, une vie entière! ah! il n'y a plus que cela pour moi! Que je périsse après! Tout m'est égal, si j'ai mon rêve *réel* pendant deux mois! Je travaillerai; je ferai *les Paysans*, là, sous tes yeux, et nous ne nous quitterons pas. Sois tranquille, je ne dirai pas où je vais, et je serai le 2 février à Francfort. Mais mon Évelin, dis-moi bien à l'avance ton départ, car il faut louer un appartement, et il ne faut pas deux fois faire de pareilles choses. Je retiendrai notre appartement pour le 5 février, si tu m'écris courrier par courrier, car, calcule : ceci part le 16; tu l'auras le 21; si tu me réponds le 22, je n'ai ta lettre que le 27, et il faut bien trois jours pour louer. Or, il faut que je parte le 31 janvier pour être le 2 février à Francfort.

1. Avoué à Paris, 12, rue de Port-Mahon. Successeur de Gavault (voir plus haut, p. 761, n. 2).

2. Nièce des Fitz-James, fille du duc de Maillé, pour laquelle Balzac avait eu, et gardait encore, malgré ses dénégations, un sentiment assez vif. Il la connaissait depuis 1831 et c'est pour se venger de sa résistance qu'il la dépeignit cruellement sous les traits de *la Duchesse de Langeais*. Sur les relations de Balzac et de la marquise (puis duchesse) de Castries, voir *les Cahiers Balzaciens*, n° 6.

3. C'est-à-dire en septembre 1845. Madame Hanska y habitait à l'hôtel du Cerf (*Lettres à l'Étrangère*, III, 104 et suiv.).

4. Opéra-buffa en trois actes de Donizetti, représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre italien le 4 janvier 1843, par Lablache, Mario, Tamburini et madame Grisi.

Tu m'as bien fait rire avec ton argenterie. Qu'en ferons-nous? J'ai déjà donné à Froment-Meurice[1] tes douze couverts à dorer et à compléter. J'en ai une masse, et, ce qui manque c'est : *primo*, des timbales; *secondo*, des réchauds; *tertio*, une soupière; *quarto*, un huilier; et, *quinto*, un plat à poisson. En voilà pour quatre mille cinq cents francs. J'ai tout le reste. Que ferons-nous de beaucoup de couverts? Et tu me grondes. Du diable si je m'avise d'avoir des doubles dans une pareille collection; je ne pense qu'à compléter le nécessaire. Mais, sois tranquille; ce sera l'argenterie de notre petit particulier.

Tu me désoles quand tu me parles de tes économies pour tout ce qui te regarde. Rien ne me fâche et ne me chagrine plus que cela. Tu me feras faire des folies pour toi. Si tu veux m'ôter des soucis, tu feras pour toi tout ce que tu ferais pour ta petite chatte aimée d'Anna, et tu me raviras, car tu m'ôteras le souci de chercher tout ce qui peut te plaire en le prenant toi-même. Tu es ma gloire, mon seul bonheur, mon Dieu, la représentation de tout ce que j'ai d'orgueil, et ton bien-être, ta mise en relief sont mes seuls plaisirs. Des trois saltimbanques[2], moi seul suis resté à la fenêtre, regardant ta plume rouge et ton chapeau, quand ta voiture t'emportait vers l'archevêque de Mayence[3]. J'étais heureux comme un père qui voit son fils couronné, comme un lycéen aimant une belle dame! Hier, je pensais à toi en voyant ces lionnes *éreintées*, et j'apportais avec un délice d'amour-propre, ton cher et frais visage, ton corps si jeune, auprès de ces femmes passées. Je m'applaudissais d'aimer une belle et bonne Nini, bien fraîche, vertueuse, que la solitude et l'amour unique ont conservée!

Sois sûre que jamais tu n'auras un chagrin, que nous vivrons l'un contre l'autre, serrés comme des harengs. Je te veux toujours ce que tu es, et le bonheur doit te conserver encore longtemps à mon amour.

1. Le célèbre orfèvre, qui fabriqua pour Balzac plusieurs bijoux, entre autres la « canne aux singes » destinée à Georges Mniszech et dont on trouvera la reproduction dans : Philippe Burty, *F.-D. Froment-Meurice, argentier de la Ville* (1802-1855), Paris, Jouaust, 1883, in-4°. Cf. *le Livre*, 10 février 1883.

2. Voir la note 4 de la page 766.

3. Pendant le bref séjour de Balzac à Wiesbaden pour le mariage d'Anna et de Georges le 13 octobre 1846.

On n'ira plus chez notre sœur Moniuszko[1]. Tu n'as pas besoin de me pousser à cela. Seulement, il ne faut pas d'impolitesse.

Le 21, je dîne chez S. A. S. Véron Ier[2].

Allons, adieu pour aujourd'hui, mon minou chéri. Sois très tranquille pour ton Bengali. Il est sans existence. Il en est inquiétant. J'ai beaucoup maigri. Je suis splénétique, comme je te l'ai dit. La vie me revient d'aujourd'hui.

Dis donc à Anna que ni elle ni Georges ne me donnent d'adresse où leur répondre.

A demain. Je mettrai cette lettre à la poste.

Samedi [16 janvier].

Hier, Souverain[3] a pris mon temps, de six heures à minuit, sans rien conclure. C'est là son habitude. D'ailleurs, entre nous, la librairie dite de romans est finie, et il ne faut plus s'en occuper. Dablin est venu aussi. Enfin, dans le grand concert de mes ennuis, ma mère n'oublie pas sa partie. Elle veut être payée; elle me fait écrire et tracasser par un parent[4] et ne manque jamais une occasion de donner son coup d'épingle. Elle me sait dans l'inaction depuis un mois, et elle réclame un à-compte!

Je ne puis me tirer de là que par beaucoup de travail et pas d'ennuis. Or, les ennuis surabondent, ils éclatent de tous côtés. Si cette fois le morceau de fer trouvé ment, si je ne m'entends pas avec *le Siècle*, je serai dans des embarras qui ne peuvent être terminés que par un mois tout entier passé

1. Voir la note 4 de la page 757.

2. Le fameux docteur Véron, qui fut directeur de l'Opéra, puis du *Constitutionnel* et nous a laissé d'amusants *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. C'était un épicurien dont la table était fort réputée. *Le Constitutionnel* publia plusieurs ouvrages de Balzac : *le Cabinet des Antiques*, en 1838; *la Cousine Bette*, en 1846; *le Cousin Pons*, en 1847; la *Profession de foi politique*, en 1848.

3. Hippolyte Souverain, éditeur, 5, rue des Beaux-Arts, qui, depuis 1839, avait publié de nombreux romans de Balzac et, entre autres, ses œuvres de jeunesse non avouées, parues sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, Cf. W. S. Hastings, *Balzac and Souverain*, New-York, 1927, in-8.

4. Charles-Antoine-Sédillot, négociant, 10, rue des Déchargeurs, qui avait été chargé en 1828-1829 de la liquidation des affaires d'imprimerie et de fonderie de Balzac. Il était cousin de madame de Balzac mère. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 70, 244, 273-275.

dans mon cabinet à écrire, et c'est ce qui sera très probablement mis à exécution. Je me dirai absent, en voyage, et je resterai caché, travaillant dans notre appartement.

J'aurais voulu finir ma lettre avec des millions de caresses et de bonnes nouvelles. Il n'y a que l'amour de réel et de persistant dans ma vie. Je suis si affreusement tourmenté que, si les conditions du *Siècle* ne sont pas trop étranglantes, je les signerai, car il faut sortir du margouillis où je me trouve. Allons, adieu, loup chéri, adieu, toi que j'espère embrasser le 2 février, à Francfort, c'est-à-dire dans seize jours. Allons, sens-tu tout le bonheur que tu m'as donné? Non, tu ne seras ni ruinée, ni torturée, si tu veux suivre mes conseils, c'est-à-dire arriver dans ton appartement garni des Champs-Élysées, et n'en pas sortir, te promener aux heures noires, avec moi, et mener la vie d'*Esther*[1], quand elle était heureuse, dans les premiers jours de la rue Taitbout, sans comparaison de personne, car, à quoi comparer un semblable amour dans un cœur pur! C'est le paradis sur la terre, le paradis sans personne et avec la science.

Je t'envoie mes espérances de bonheur pour qu'elles t'enveloppent et te fortifient dans tes chers projets. Fais que ce soit irrévocable!

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Passy, 17-19 janvier 1847.]
Dimanche [17 janvier.]

Cette imbécile de Chouette a jeté mon réveil par terre et toutes mes heures de lever sont irrégulières. Ce matin, je me lève à huit heures, au lieu de trois heures du matin, et je ne puis que te dire un petit bonjour, car je pars faire des courses et des visites.

1. Esther Gobseck, dite la Torpille, l'un des premiers rôles de *la Comédie Humaine*, dans *Splendeurs et Misères des courtisanes*. Purifiée par l'amour de Lucien de Rubempré elle vivait cloîtrée dans son logis par la volonté de l'abbé Carlos Herrera l'une des incarnations du fameux Vautrin, le protecteur et le mauvais génie de Lucien.

Lundi 18 [janvier].

Hier, j'ai fait visite à Gavault, visite à Fessart; je suis allé chez Véron et chez mon architecte[1], et à la maison. Après l'assignation, les entrepreneurs menacés se sont tenus tranquilles. Aujourd'hui, le peintre va reprendre ses travaux, pour les finir le 30 de ce mois.

Adieu, car il faut que je sois à neuf heures du matin chez Perrée.

Mardi 19 [janvier].

A travers toutes ces courses et ces affaires, je fais toujours de la copie, et me voici ce matin levé à trois heures, mais sans le secours du réveil. Je ne puis le ravoir de chez l'horloger. La Chouette, en le faisant tomber, a cassé le timbre. Il s'en suit que mon sommeil est inquiet et ne répare point mes forces.

Mon cher petit Évelin, voici le résultat mesquin de ce qui se présentait comme une grande affaire.

Perrée est un Normand qui voulait, pour une somme minime et des promesses, me lier envers lui, sans qu'il le fût envers moi. *Le Siècle* a besoin de réimprimer mes œuvres pour ses abonnés, afin de les conserver, et on parlait d'acheter cent mille francs *la Comédie Humaine*, puis cinquante mille francs. Enfin, arrivé à conclure, il offrait un essai de six mois, après quoi il pouvait renoncer, et moi, j'étais engagé pour dix ans!... Et il m'offrait dix mille francs pour ce qu'il aurait imprimé en six mois!

Ton loup, sous forme de nécessiteux, de prêt à conclure, a laissé le Normand développer ses conditions léonines et lui a dit, au moment où tout allait bien pour le gérant gourmand :

— Mon cher monsieur, vous croyez donc que je suis un auteur gêné, famélique, qui a besoin de cinquante centimes? Vous m'offrez dix mille francs comptant, pour que je sois engagé à laisser réimprimer *la Comédie Humaine* dans *le Siècle*, et à la laisser exploiter par M. Perrée, et M. Perrée est maître de me lâcher après six mois d'essai, et vous me demandez encore de ne rien vendre à un autre journal!... Mais

1. Santi, voir plus haut la note 2 de la page 165.

je ne suis pas un Dutacq! Je ne suis pas un enfant, et j'ai des cheveux blancs. J'aurais travaillé vingt ans pour voir en un moment passer ma propriété entre vos mains! Mais M. Véron me prend cent feuilles de *la Comédie Humaine* pour dix mille francs, une fois imprimées et sans clauses onéreuses! Mais *l'Époque* m'en prend pour dix mille francs de la même manière! Je touche ces vingt mille francs cette semaine. J'aurais, d'ici à six mois, cinquante mille francs de *la Comédie Humaine*, en réimpressions dans les journaux, et je quitterais ma position souveraine de propriétaire, d'exploiteur à mon gré, pour vous transporter *ma propriété* pour douze ans, par un appât de dix mille misérables francs!... Dans six mois, si je suis une nécessité pour vous, vous me donnerez cent mille francs, si je veux, et j'en aurai touché cinquante mille à votre barbe!... »

Non, louploup, tu n'as jamais vu d'homme plus étonné que ce Normand trouvant un lion à crinière dans ce mouton d'auteur. C'était à peindre.

Bref, je lui ai dit : « Vous voulez essayer de mon œuvre pour soutenir vos abonnements? Eh! bien, achetez-moi soixante feuillets. Choisissez-les dans ce qui n'est pas vendu à M. Véron et vous les payerez sept mille cinq cents francs. » Il vient jeudi pour terminer.

J'avais, la veille, vendu dix mille francs à Véron, *Eugénie Grandet*, *la Grenadière*, *le Père Goriot*, *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des Courtisanes*, pour insérer dans sa *Bibliothèque choisie* du *Constitutionnel*, en devinant que le Normand voulait m'exploiter, et je voulais être prêt à lui donner sur les doigts.

Voilà, mon minou chéri, je te baise avec amour. Tout sera réalisé pour la fin de la semaine. Il était temps. J'ai vingt-cinq mille francs à payer d'ici la fin du mois : six mille francs de mobilier; treize mille cinq cents francs aux entrepreneurs; cinq mille francs de versement chez Rotschild; trois mille francs à M. Fessart, à rendre; mille francs à ma mère, etc., etc.

Ceci part aujourd'hui 19, tu le recevras le 24 ou le 25; je ne t'écrirai plus qu'à Francfort, de manière à ce que tu en trouves un paquet, le 1er, en y arrivant, car si je t'écris le 22, il n'est pas sûr que tu sois le 27 à Dresde. Tu calcules toujours

si peu les distances, que tu ne me préviens jamais à temps pour les lettres, et j'ai peur d'une lettre interceptée.

Ces traités ne seront conclus que le 21 et jours suivants, si ils se concluent, car j'ai toujours une grande défiance des affaires. Je ne pourrais t'écrire que le 24; c'est trop tard. J'attends une lettre de toi en réponse à ma dernière.

Adieu, ma chère adorée. Je t'aime de toutes mes forces et il faut travailler à vingt feuillets par jour. Je te quitte pour en faire trente, si je puis, car il faut avoir fini [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin* pour demain. Je suis obligé d'offrir ma copie à *l'Époque* par huissier, si l'on ne me paye pas, pour pouvoir la donner à la *Presse*, qui paye. C'est un monde d'ennuis et d'affaires.

Oh! quand serais-je sans obligations tournées en épées de Damoclès!... Dans ma maison, avec ma femme, et voyant les gens me venir demander mes manuscrits finis. Il faut encore toute l'année 1847 pour arriver à ce résultat; vers le mois d'octobre, il y aura une bien adorée madame de Balzac qui rayonnera dans la *petite glacière*, et qui fera fondre tous les nuages de chagrin, qui éclaircira de ses beaux yeux mes travaux, qui réchauffera la vieillesse anticipée de son loup!... Je jetterai la plume à ses pieds; je serai toute une année à ne voir que la lune de miel, et je redeviendrai le jeune enfant que j'étais!... Mon Dieu, ce plan *formé en 1843*[1] se réalisera-t-il enfin en 1847? Ma grosse, bonne, tendre et voluptueuse Ève daignera-t-elle voir qu'elle est toute la vie de son Noré? Voudra-t-elle s'assurer, de février à fin avril, quatre-vingt-dix jours d'échéance, qu'elle est son seul plaisir, comme elle est sa joie, sa force, son bonheur; que la vie n'est pas possible sans elle; qu'elle est l'âme de cette chair; qu'elle est le rayon de ses yeux, la fleur de cette existence si tourmentée? Je vis sur le *oui* que tu m'as dit. J'ai vaincu la nostalgie de mon paradis, dès que tu m'as écrit : *je viens*, et je travaille, et j'ai repris courage en me disant : « Au moins je ne mourrai pas sans être allé à Corinthe[2], sans avoir su ce qu'est notre vie

1. Lors du séjour de Balzac à Saint-Pétersbourg auprès de madame Hanska devenue veuve. Voir plus haut la note 2 de la page 165.

2. Allusion à la citation latine bien connue : « *Non licet omnibus adire Corinthum.* » Il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe, ville de plaisirs, mais de plaisirs coûteux.

d'amour sans entraves, libre, et des nuits pleines, comme à Genève[1] sans la terreur! »

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Passy, 20-21 janvier 1847.]
[Mercredi] 20 janvier.

Mon Dieu! sois mille fois bénie, mon Ève adorée! Il y a des jours où je crois à la vie, au bonheur, à un bel avenir; où je me crois jeune, plein de talent, plein d'avenir, capable de faire toute une *Comédie Humaine*! C'est quand je t'ai reconquise; c'est quand je te sens à moi! Et c'est ce qui est arrivé depuis que je sais que tu seras en route pour Francfort dans quelques jours, et que nous nous reverrons dans les premiers jours de février. Depuis cette lettre mille fois bénie, mille fois relue, depuis cette page, où tu es *moi*, où tu as de l'amour à tout oublier, eh bien, j'ai vécu, j'ai repris comme une plante mourante à laquelle on a versé de l'eau. Les feuillets s'entassent miraculeusement; en voilà quarante d'écrits en deux jours. *La Dernière incarnation de Vautrin* sera terminée demain (quatre-vingts feuillets), et, d'ici au 25, j'aurai fini *le Cousin Pons* que Véron (le grrrrand Véron, Véron le magnifique, Véron le difficile, Véron l'imbécile!), trouve être un plus grand chef-d'œuvre que *la Cousine Bette*!

Louloup, ce sont là de tes coups, de tes miracles. Cela te dira-t-il à quel point je t'aime, à quel degré (triste de certitude pour toi) tu es ma vie! Tu es si bien ma vie, que je ne supporterai guère plus de trois mois d'une dernière absence. Quand tu partiras, en avril, pour aller à Wierzchownia, je t'accompagnerai aussi loin que faire se pourra, jusqu'en Gallicie, en secret... et je reviendrai te chercher pour diminuer l'effet de cette affreuse maladie de l'âme qui s'appelle l'*absence*, et qui est une des plus horribles nostalgies inconnues à la médecine. Plus il y a de souvenirs, moins supportable, plus meurtrière elle est. Je ne t'écrivais pas : « *puissances du ciel*, etc. », je te parlais affaires, chiffons, et je me mourrais.

1. Pendant le séjour de Balzac au Pré-l'Évêque, à l'Hôtel de l'Arc à Genève, de décembre 1833 à février 1834, non loin de la Maison Mirabaud où logeait madame Hanska et aussi Wenceslas Hanski, son mari.

Mon louploup, je serais mort sans phrases et sans exagération. La vie n'était plus ni au cœur, ni au cerveau, ni dans l'estomac, ni dans la bête; elle était absente, comme toi.

Maintenant, je me sens des intérêts; je travaille, je crois à la fortune, je crois à l'arrangement de mes affaires. L'Espérance, dont notre Église fait une vertu, m'a touché de sa palme verte, et j'ai du talent, et je réponds de deux succès avec [*le Cousin*] *Pons* et [*la Dernière incarnation de*] *Vautrin*. Oh! ne tarde pas! Viens, angélique esprit de ma vie, viens, chère et bien-aimée créature, qui, à ce qu'il paraît, reçoit des coups dus à mon impatience; viens! viens! viens! De Francfort à Paris, ce ne sera qu'un embrassement! Non, tu ne te figures pas l'état de mon âme! J'avais toute cette ardeur, cette rage d'enfant auparavant; mais je ne savais pas que ma délicieuse Minette y répondait et surpassait tous les souhaits de l'enfant, de l'homme, de l'amant, du poète et du mari! Trente ans serrés l'un contre l'autre n'assouviront pas une attente de quatorze années! Mais se lasse-t-on du divin? Tu es une de ces créatures divines à moitié, parfaites au point de vue humain, qui ont le privilège d'être adorées jusqu'à leur dernier jour, adorées de tous et aimées d'un seul, ô chère perfection idéale! Vois, je t'envoie mon âme, mes désirs, ma vie, dans cette exclamation!

Adieu pour aujourd'hui, je dois travailler *à mort*, comme on dit. Le Nord est au-dessous de six cents. Nous sommes à deux cents francs au-dessous de notre acquisition, et tout ce que je t'ai prédit arrive. Il faudrait pouvoir acheter cent actions vers la mi-février, car ce sera lors à cinq cent cinquante et alors je réparerais les pertes. Sera-ce possible? Cela dépend de mes travaux.

Adieu, à demain. Ceci sera ma dernière lettre envoyée à Dresde.

Jeudi [21 janvier].

Hier, j'ai fait trente feuillets, cette nuit, je viens d'en faire dix, et, avec dix autres, *la Dernière incarnation de Vautrin* sera terminée, et *les Splendeurs et misères des Courtisanes* fini. J'ai trois mille cinq cents francs à payer samedi; *l'Époque* me les donne ce soir. Demain 22, je reprends [*le Cousin*] *Pons*, et je l'aurai fini pour le 30. Il y a cinquante feuillets à écrire.

Je n'aurai plus que *les Paysans* à terminer. En voilà de l'ouvrage abattu! Mais il faut aussi sortir de ma position. Elle n'est pas terrible. J'aurai payé vingt-cinq mille francs ce mois-ci, et j'ai emprunté douze mille. C'est trente-sept mille francs. Il faut en payer vingt-huit mille, de février à fin mars, et la maison ne me causera plus d'ennuis. Je pourrai n'y plus rien faire et attendre des jours plus sereins pour achever l'ameublement; j'y pourrai coucher et travailler, le plus essentiel sera *fini et payé*. L'essentiel c'était : *primo*, la maçonnerie; *secondo*, la menuiserie; *tertio*, la peinture; *quarto*, la couverture; *quinto*, la fumisterie; *sexto*, le pavage; *septimo*, le jardin; *octavo*, la vitrerie; *nono*, les glaces; *decimo*, le bitume; *unodecimo*, la marbrerie; *duodecimo*, la charpente. Tout cela, louploup, fait vingt-cinq mille francs, y compris l'architecte, et j'ai huit mille francs d'ébénisterie. Total, trente-trois mille francs. Eh! bien, en mars, tout sera payé. Joins à cela deux mille francs de frais (d'achat), et dix-huit mille francs de mobilier payé, c'est cinquante-trois mille francs que ton Noré aura déboursé pour l'hôtel louploup. Puis deux mille francs de boiseries, sculptures et ornements, c'est (un total de) cinquante-cinq mille francs. Et tout cela, pour une bicoque affreuse et qui en coûtera encore autant en mobilier. Oh vanité! dira ma sage Évelinette. Et quand tu verras cela, tu diras : « Comment, mon Noré, ça n'a coûté que cela? Oh, comme tu as bien fait, comme nous serons heureux là! » Voilà que je te rabâche encore mes comptes et ma maison, ma pauvre victime.

Allons, adieu. A bientôt. Dans quinze jours, à Francfort où seras-tu? Dans quel hôtel? Tu me le diras. Je t'envoie mon cœur et mon âme, et je te serre dans mes bras avec un amour d'enfant pour sa mère, de jeune homme pour sa première maîtresse, de vieillard pour sa jeune fille de vingt ans, et de Noré pour sa Line, qui vaut mieux que tout cela. Adieu, sois bénie...; prends garde à tout; soigne-toi; sois bien jolie pour moi à Francfort[1]!

1. L'intérieur de l'enveloppe de cette lettre fait du feuillet de titre de *la Dernière incarnation de Vautrin*, contient, écrits de la main de Balzac, un certain nombre de titres d'ouvrages projetés par lui. Les voici : *Le Chercheur de hasards*; *le Chasseur aux millions* (ces deux titres effacés); *l'Ambassadeur*

A madame Hanska, Hôtel de Saxe, à Dresde.

[Passy, 23(?) janvier 1847.]

N'était ce bon vieillard de peintre, à qui je promettais une séance pour sa collection demain matin, vous auriez eu pour toute réponse la nouvelle de mon départ pour Francfort, où j'aurais attendu vos ordres, car, le : *partez pour Francfort* pour être paraphrasé n'en est pas moins *despotique*. Mais j'ai promis une séance à huit heures.

Non, je n'ai pas ri, car je ne rirai jamais des souffrances imaginaires. Quoique sans causes, elles doivent être réelles et il faut avoir souffert pour écrire de semblables lignes. *Caroline* veut bien avoir la liberté de causer avec le baron, mais *Adolphe* ne doit pas même dire bonjour à *une écharpe* [1].

Je me résume : ou je pars demain et j'attendrai à Francfort les ordres de mon louploup, ou je le prie de me dire combien de temps il reste à Dresde, afin que je sache si je puis m'y renfermer et *écrire*, comme à Paris, sans voir personne, et sans aller aux *raouts* de l'Hôtel de Saxe.

Ton louploup chagrin,

NORÉ

HONORÉ DE BALZAC

(*A suivre.*)

Adam-le-Rêveur; *l'École des Bienfaiteurs*; *les Vendéens*; *les Soldats de la République*; *l'Entrée en Campagne*; *l'Homme public et l'Homme privé*; *Un Ministère.*

L'enveloppe était scellée d'un cachet de cire rouge représentant un E au milieu d'une étoile rayonnants : Ève l'étoile. La plupart des lettres de Balzac à l'Étrangère portent ce cachet (voir p. 769).

1. Allusion aux personnages des *Petites misères de la Vie conjugale.*

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE EN ANGLETERRE

Ce qu'on appelle à Londres le « Stage Land », le quartier réservé à l'industrie de la scène, ne couvre pas une bien grande étendue. Hors le West-End, point de salut pour qui vit du théâtre. Même les marchands de perruques et d'accessoires ne s'aventurent guère ailleurs. Haymarket, Piccadilly Circus, Shaftesbury Avenue, Saint-Martin's Lane, le Strand, Aldwych marquent les limites extrêmes de ce petit royaume. Les salles où l'on vend de la prose y fleurissent, mais elles ne s'épanouissent que là. Sous toutes les latitudes, les gens de théâtre sont superstitieux et se vantent de l'être. La superstition du West-End demeure vivace dans une capitale qui grandit démesurément, mais où chaque genre d'activité se localise de façon stricte. Ainsi la chicane reste groupée autour de Temple-Bar. La presse est attachée à Fleet Street.

Le jeu des locations et des sous-locations écrase sous le fardeau des frais généraux les directeurs agglomérés dans l'enceinte privilégiée. Chaque pièce nouvelle est pour l'entrepreneur de spectacles une aventure qu'il ne peut courir qu'après s'être entouré de multiples précautions, du reste illusoires. De là, une prudence timorée dans le choix des œuvres. Le « manager » du West-End, tout comme son collègue du boulevard parisien, se défie de toute originalité comme du feu. Il n'a foi qu'en la pièce qui ressemble à la pièce qui vient d'avoir du succès, mais le goût changeant des foules déjoue

toutes les prévisions et bouleverse l'art dramatique, en dépit de celui qui, fuyant le risque, fuit bien souvent la chance.

Le directeur « bien londonien » ne veut pas, ne peut pas jouer le rôle de prospecteur. Il faudra donc que d'autres l'assument. C'est ainsi que se sont créés, dans des salles excentriques égaillées dans la banlieue, de vrais laboratoires dramatiques où l'on procède à des essais, en aventurant le moins d'argent possible. Leur nombre ira sans doute encore croissant, pour peu qu'un certain snobisme, bienfaisant cette fois, s'en mêle. Ainsi, au nord de la Métropole, au lieu dit « Swiss Cottage » qui jouxte « Primrose Hill », s'est installé dans l'immeuble de l' « Embassy », disputé au cinéma, un homme qui n'a pas froid aux yeux, Ronald Adam. Avec l'aide d'abonnés fidèles, qu'anime une bonne curiosité, il s'attelle à la découverte d'œuvres ignorées, ou dédaignées autre part. L' « Embassy » n'a rien de ce que nous appellerions un théâtre d'avant-garde. Ronald Adam ne recherche point les veaux à cinq pattes, les pièces qui n'ont aucune chance de s'imposer au grand public. Ce qu'il veut, ce sont des œuvres viables et son but est précisément de démontrer leur viabilité. Il en donne vingt à vingt-cinq représentations consécutives — jamais plus —, les pare d'une mise en scène honorable et leur accorde le secours d'acteurs de premier plan qui se prêtent bénévolement à l'expérience dans l'espoir de profits ultérieurs. Cela fait un excellent départ. La course commencée à « Primrose Hill » se poursuit bien souvent au cœur de Londres. Il vient de révéler de la sorte trois actes d'un jeune auteur, Emlyn Williams, qui s'était déjà fait un nom comme comédien et que venait de signaler l'adaptation heureuse d'une pièce française : *Prenez garde à la peinture*. La comédie provençale de René Fauchois, devenue galloise en traversant la Manche, jouée au Saint-James Theatre par Edith Evans et Cedric Hardwicke, est un des grands succès de la saison.

La pièce de l'Embassy, « *Vessels departing* » (Vaisseaux en partance) a été favorablement reçue tant par la critique que par les spectateurs suburbains. On la verra dans un théâtre régulier l'automne prochain.

La scène est à Port-Saïd. Les personnages principaux sont « sang mêlé ». D'une donnée presque mélodramatique,

pleine de pièges pour un débutant, l'auteur a su faire une pièce intéressante, d'où les poncifs traditionnels sont habilement écartés. On relève bien, çà et là, quelques répliques trop accentuées, quelques traits inutilement grossis. Dans l'ensemble pourtant, le tact et la discrétion d'Emlyn Williams sauvent une partie périlleuse. Périlleuse, il va sans dire, non parce que le sujet est exceptionnel, mais parce qu'il rappelle au contraire trop de précédents médiocres dans un répertoire périmé.

Il s'agit de la tenancière d'un café voisin du port, où un Anglais jadis vint vivre, oubliant pour cette métisse, son home européen et son épouse légitime. Mais cette épouse a eu sa revanche. Elle s'est fait céder le jeune enfant né de ces amours africaines et, se sachant stérile, l'a élevé comme son fils. Plus tard, l'Anglais assagi est revenu à l'Angleterre, à sa femme et au rejeton devenu grand. Narouli-Karth (c'est la métisse) veut se venger. Il y a une histoire ancienne de vol et de prison qui complique inutilement l'exposition. Quoi qu'il en soit, la métisse décide soudain de reconquérir ce fils qui ne sait pas qu'elle est sa mère. On craint un instant que l'auteur ne perde la tête et que Narouli-Karth, puisque Narouli-Karth il y a, n'agisse comme tant d'héroïnes agressives et larmoyantes qui peuplent nos pires souvenirs de théâtre, mais cette mère indigène ne tourne point à la « mater dolorosa ». L'Anglais infidèle et regretté reste à la cantonade, comme jadis l'Arlésienne, et les deux scènes majeures du drame — celle entre les deux femmes, celle entre Narouli-Karth et son fils anglicisé — sont traitées fort raisonnablement. Le ton des répliques demeure mesuré. Les concessions aux exigences scéniques n'ont rien d'excessif.

Le dénouement par contre est trop attendu. La métisse laissera sa rivale et son fils s'éloigner sans avoir parlé. Vous l'aviez deviné. Les protagonistes : Flora Robson, une des comédiennes les plus directes et les plus sincères que possède l'Angleterre actuelle, et W. Cronin-Wilson, nanti d'un personnage anglo-turc pittoresquement dessiné, ne tombent jamais dans la déclamation. Les rôles accessoires sont amusants. Toute la troupe est bien disciplinée et peut émigrer tout entière vers le West-End.

Souhaitons au drame exotique d'Emlyn Williams le sort dont fut gratifiée la pièce pseudo-policière d'Anthony Armstrong : *Ten minutes alibi* (L'alibi de dix minutes). Anthony Armstrong a fait ses preuves. C'est un des meilleurs collaborateurs du « Punch ». Personne ne met en doute son esprit et ses comédies sont de celles que les directeurs les moins hardis pourraient accepter les yeux fermés. Mais *Ten minutes alibi* avait inspiré des craintes à tous ceux qui avaient lu la pièce. L'auteur s'était heurté à dix-huit refus catégoriques dans le West-End avant que Ronald Adam fût pressenti et se déclarât prêt à livrer la bataille. C'est que, sur le canevas usé du « Detective Play », Anthony Armstrong avait brodé quelques variations qui déroutaient les compétences. Toutes les règles du « thriller » paraissaient violées. Au lieu de proposer une énigme à la sagacité du public, de lui en cacher soigneusement la solution et de le faire participer, comme il sied, à la recherche hasardeuse d'un improbable meurtrier, ce diable d'homme n'hésitait pas à mettre, dès le début, les spectateurs dans la confidence et à leur dévoiler jusqu'aux desseins les plus secrets du criminel par le truchement d'un rêve matérialisé sur les planches. De fait, l'on assiste deux fois à l'assassinat qui constitue le sujet de la pièce. On le voit d'abord tel que le meurtrier le conçoit, exécuté avec la promptitude aisée que confère le songe, puis, au second acte, tel qu'il parvient à l'accomplir malgré des contingences différentes, des difficultés non prévues. L'intérêt naît de ce rapprochement ironique de la réalité — une réalité de théâtre, cela va sans dire — et de l'imagination. Aucun directeur n'avait vu l'originalité du procédé. Il fait toute la valeur de la pièce, car il ne s'agit point ici de littérature.

Transporté de l'Embassy au Haymarket Theatre, *Ten minutes alibi* continue, après huit mois, à faire des salles combles. Il est amusant de suivre l'effet de ces péripéties sur le public. Le rôle principal est joué par une grande horloge qui orne le panneau du fond. Le héros en avance, puis recule les aiguilles pour s'assurer un alibi qui trompera la police. Les spectateurs suivent avec anxiété la marche de l'heure sur le cadran. Ils tressaillent tous au moment opportun, lorsque retentissent les sonneries révélatrices. Au troisième

acte, rien n'importe plus que de savoir si le meurtrier échappera ou non à la police. Ce meurtrier est sympathique, car il n'a tué le joli et répugnant métèque qui lui a soufflé sa fiancée que parce qu'il a découvert en lui un pourvoyeur de Buenos-Ayres. Un soupir de satisfaction libère les poitrines féminines, lorsque Scotland Yard se retire enfin de la scène, abusé par l'ingéniosité de l'admirable assassin — aussi intelligent que brave — et que celui-ci demeure en tête à tête avec son Andromède délivrée, heureuse de l'être. Aucun des augures qui président à la destinée du Stage Land n'avait prévu cet effet.

Expliquons-nous. Le rôle des scènes d'expérimentation ne mériterait certes point d'être signalé ici, sicelles-ci se bornaient à fournir à des commerçants patentés des sources nouvelles de recettes. Ronald Adam à l'Embassy a fait maintes découvertes plus importantes dans le domaine de la littérature que ce mélodrame rajeuni, que cette pièce policière, mais l'un et l'autre cas nous paraissent très caractéristiques de ce qui se passe là-bas. Et l'on ne saurait songer à tout citer. L'actualité limite d'ailleurs notre choix.

Le West-End a d'autres rabatteurs. Deux des succès les plus considérables de ces derniers mois, les plus significatifs aussi (car ces succès intéressent vraiment la littérature), n'ont pu être obtenus que par le chemin détourné d'un groupement privé qui organise des séances sans faste, destinées à un nombre limité d'auditeurs. C'est grâce à l'initiative de l'*Arts Theatre Club* que tous les Londoniens peuvent aller applaudir au Piccadilly Theatre une pièce de Dorothy Massingham : *The Lake* (Le Lac), et au New Theatre une pièce de Gordon Daviot : *Richard of Bordeaux*.

L'*Arts Theatre Club*, qui a son siège dans Westminster, a été fondé en 1927. Il compte quatre mille membres environ, tous professionnels de la scène. Comme c'est un cercle fermé, son activité échappe aux rigueurs de la censure. Maintes pièces condamnées ont été représentées de cette façon et ont vu, à cause même de cette représentation, fléchir la sévérité de Lord Chamberlain, convié à la fête, loyalement. Ce fut le cas notammentpour une pièce charmante de JohnVan Druten : *Young Woodley* (Le jeune Woodley) et pour *les Six person-*

nages en quête d'auteur, que les Anglais ont bien failli ne pas pouvoir applaudir.

The Lake a une histoire. Fille et sœur d'écrivains notoires, Dorothy Massingham était une comédienne de talent, remarquée surtout dans les rôles shakespeariens. Tout le monde se souvient de sa Viola, dans *la Nuit des Rois*, et de sa façon touchante de dire les vers fameux : « Elle n'avoua jamais son amour et laissa son secret, comme le ver enfermé dans un bouton de fleur, dévorer l'incarnat de ses joues; elle languit dans sa pensée et, parée aux couleurs de la mélancolie, jaune et verte, elle se tint comme une statue de la Résignation sur un tombeau, souriant à la douleur. » Le passage pourrait, ou peu s'en faut, servir d'épigraphe à l'histoire que Dorothy Massingham avait contée dans *The Lake*. C'était une œuvre mélancolique et fine, qu'elle avait longtemps portée en elle et méditée, et dont elle connaissait pleinement l'importance. Trois grandes actrices s'étaient partagé les rôles marquants : Marie Ney, May Whitty, Esmé Church. Les membres du Club, blasés pourtant, écoutèrent la pièce avec tant d'émotion vraie, et la critique se montra si sincèrement élogieuse que le transfert de l'ouvrage et de ses interprètes sur une scène permanente fut décidé incontinent. C'était, soudain, la grande célébrité pour l'écrivain, après plusieurs années de travail obscur et d'attente... Quelques semaines plus tard, on trouvait Dorothy Massingham dans son appartement de Hampstead, asphyxiée par le gaz d'éclairage. Un réchaud ouvert, tout près d'elle. Le verdict du « coroner » fut : « Suicide commis au cours d'un accès d'insanité temporaire. » Elle avait souffert d'une grippe qui l'avait affaiblie et déprimée, mais elle paraissait guérie. La veille encore, elle avait fait des projets, devant des parents et des amis.

L'héroïne de la pièce, Stella Surrege, est une jeune fille insatisfaite. Des tourments secrets la hantent. Son entourage l'excède et elle essaie vainement de s'évader de la vie quotidienne. Ni la peinture, ni la musique n'ont été des dérivatifs suffisants. L'amour l'a également déçue, car l'homme qu'elle est bien près d'écouter, est un égoïste, marié au surplus et richement marié, qui n'entend pas briser au profit d'un caprice une chaîne légère et dorée.

Stella se ressaisit tout à coup et se résout elle aussi au mariage. Au cours des fiançailles, elle se met à aimer celui qu'elle avait choisi presque au hasard et qui se révèle digne de ce choix. Elle n'ose encore avouer cet amour, dont elle espère le salut. Le bonheur est là, tout près. Une fois unie à ce fiancé qui attendait patiemment que son heure fût venue, l'inquiétude l'abandonne. Est-ce le havre désiré? Mais l'auto qui emporte les mariés d'une heure, chavire dans la boue automnale et noie le compagnon à peine conquis, l'amant promis, — dans les eaux sombres d'un lac artificiel creusé dans le grand parc du domaine familial. Un lac, faut-il le dire, symbolique plus encore que réel et dont l'héroïne avait justement redouté le voisinage pour sa triste, et brève, et silencieuse aventure d'amour.

Le dernier tableau la révèle, toujours taciturne, sollicitée par l'onde perfide au point de souhaiter s'y ensevelir aux côtés du disparu, puis ramenée à la vie, à une douleur calme, par la voix d'une parente âgée, dont on devine que la sagesse est faite d'un déchirement pareil et ancien, mué peu à peu en souvenir tolérable.

Il passe dans cette tragédie — c'est ainsi que l'auteur l'a intitulée — des réminiscences de Tchekhov, et de tout le théâtre slave. Ce heurt des choses hostiles et des êtres effarés, ce pouvoir quasi maléfique d'une vieille maison, d'une mare noire, cela nous ramène aux œuvres brumeuses, chargées de mystère et de pessimisme dont la génération actuelle a, nous dit-on, secoué l'influence. C'est, d'ailleurs, la partie la moins bonne d'une œuvre qui peut sembler à d'aucuns anachronique, mais qui touche par son accent personnel et dont la valeur est certaine. Cette valeur réside dans maintes notations psychologiques très ingénieuses, dans une analyse assez profonde de la tristesse et de ses causes. Relevons aussi — car la pièce est prodigue en contrastes — la ferme et souple peinture des caractères. Ces caractères tiennent de bien près à la vie. Le personnage de la mère de l'héroïne, autoritaire, bornée, exigeante, mesquine, méticuleuse même dans le deuil et dans les larmes, est singulièrement vivant. Notons au surplus l'exactitude de quelques épisodes comiques. Tout le début du second acte forme un intermède fort amusant qui ne paraît

pas trop déplacé dans ce pathétisme déployé. C'est, pour fêter le mariage de l'héroïne, une réception sous la tente... une tente arrosée de pluie dans un jardin balayé par les rafales. L'affolement de la famille, la mauvaise humeur des invités, l'hypocrisie mondaine modelant les attitudes, les propos cruels, ou frivoles, ou simplement indifférents, la ruée enfin devant le buffet : tout cela, prestement évoqué, prouve que Dorothy Massingham était aussi douée pour la comédie que pour le drame. Mais quel directeur eût osé prévoir, malgré cette halte dans la catastrophe, que ces péripéties lugubres, avec le spectre de la mort à l'arrière-plan, eussent pu attirer des milliers et des milliers de spectateurs? On a dit et répété partout — à Londres comme ailleurs — que seul un spectacle gai peut « faire de l'argent ». On a dit aussi que l'Anglais fuit le spectacle des pleurs et que rien n'est plus loin de son tempérament que la délectation morose. On a dit... Mais que ne dit-on pas?

Le succès, plus bruyant encore peut-être, de *Richard of Bordeaux* donne un démenti non moins étonnant à tous les axiomes qui courent les coulisses. Un sujet historique, traité sérieusement, sans souci de paradoxe ni de satire; des scènes politiques; une rencontre avec Shakespeare sur un terrain souvent foulé par les discussions. Une égale horreur de l'enflure et du pédantisme archéologique. Aucune concession aux préférences que l'on attribue généralement au public. Aucun répit sentimental; aucune réplique passionnelle; pas le moindre reflet de sexualité. Faute irrémédiable. Le seul personnage féminin passe dans la pièce ainsi qu'un fantôme léger et son influence sur le héros demeure purement spirituelle.

Cette chronique presque austère, dépourvue d'agréments adventices, retrace l'évolution d'un caractère royal à travers les contigences et sous la pression des événements. On n'a raconté nulle part les rencontres de l'auteur avec les « managers », mais on devine ce qu'ils auraient pensé de son texte si celui-ci leur avait été soumis. Gordon Daviot, on sait aujourd'hui que c'est une femme, était tout à fait une inconnue lorsque l'Arts Theatre Club tira son nom et son œuvre de l'obscurité. D'aucuns prétendent qu'elle est une

institutrice écossaise, mais les mieux informés d'entre ses admirateurs avouent ne connaître pas grand'chose d'elle. Cette pointe de mystère contribua peut-être à créer un mouvement de curiosité. Le manuscrit de la pièce fut apporté aux organisateurs par John Gielgud, un jeune tragédien qui venait de jouer le Richard II de Shakespeare. Les représentations d'essai ayant donné des résultats encourageants, John Gielgud prit le soin d'indiquer à l'auteur les changements qui s'imposaient dans la conduite de l'intrigue. Lorsque *Richard of Bordeaux* reparut au New Theatre, le drame se déroulait avec plus de rigueur et l'on avait substitué aux rideaux indigents de la création des décors élégamment stylisés. La pièce est aujourd'hui montée avec un goût très raffiné.

Elle s'ouvre en l'an de grâce 1385. Le fils du Prince Noir, le petit-fils d'Édouard III, est un adolescent encore. C'est un monarque frêle, aux gestes félins, que traversent de brusques enthousiasmes suivis de dépressions morbides. Nourri de poésie, altéré de beauté, l'idée le domine d'une réconciliation avec la France, l'ennemie héréditaire, et d'une paix féconde. Mais ses oncles — Lancastre, York et Gloucester — exigent la poursuite de la politique traditionnelle. Ils sont tyranniques. Ils sont péremptoires. « Mon grand-père fut terriblement prolifique », soupire le jeune roi. L'entourent et le réconfortent la reine Anne de Bohême, subtile et jolie, son tuteur Simon Burley, le chancelier de la Pole et Robert de Vere, comte d'Oxford, l'ami cher, le courtisan voluptueux, le poète délicat qui, si l'on en doit croire l'histoire, ou la légende, introduisit à la cour d'Angleterre l'usage du mouchoir.

La pièce couvre douze années. Richard de Bordeaux est vaincu dans cette longue lutte. Sa rage nerveuse n'épargne par les coups, mais elle s'use devant la ténacité des adversaires. Le dénouement le montre seul, terrassé. Anne, son bon ange, la douce Anne est morte. Il a dans un accès de colère exilé Oxford et on lui a arraché ses vieux et sages conseillers. Dans un cachot de la Tour, il signe son abdication en faveur de son cousin Bolingbroke, un militaire tout d'une pièce qui sera le roi Henri IV. Il prend le chemin du château de Pontefract, où la mort l'attend, un sourire résigné aux lèvres, car l'ironie du destin ne lui échappe point.

Les derniers tableaux souffrent de la comparaison avec le drame du grand Will qui commence, chronologiquement parlant, là où le drame nouveau est près de se clore. *Richard II* est une des plus belles créations shakespeariennes. Certains vers chantent dans toutes les mémoires anglaises. Ceux que prononce Jean de Gand échauffent le patriotisme des écoliers depuis plus de trois cents ans. Miss Gordon Daviot dont les vertus littéraires sont discrètes — la simplicité et une sorte de clairvoyance loyale qu'elle utilise à élucider une personnalité — ne peut songer à se mesurer avec la grande éloquence élisabéthaine, ses orages et son lyrisme. Elle n'y prétend point du reste. Elle paraît savoir exactement jusqu'où ses forces la peuvent porter. Cette modestie lui sied. Ce n'est point déjà si commun d'avoir réussi dans une tâche que tout conspirait à rendre stérile. La fortune lui sourit. Les directeurs vont se disputer les œuvres qui dormaient dans ses tiroirs. John Gielgud et sa partenaire, Gwen Ffrangcon-Davies, une actrice à la voix harmonieuse, aux attitudes ployantes, se montrent pour elle des collaborateurs inimitables.

Les directeurs craignent le drame historique. Par contre, les comédies anecdotiques et les biographies dramatisées sont considérées comme des fétiches. Depuis que Robert Browning et Elisabeth Barrett ont triomphé six cents fois de suite au Queen's Theatre, tout le West-End est persuadé que la vie sentimentale des grands écrivains romantiques forme une matière théâtrale inépuisable. Qui dira les raisons d'une vogue? Tous les dramaturges se jettent en même temps sur les mêmes héros. Cette année, ce sont les sœurs Brontë qui sont l'objet de tous les hommages. Tous les cabinets directoriaux sont submergés de manuscrits qui font revivre Agnès, Emily et Charlotte parmi les landes désertes de Haworth. Et nul biographe n'omet l'épisode de la pension Heger, à Bruxelles. Ainsi Clemence Dane a donné *Wild Decembers* (Décembres sauvages), une succession de scènes vigoureuses, bien construites, avec des personnages très acceptables, qui s'expriment congrument. Les lettrés, les « high brows » comme on dit là-bas, ont applaudi, mais le commun des mortels n'est guère venu voir la pièce. Une actrice belle et téméraire, bien connue des cinéastes, Dyana Wynyard,

improvisée directrice en un tournemain, n'a pu la maintenir sur les planches de l'Apollo Theatre. Cependant l'on disait merveille de la façon dont elle se tirait d'affaire et dont surtout Beatrix Lehmann (la sœur de Rosamund, la célèbre romancière) jouait le rôle terrible d'Emily Brontë.

Les *Brontës* d'Alfred Sangster ont la vie plus dure, encore que la pièce soit d'une qualité moindre. Voici longtemps déjà qu'elle occupe la scène du Royalty Theatre. A Birmingham, on annonce la création de *The Brontës of Haworth*, de John Davison. La veine n'est pas tarie. L'érudition épluche encore les lettres des trois recluses, dispute sur les tares constitutionnelles de Branwell, écorne à son profit la gloire de l'une ou l'autre sœur, épuise en vain l'énigme de cette famille tourmentée par le génie créateur. Les solitudes de Hurle-Vent ne préservent point les tombes sacrées de l'indiscrétion des touristes, de la voracité sans pitié des commentateurs.

Il y a des pièces qu'on met à l'affiche sans hésiter. Celles d'Ivor Novello sont de ce type. On dit couramment à Londres que la verve de ce comédien-auteur, qui a l'oreille du public, rappelle la verve de Sacha Guitry, mais le rapprochement n'est point flatteur pour l'écrivain français. Ivor Novello a moins de fantaisie, d'aisance, de grâce désinvolte, et il est des domaines où Sacha Guitry évolue sans effort qui sont interdits à notre Anglais. Lorsqu'il se borne à badiner, sa réussite est certaine. Il offre exactement au spectateur moyen ce qu'il réclame. A cet égard, *Fresh Fields* (Champs nouveaux), dont on a célébré la trois-centième au *Criterion* est une réussite complète. L'auteur décrit avec bonne humeur la ruine qui s'abat sur deux nobles sœurs — les filles d'un duc, s'il vous plaît — perdues dans un hôtel trop vaste de Belgravia Square. L'une est une veuve dont le mari ne fut point irréprochable et qui en a eu un fils, fort gentil, mais incapable de résister à l'adversité. Fin de race. L'autre se fane intacte, en proie aux regrets, aux désirs inavoués.

Une famille de coloniaux, bien pourvue de « banknotes », sainement, énergiquement vulgaire, se rue à l'assaut de cette aristocratique indigence. Ces Australiens n'y mettent pas les formes qu'observèrent jadis les Américaines débarquant chez l'abbé Constantin. Après les complications que l'on pressent,

tout finira le mieux du monde, c'est-à-dire par une double mésalliance. Le jeu, alertement mené par deux comédiennes expérimentées, Ellis Jeffreys et Lilian Braithwaite, qui savent comment on lance une réplique au parterre, ne manque point d'agrément. Le tout est, pour le spectateur qui sait, en prenant son billet, le genre de plaisir qu'il va goûter, de ne point exiger d'Ivor Novello ce qu'il ne peut donner.

On voit ce même auteur manquer singulièrement de perspicacité humaine, lorsque l'ambition le prend d'aborder un large thème sentimental. C'est ce qui lui advient dans *Proscenium* qu'on joue au Globe Theatre. Il a beau prodiguer son charme de comédien (il est son principal interprète), faire appel à la sensibilité contagieuse de Fay Compton, une des vedettes féminines que Londres aime le plus, mettre des mots à l'emporte-pièce sur les lèvres de Zena Dare, une transfuge de la « Musical Comedy » dont la moindre intonation soulève les éclats de rire, le discord demeure évident entre la manière de l'auteur et le sujet qu'il a entrepris de traiter. Il passe son temps à l'esquiver.

Une comédienne quadragénaire épouse un tout jeune homme dont elle a aimé le père, tué à la guerre. Elle fait de son petit mari, qui se lasse d'être un prince-consort, un comédien. Ce comédien est guetté par les jeunes actrices de la troupe. Il arrive bientôt à éclipser sa directrice. Celle-ci se voit atteinte à la fois dans son cœur de femme et dans son amour-propre de comédienne. Contrairement à toute vraisemblance, le dénouement est heureux. On ne saurait pousser plus loin le scrupule de ne faire au spectateur nulle peine, même légère...

Mordaunt Shairp, un des noms qui s'imposent fortement à l'attention, nous paraît être un écrivain d'une autre envergure. Les pièces que cet universitaire écrit pour se délasser, ne constituent jamais des victoires faciles. On remarqua beaucoup *The crime at Blossoms* (Le crime de la Villa des fleurs), voici deux ans. L'idée de cette fantaisie satirique était assez originale. Le procès de l'appétit des foules pour les scènes d'horreur s'y trouvait fait avec esprit. Chemin faisant, l'auteur n'épargnait point les brocards à ceux de ses confrères qui empruntent les thèmes de leurs comédies aux faits divers des grands journaux.

Sa nouvelle pièce risquait de mécontenter le public, voire de le choquer, mais les auditoires anglais apprennent à ne plus s'offusquer de rien. Au surplus, Mordaunt Shairp est homme de goût. Il sait doser l'audace. Le titre : *The green Bay-Tree* (Le Laurier vert) est emprunté à l'Ecclésiaste. Le Laurier vert, c'est le méchant qui triomphe dans le mal et que le doigt de Dieu flétrit. Même teintées d'ironie, des allusions de ce genre rassurent presque toujours un auditoire protestant.

Dulcimer, le héros, est un esthète aux gestes calculés, à la voix mourante, qui acheta jadis, après l'avoir entendu chanter dans une église, un petit garçon à un père ivrogne. Le chanteur précoce grandit à ses côtés. Il le grise de luxe, l'efféminé, l'énerve, brise sa volonté au point de le rendre incapable de toute activité. Le jour où ce joli jeune homme s'éprend d'une jeune fille et veut l'épouser — et la loi des contrastes fait que cette jeune fille soit presque virile, exerce un métier et gagne sa vie — le Dulcimer en question manifeste une étrange jalousie. Il annonce froidement à son pupille éberlué qu'il ne peut plus compter sur lui pour la matérielle, et la matérielle du pupille comprend pas mal de choses. On voit alors le dispensateur du luxe nécessaire jouer avec le pauvre gosse comme le chat avec une souris. Personne ne réussira donc à tirer le garçon de ces griffes fines et puissantes? La fiancée lutte en vain. Le père négligent, touché par un repentir inattendu, jure de délivrer le prisonnier. Il va jusqu'à brûler la cervelle au redoutable tuteur, mais il est trop tard. Dulcimer, même tué, continue d'exercer son mystérieux pouvoir. Nous voyons le jeune homme congédier sa fiancée, se confiner dans les appartements du mort et répéter les gestes, les manies, les tics de celui-ci...

On discute beaucoup ce curieux ouvrage dont la tenue littéraire est d'ailleurs irréprochable. Même ceux qui ne l'approuvent point reconnaissent la probité de l'auteur. Celui-ci considère son héros avec l'impassibilité de l'entomologiste étudiant les mœurs d'un insecte insolite. Frank Vosper, acteur consommé, fait de Dulcimer, une figure inoubliable et cohérente.

Sir Barry Jackson a renoncé à la direction du *Queen's*. Le fondateur du Birmingham Repertory Theatre n'a plus, à

Londres, de théâtre permanent. La pièce de Bernard Shaw dont nous avons parlé ici même l'an dernier, *Too true to be good* (Trop vrai pour être beau), chaleureusement acclamée au festival de Malvern en août 1932, ne parvint pas à plaire aux habitués du West-End. La pièce de Somerset Maugham qui lui succéda ne bénéficia pas longtemps de recettes importantes. D'aucuns considèrent pourtant, et non sans raison, *For Services rendered* (Pour services rendus) comme l'œuvre capitale de l'auteur.

C'est un tableau désolant de l'après-guerre. Une famille provinciale a payé lourdement son tribut au fléau mondial. Le fils unique est aveugle. Le fiancé de la fille aînée a été tué au front. La fille cadette a épousé, pendant les hostilités, un gars de la campagne qui portait bien l'uniforme, mais dont la vie civile dédore l'auréole. La plus jeune ne peut espérer trouver un mari dans une petite ville où les mâles éligibles se sont raréfiés et d'où l'argent s'est retiré.

L'œuvre respire une sorte de grandeur farouche et désespérée. Les personnages sont gouvernés par une fatalité implacable qui les pousse soit au mutisme, soit aux frénésies. Deux actes sur trois retentissent des éclats hystériques par quoi se traduit la démence de l'héroïne. Le public moyen refusa d'accepter cette image pessimiste de la société actuelle.

Mais Sir Barry Jackson ne renonce pas à la lutte. Il vient de donner à Malvern une œuvre inédite de James Bridie : *The Sleeping Clergyman* (Le Pasteur endormi). Après l'avoir soumise au public de Birmingham, il compte bien, si le verdict est favorable, la montrer au public londonien. Son petit théâtre provincial demeure pour lui un précieux champ d'expériences.

James Bridie est un auteur original et souple. Henry Ainley a joué de lui un drame assez macabre, qui a fait du bruit et dont Robert Knox, l'anatomiste, était le personnage central. Par deux fois, il a diverti et mystifié le public londonien en racontant à sa manière des épisodes de l'Écriture; *Tobie et l'Ange, Jonas et la Baleine* constituent de fort piquants mélanges de raillerie à froid et de lyrisme contenu. Un des tableaux de Jonas avait pour décor la paroi qui tapisse l'estomac du monstre. Et la baleine parlait. L'auteur lui prêtait

un discours à la manière de Bernard Shaw qui fut une des attractions de cette soirée exceptionnelle.

Aujourd'hui James Bridie s'attaque à un problème grave, celui de l'hérédité. Médecin de son état, la discussion des théories scientifiques est tout à fait son affaire. Il invente une famille de savants dont, à deux reprises, une bâtardise semble menacer l'intégrité. En 1867, meurt un jeune médecin écossais que passionnait la théorie des « germes ». Il possédait une espèce de génie divinatoire, mais, rongé de tuberculose, ruiné par la boisson, il disparaît avant d'avoir pu donner sa mesure. Il a eu le temps toutefois de séduire et de rendre mère la sœur de son ami, le docteur Marshall. Une petite fille vient au monde qui est élevée par son oncle. A peine nubile, elle suit les traces de sa mère et tombe dans les bras d'un jeune homme de condition basse, à la fois servile et insolent, hypocrite et vantard, qui exerce sur elle une fascination mêlée d'épouvante. Un jour, lassée de lui, lassée d'elle-même, elle se débarrasse de son amant par le poison, puis, après avoir mis au monde des jumeaux, un garçon et une fille, elle se jette du haut d'une falaise. Toute cervelle férue d'eugénisme envisagerait sans remords la suppression immédiate d'enfants sur qui pèse une aussi effarante hérédité : tuberculose, alcool, folie, assassinat, suicide. Tout s'y trouve. De fait, le jeune homme paraît avoir développé en lui tous les vices ancestraux, mais, après une jeunesse cahotée, il devient un grand savant et l'humanité lui doit d'être débarrassée d'un mal contagieux, rapidement propagé, qui la menaçait d'extermination totale. Le petit-fils réalise ce que le grand-père eût dû être et sa sœur jumelle est un modèle d'intelligence, de droiture, d'austérité consciente... Et le vieux docteur Marshall, quasi centenaire, qui a contemplé l'étrange évolution de cette branche collatérale, de conclure : « Dieu est un fort bon biologiste. »

Très bien mise en scène, interprétée par des acteurs qui comprennent toute la portée des déclarations que l'auteur leur prête : Robert Donat, Ernest Thesiger, Dorice Fordred, la pièce est de celles qui peuvent passionner l'opinion. Les idées qu'elle remue sont dans l'air. James Bridie leur donne une forme essentiellement dramatique, malgré le procédé

panoramique que son sujet lui impose. Il sait composer un dialogue. Son texte est nerveux, incisif, condensé, avec, ça et là, le choc quasi-électrique d'un mot qui illumine toute une scène et précise son sens. C'est, comme on dit, « du beau travail ». Il faut espérer, pour l'honneur du théâtre anglais, que le public londonien ratifiera l'opinion des auditeurs spécialisés que Malvern convoque à son festival annuel.

Sir Barry Jackson mérite cette revanche. Depuis vingt ans, la littérature dramatique n'a pas eu de meilleur artisan dans le Royaume-Uni. Ce qu'il est parvenu à faire à Malvern est unique. Tous les étés, il attire dans cette petite ville d'eaux une élite d'écrivains, d'artistes, d'amateurs enthousiastes, que l'amour du théâtre rassemble. A leur intention, il exhume des textes oubliés et les fait revivre pour un soir aux feux de la rampe. Cette année, avant d'en arriver à la pièce de James Bridie, illustrant l'époque contemporaine, les auditeurs avaient passé par les étapes suivantes, dont la succession forme comme un résumé de l'histoire du théâtre en Angleterre : un mystère rédigé en vers édifiants et naïfs, *la Conversion de saint Paul*, qui date du xve siècle; *Gammer Gurton's Needle* (L'aiguille de grand'mère Gurton), une comédie villageoise, avec de bien amusants détails de la vie journalière, qu'un universitaire anonyme composa en l'an de grâce 1575; *The fair Maid of the West* (La jolie fille de l'Ouest), une romanesque et folle action dramatique où Thomas Heywood accumule les aventures maritimes, les méprises sentimentales, les travestissements et les reconnaissances (1630); *All for Love* (Tout pour l'amour), la tragédie la moins régulière de John Dryden et que, pour célébrer les amours d'Antoine et de Cléopâtre, il écrivit en décasyllabes blancs, selon la tradition élisabéthaine, et non en alexandrins rimés, à la manière française, comme il avait coutume de faire (1678); *The Love-Chase*, un imbroglio amoureux de Sheridan Knowles, le fournisseur ordinaire des grands acteurs romantiques (1837); et enfin *The Dancing Girl* (La danseuse), de Henry Arthur Jones, une des pièces qu'on admira le plus à la fin du règne de la bonne reine Victoria. Toutes productions en un mot qui furent fameuses en leur temps, qui sont aptes à le dignement représenter et que nul directeur ne songerait à monter autre part.

Pour apprécier toute la signification de l'œuvre entreprise par Sir Barry Jackson, il faut ne pas ignorer que le West-End théâtral vit uniquement de nouveautés et que le répertoire, même celui qui n'est fait que de chefs-d'œuvre, y est fort négligé. Par exemple : pour applaudir du Shakespeare, il faut aller dans la banlieue, soit tout au sud, soit tout au nord, dans un des deux théâtres populaires — The Old Vic (L'ancien Victoria Hall) et Sadler's Wells voués par Lilian Baylis aux drames de l'immortel Will. A moins que l'on ne préfère pousser jusqu'à Stratford, berceau du barde, pendant les semaines anniversaires, ou jusqu'à Norwich où Nugent Monk entretient jalousement le culte du maître dans une salle aménagée sur le plan des scènes élisabéthaines, le *Maddermarket Theatre.*

Le soin de perpétuer la mémoire des grands dramaturges est laissé entièrement à l'initiative privée. En avons-nous fait voir assez pour que l'on comprenne que celle-ci ne se montre point indigne de cette confiance? Ajoutons encore ceci : tant que l'été règne et tant que les nuits sont belles, Sydney Carrol, un directeur qui a des lettres, à qui Londres doit de connaître la *Martine* de Jean-Jacques Bernard, organise dans Regent's Park, parmi les verdures du Jardin botanique, des représentations en plein air où Shakespeare est brillamment fêté.

Nous avons vu jouer ainsi *A Midsummer Night's dream* (Le songe d'une nuit d'été) sur des pelouses veloutées, parmi des buissons que caressait la lumière des réflecteurs. Quelle joie d'entendre les vers ailés se répandre dans l'air nocturne, sous un ciel troué d'étoiles. Phyllis Neilson-Terry faisait Obéron. Les amoureux dupés (John Laurie et Margareta Scott, Jack Carlton et Agnès Lauchlan) se poursuivaient en vain dans les gazons, et Puck (Leslie French), le torse bronzé, des cornes de faune sur la tête, surveillait leurs ébats en écartant les branches d'un arbuste, qu'une brise légère faisait frémir.

ROBERT DE SMET

L'EXPÉRIENCE ROOSEVELT

Il n'est point toujours facile de louer les grands de ce monde, mais cela est toujours alléchant, car cela rapporte.

Il est aisé de les blâmer et c'est une gageure où l'on gagne souvent.

Il est malaisé de les comprendre car leur grandeur en impose, et le bruit confus dont ils sont entourés rend obscur le sens même des mots dont ils se servent et que cette clameur transforme en oracles ou en sottises, parfois en oracles-sottises.

De tous les grands hommes du temps présent M. Roosevelt est assurément le plus mystérieux, car il est le plus entouré, le plus expliqué, le plus disert et le plus rusé. Il sait si bien nourrir la curiosité de la foule d'une infinité de détours, de réticences et d'explosions que nul n'y comprend plus rien. Et l'on se rattrape en l'admirant bouche béante, ou bien en le déchirant à belles dents.

Je n'ai point ici le dessein, ni l'espoir, de porter sur M. Roosevelt un jugement définitif, car il n'y a sur terre et dans l'histoire rien de définitif que la mort, et M. Roosevelt est bien vivant; je ne chercherai même point à donner de son œuvre une idée complète, mais, puisqu'il n'est aucun bien terrestre plus rare et plus précieux que la compréhension, je m'efforcerai de présenter une peinture simple de cette grande aventure dans laquelle il est lancé et qui, malgré des apparences déconcertantes, ambiguës et gigantesques, est une entreprise assez simple, et fort bourgeoise.

M. Roosevelt, de l'avis unanime de ceux qui le connaissent, est un politicien. Il ne fut jamais dans les affaires, et comme avocat il n'atteignit point les sommets. Jadis il fit de bonnes études à l'excellente Université Harvard, et depuis il continua à s'entourer d'amis intelligents, qui ne se lassèrent point de lui et dont il ne se lassa pas. Il est évident qu'il ne recherche ni les plus grands esprits, ni les plus puissantes personnalités, et qu'il se passe d'eux sans difficulté. Son intelligence, très vive, est habile plus encore qu'elle n'est puissante; et elle sait se servir des idées plus aisément qu'elle n'arriverait à les posséder.

C'est dire qu'il ne faut point chercher chez M. Roosevelt un grand système de philosophie politique et économique. Ce n'est point du tout le philosophe de Rembrandt, qui, du fond de son trou noir, où perce à peine un rayon d'or pâli, reconstruit le monde par la seule force de son imagination clairvoyante et souveraine. Il serait plus juste de le comparer à la bonne cuisinière venue pour faire un « extra » et se trouvant au milieu d'une cuisine qu'elle connaît mal, entourée d'ingrédients et de flacons qui ne lui sont pas familiers, et ayant à faire un dîner impromptu pour une masse de gens affamés et mal élevés, alors que le boucher et le boulanger sont en retard. Elle n'a qu'une idée claire : faire le dîner, puis le servir au bon moment, et elle y réussira. Pour cela elle accomplira des gestes rapides, innombrables et apparemment magiques pour le profane.

Mais ne lui demandez pas sa philosophie. Elle serait capable, par désir de plaire, de vous répondre.

Sachez que seul son dîner lui importe.

Si vous voulez comprendre M. Roosevelt, comprenez d'abord qu'inflation, Europe, internationalisme, nationalisme, étalon-or, fraternité des peuples, ne l'empêcheront jamais de dormir. Il veut la prospérité des États-Unis. Il la veut constamment et uniquement. Le reste, en somme, n'est que gestes.

Il s'entoure d'idées en 1933, comme d'autres se sont jadis entourés de machines. Ses idées lui servent à réparer les machines, qui ne semblent pas capables de se réparer elles-mêmes. Ses idées en réalité sont des idées-instruments et l'on pour-

rait les nommer des idées-trucs, si cela était poli. Ce ne sont jamais des idées-principes. C'est pourquoi il est si injuste de présenter M. Roosevelt comme un bolchéviste, un radical, ou un esprit dangereux. Comme tous les bourgeois d'Amérique (et tout le monde en Amérique est un bourgeois passé, présent ou à venir), il veut la prospérité.

Comme eux tous il veut l'obtenir avec le moins de désordre et de changement possible; il la souhaite même plus ardemment qu'eux tous, car il est un bon politicien, il sait que les démocraties ne cessent de réclamer des réformes dont elles ne manquent pas de s'indigner tout aussitôt qu'elles ont été réalisées.

On pourrait aussi discerner parmi ses préoccupations constantes le souci de faire le contraire de ce que fit M. Hoover. Et en cela il n'est point différent de la masse du peuple américain. Mais il est plus souple que la masse du peuple américain, et si, pour réussir il lui faut suivre la même route que M. Hoover, reprendre une initiative de M. Hoover, s'il doit aussi faire une brusque volte-face et avoir recours à une mesure brutale, il n'hésite pas à le faire, car M. Roosevelt *veut* arriver a un résultat. Par là il manque d'esprit parlementaire. Il veut réussir; il veut penser qu'il réussira, il veut le faire penser, et le faire voir comme un événement fatal. Gentiment un ami lui disait : « Avec ce que vous avez entrepris, vous serez le plus grand ou le pire de tous les Présidents que l'Amérique a connus. — Non, répondit-il, je serai le plus grand ou le dernier. »

Au moment où il arriva à la Présidence, les catastrophes vinrent au-devant de lui et le prirent par la main. Tout s'écroulait; sa tâche n'était point très difficile, il fallait d'abord rassurer les gens et leur prêcher, leur imposer, si besoin était, le calme et la sérénité. Franklin Roosevelt le fit admirablement. Il a le don du sourire, que rien ne remplace en politique — ni aux enterrements.

La foule était affolée, il chercha à la rassurer; il lui donna des paroles calmantes, des assurances apaisantes. Lui-même était calme et plein d'espoir. Ne pouvait-on pas espérer que l'on était arrivé au fond du trou, et que la réaction, la fameuse reprise des affaires, tant attendue et tant promise, se produi-

sant enfin en Amérique et dans l'Univers, où déjà, de-ci, de-là, on en apercevait les premières lueurs.

Mars fut un mois de tâtonnements et d'attente, le President se mettait au courant, explorait le terrain à droite et à gauche, et se renseignait. Ses habitudes d'esprit, son intelligence, ses ambitions le portaient à souhaiter un grand mouvement mondial à la tête duquel il se mettrait. Le commerce n'était-il pas une activité qui voulait du champ et l'Amérique, la plus grande productrice de l'Univers, n'était-elle pas intéressée au premier chef à voir l'Univers renoncer aux étroites barrières douanières? Sur cette base il engagea des conversations, des négociations.

Mais le mois de mars s'écoula, et le mois d'avril commença sans apporter aux États-Unis d'amélioration sensible dans la situation économique. Cependant la situation politique s'assombrissait, le Congrès tenait séance, il était talonné par ses électeurs, il talonnait le Président; à tout prix il réclamait du nouveau, « de l'action », et Franklin Roosevelt, qui connaît la politique, savait que s'il permettait au Congrès de prendre l'initiative, il était perdu, il ne pourrait plus jamais gouverner, et avec lui le pays était perdu, personne ne gouvernerait plus. Il se hâta donc d'arracher l'initiative au Congrès. Pour cela il en fut réduit à faire ce que les plus audacieux, les moins raisonnables, et les moins respectés désiraient. Il fut amené à adopter le programme des parlementaires qui se sentaient le plus talonnés par leurs électeurs et qui représentaient les plus mécontents parmi les citoyens des États-Unis.

C'est ainsi que l'Amérique abandonna l'étalon-or.

Assurément en avril 1933 le dollar était menacé, nul ne sait s'il eût pu se maintenir longtemps, mais chacun sait aussi qu'il pouvait sans doute se maintenir plusieurs semaines ou plusieurs mois. Ce qui ne pouvait durer, c'était la situation des députés élus par les circonscriptions rurales endettées, et par des fermiers dont les hypothèques arrivaient à échéance. Or cela représentait près d'un tiers du peuple américain. Le seul moyen rapide de les sauver et de diminuer leurs dettes paraissait être de diminuer la valeur du dollar lui-même. L'inflation apparut comme un remède magique. M. Roosevelt l'adopta. Mais là encore tandis que nombre de ses

conseillers en faisaient un principe, lui n'y voyait qu'un truc.

A ce sujet on a beaucoup parlé de révolution. Le terme n'est point juste. Assurément une inflation dont le but avoué est de rendre plus facile le paiement des dettes est un procédé pour transférer les richesses acquises d'une classe possédante à une autre classe. Il est passablement révolutionnaire. Mais il serait injuste de ne point tenir compte de l'idée profonde du Président : il connaît bien les États-Unis et il a voyagé; il estime donc que ce continent, avec ses 130 millions d'habitants, recèle assez de ressources pour fournir à chacun les objets dont il a besoin, le bien-être qu'il réclame, la prospérité qu'il souhaite et même la richesse dont il rêve. A ses yeux, les États-Unis disposent d'une ample provision de minerais, terres arables et forêts. Rien ne manque; il n'y a d'autre problème qu'un problème de répartition. Ceux qui possèdent ne dépensent plus assez, ceux qui voudraient dépenser ne possèdent point assez. Les capitalistes sont trop prudents, les ouvriers et fermiers trop dénués. Le Président, ayant ainsi analysé la situation, décida d'obliger les capitalistes à dépenser et de rendre possible aux ouvriers et fermiers de dépenser. Du reste, il espérait que les capitalistes eux-mêmes y trouveraient du profit en fin de compte. L'inflation fut donc annoncée pour le bien de tous, avec l'espoir que ses résultats finaux compenseraient les sacrifices que ses premiers effets imposeraient aux capitalistes.

Pour cela, on devait organiser avec soin. Durant mai et juin le Congrès et le Président travaillèrent avec amour, avec zèle et non sans quelque incohérence à l'organisation de l'inflation.

On fit une loi pour autoriser le Président à changer le taux du dollar et à diminuer celui-ci de la moitié de sa valeur.

On en fit une autre pour hausser le prix des produits agricoles; l'État taxerait les consommateurs, et répartirait le produit de ses taxes chez les fermiers, à condition que ceux-ci diminuent l'étendue et la quantité de leurs cultures. Ainsi la population rurale trouverait sa situation améliorée; elle payerait ses dettes en dollars dépréciés, elle recevrait un plus grand nombre de dollars de ses acheteurs, et une prime du gouvernement. Les fermiers pourraient recommencer à acheter à l'industrie.

On fit une autre loi pour donner aux ouvriers et employés des bénéfices analogues; l'industrie devrait dorénavant diminuer le nombre d'heures de travail, et augmenter la paye de tous ses salariés, sauf les chefs d'industrie. Ainsi la population urbaine, elle aussi, disposerait de ressources nouvelles pour acheter, les sans-travail trouveraient de l'emploi et rentreraient dans la classe des acheteurs; l'industrie verrait ses sacrifices promptement récompensés par une augmentation foudroyante de ses affaires.

Le Président lui réservait aussi une autre faveur pour l'allécher. Il était prêt à laisser dormir les anciennes lois contre les « trusts », qui empêchaient les producteurs de s'entendre entre eux et maintenait le principe de la concurrence. Surveillées par l'État, les industries pourraient s'organiser en monopoles, éviter les dépenses que leur coûtait la concurrence, et systématiser strictement leurs ventes. Une organisation centrale, promptement instituée à Washington, aiderait les industriels et commerçants à rédiger des « codes » pour fixer les conditions du travail dans chaque branche d'industrie, ou de commerce, délimiter le domaine de la concurrence « loyale » et contraindre les producteurs à s'entendre entre eux.

Vers Washington se précipitèrent aussitôt un flot de commerçants avides d'avoir leurs codes.

Le cycle semblait ainsi parfait : grâce à l'inflation, tout le monde se sentirait plus riche et disposé à dépenser, industrie et agriculture en profiteraient.

Grâce à l'inflation et à la loi agraire, les fermiers auraient de nouvelles ressources, ils pourraient acheter à l'industrie.

Grâce à l'inflation, à la loi industrielle et aux codes, les ouvriers et citadins auraient de l'argent en poche et pourraient acheter.

Grâce à la hausse des prix, aux codes et à la prospérité de l'industrie, les capitalistes recommenceraient à toucher des revenus.

Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Après 100 jours de session, le Congrès se sépara satisfait de cette grande œuvre et le Président partit pour naviguer sur le yacht *Amberjack*. Il ne restait plus qu'à utiliser toutes les lois ainsi votées et à obtenir les résultats désirés.

Une difficulté inattendue se présenta. Quand il avait en vue un relèvement économique mondial et qu'il espérait une reprise spontanée des affaires aux États-Unis, le Président avait préconisé une stabilisation des monnaies, un abaissement des tarifs douaniers et une entente internationale à Londres.

Par malheur, le temps avait coulé; entre son programme d'avril, qu'il n'avait pas eu le temps de dénoncer et son programme de juin qu'il n'avait pas eu le temps de promulguer, le conflit était flagrant et M. Roosevelt en juillet ne se souciait plus de stabilisation, il ne savait pas encore où il lui faudrait fixer son dollar, il ne désirait plus un abaissement du tarif douanier américain, car les nouvelles lois allaient amener une hausse des prix américains et rendre nécessaire une hausse du tarif; enfin une entente internationale l'intéressait peu comparativement à un prompt relèvement aux État-Unis.

Il n'était disposé à se préoccuper de l'étranger que dans la seule mesure où l'étranger était prêt à adopter sa méthode et à faire hausser le prix des matières premières, dût-on pour cela avoir recours aux sacrifices les plus graves, et à l'inflation elle-même. M. Roosevelt le souhaitait, il y poussait, on pouvait croire à certains moments qu'il l'exigeait. La France et l'Europe continentale se regimbèrent, l'Angleterre et son Empire applaudirent un instant, mais enfin les uns et les autres se dérobèrent et M. Roosevelt fut laissé à son œuvre de relèvement national, et de nationalisme économique.

Il se mit en besogne tout de suite pour exécuter son programme. Malgré les moyens compliqués que Roosevelt utilisait, le plan était clair. Il s'agissait bonnement de procéder à une nouvelle distribution de la richesse américaine; en obligeant ceux qui avaient des réserves à les dépenser, en sorte que ceux dont le temps était libre et le ventre creux eussent du travail et pussent, grâce au travail, remplir l'un et l'autre. Il s'agissait ensuite, grâce à ce travail, et si tout allait bien, de créer de nouvelles richesses, dont les anciens possédants pourraient bénéficier. En effet, on ne leur prenait point leur argent à la russe, parce qu'il est supposé coupable d'être riche, mais à l'américaine, parce qu'il est supposé bon d'être riche, et que le plus grand nombre doit être riche. Avec un

clin d'œil, le Gouvernement semblait dire à ceux qu'il sacrifiait : « Nous vous ôtons cette portion de votre fortune pour sauver le reste, et pour vous permettre d'en acquérir une autre plus tard ». Et c'était bien à cela qu'il visait. Il prétendait même le faire avec l'assentiment des anciens possédants et sans rien leur imposer. Un dictateur économique, choisi par le Président, trônait à Washington, prêt à recevoir ceux qui volontairement viendraient lui demander ses instructions. Sans doute était-il tout prêt à pourchasser ceux qui ne viendraient pas à lui, mais il souhaitait que sans contrainte, l'on vînt à lui et beaucoup vinrent à lui. A ceux-là il fournissait des « codes »; sortes de statuts corporatifs, qui réglaient le nombre d'heures de travail des ouvriers, en les diminuant, leur paye, en l'augmentant, les conditions de la concurrence honnête, en la limitant. En fait, le but immédiat de tous ces codes était d'imposer aux industries une hausse des salaires instantanée et qui précédât la hausse des prix.

Le Président et ses conseillers voulaient arriver à rétablir cet équilibre délicat, grâce auquel les salaires augmentant plus vite que les prix des objets, le public achète naturellement et sans se préoccuper. L'inflation promise allait bientôt amener une hausse générale de la vie, il fallait se presser de faire hausser les salaires avant que les denrées eussent commencé leur ascension. D'où la hâte du Président et du général Johnson à entraîner toutes les principales industries d'Amérique dans ce mouvement. Pour y parvenir, Franklin Roosevelt fit à la radio un discours aimable, plein de promesses directes et vagues, et de menaces lointaines et précises; on institua une affiche-décoration destinée à parer toutes les boutiques et maisons qui acceptaient les codes : un aigle bleu sur fond blanc, et cette devise : « Je fais mon devoir. » Et les villes en quelques jours se pavoisèrent d'aigles bleus, on en vit à toutes les devantures, sur les autos, et jusqu'aux chapeaux des dames.

Dès la fin de juillet on constatait que le nombre des sans-travail diminuait; les bureaux de charité et les œuvres de secours privées voyaient s'éclaircir leur clientèle; le premier résultat que le Président visait était atteint. On avait créé des emplois nouveaux, on avait fait place pour plus de travailleurs.

Il fallait maintenant obtenir qu'ils achetassent sans tarder. Une campagne s'engageait dès la fin de juillet qui dure encore. Partout on pousse le public à dépenser, et le Gouvernement vient de créer un corps spécial d'experts, de comptables et de statisticiens, que l'on a réuni en hâte à Washington, malgré la chaleur torride, afin qu'ils tiennent jour par jour le président au courant du volume des achats. S'il augmente régulièrement le pays est sauvé et l'Administration triomphe; s'il reste stable ou diminue, c'est la faillite du Président et de son plan.

L'espoir est répandu partout, les chemins de fer signalent une amélioration sensible, la plus grosse compagnie de construction automobile, la « General Motors », a vendu en juillet 1933, 190 p. 100 de ce qu'elle vendait à pareille époque en 1932, les textiles sont pleins d'animation après quatre ans de marasme et les grands centres, tels que New-York et Chicago, donnent l'impression d'une reprise d'activité. Quant aux fermiers, la politique Roosevelt, aidée par une récolte exceptionnellement mauvaise, a si bien fait monter les prix de leurs denrées qu'ils se contentent de bénir le ciel et le Président.

On peut donc espérer et attendre une réussite, temporaire du moins, de l'expérience Roosevelt, mais ce ne sera là qu'une première étape, car les objets que l'on liquide actuellement se vendent encore aux anciens prix et furent fabriqués sous l'ancien système. Deux périodes critiques vont encore se présenter, si août se déroule sans encombre.

Octobre, car à cette date on commencera à écouler les produits manufacturés dans les conditions fixées par les codes, c'est-à-dire à des prix bien plus hauts. Il faudra que les industriels se résignent à gagner fort peu sur chaque objet, ou que le public accepte de payer plus cher. Le gouvernement poussera les marchands à faire des sacrifices, et les plus gros, eux, dont les réserves sont solides, y consentiront afin de conserver leur clientèle et de se concilier le gouvernement; les petits, qui n'ont point de réserves, feront faillite, soit qu'ayant haussé leurs prix, ils ne vendent plus rien, soit qu'ayant baissé leurs prix il ne puissent plus faire leurs frais. Il faut s'attendre en octobre à bon nombre de faillites qui engloutiront les affaires

les plus faibles, et qui engloutiraient le plan Roosevelt si elles étaient trop nombreuses.

Cette période critique peut se dérouler sans trop d'encombre, car en l'absence du Congrès qui ne siégera point encore, le Gouvernement, nanti des pleins pouvoirs qui lui ont été impartis pour ces mois, se trouvera sans doute assez fort pour galvaniser les gros industriels et soutenir bon nombre des petits. En tous cas il disposera toujours de la presse et pourra dissimuler les points les plus sombres.

En décembre ou janvier arrivera l'épreuve finale. Tous les prix auront haussé; et il faudra bien que le public achète. Il se rendra compte enfin de la portée de l'expérience Roosevelt, dont il ne voit encore que les horizons brillants. Nourriture, vêtements, jouets, plaisirs, tout se vendra au prix nouveau. Le fermier et l'ouvrier, à peine sortis de la misère, se résigneront sans doute à acheter, mais le petit employé, le professeur, le médecin et l'avocat, dont les salaires loin d'être augmentés par la politique Roosevelt auront été réduits, se trouveront dans une position difficile, ou misérable, et cette classe moyenne, si vaste et si forte en Amérique, ne peut manquer de protester. Elle voudra des salaires plus hauts. Elle ne pourra s'en passer. Alors arrivera la vraie crise, alors le Président se trouvera de nouveau entouré de politiciens qui le supplieront d'avoir recours à l'inflation pour payer tous ces mécontents. Mais s'il cède, le dollar risquera de sombrer. Alors Franklin Roosevelt montrera s'il est bien le grand homme d'État, que ses admirateurs louent, ou l'homme politique trop rusé que ses ennemis décrient. Il ne s'agira plus de sourire; la radio même sera impuissante. Il faudra dire « oui », ou « non ».

Crise d'août, crise d'octobre, crise de décembre, le Président Roosevelt et les États-Unis vivront, durant les six mois qui viennent, en une transe perpétuelle d'espoir et d'inquiétudes. Entouré de ses conseillers, de ses lois, de ses méthodes, de ses statisticiens, le Président sera astreint à une vigilance incessante, il n'aura point une minute de répit.

Pourtant il aura peu à craindre des attaques de ses adversaires politiques. Le parti républicain a été trop durement atteint par les élections de 1932 pour être dangereux en 1933,

et l'erreur que commet M. Hoover de se croire encore le chef de ce parti et de l'opposition rend fort aisée la tâche de M. Roosevelt.

Il devra craindre plutôt les attaques de ses amis, les démocrates; il en est bon nombre à qui sa personne n'inspire guère confiance, et à qui son programme inspire une franche répulsion : l'ancien gouverneur Smith ne l'a pas caché, non plus que M. Newton D. Baker. D'autres, pour être plus discrets, n'en sont pas moins inquiets, irrités. Et les journaux commencent à railler, à s'agiter. Malgré son admirable maîtrise de la presse, le Président ne peut réussir à étouffer tous les murmures. On entend chuchoter çà et là que le plan du Président est contraire aux lois économiques et se terminera par une catastrophe brutale, que le premier résultat de ses codes est de renforcer partout les syndicats, et de rendre la production difficile et coûteuse, que le Sud où la vie était encore bon marché et les salaires modérés ne pourra s'adapter brusquement à ces hauts gages et ces prix de revient élevés sans une crise aiguë. Enfin, parmi les industriels les plus puissants, les codes rencontrent une vive résistance. On a eu grand peine à les faire accepter par la « Steel Trust »; M. Ford refuse de les admettre et des milliers d'autres cherchent à s'y dérober. Depuis quelque temps déjà, le plus grand journal de l'Est, le *New-York Times*, suit avec une défiance qu'il ne cache pas les démarches du Président, et le plus grand hebdomadaire des États-Unis, le *Saturday Evening Post*, dans son numéro du 18 août, publie un article de Garet Garrett, où ce journaliste fameux conclut en ces termes :

« L'idée de balayer les barrières douanières pour amener un grand renouveau du commerce mondial a été brusquement abandonnée pour l'idée de bâtir un tarif douanier infranchissable, afin de protéger un programme de relèvement strictement national.

» On a voulu dévaluer le dollar pour rendre les produits américains économiques à l'étranger; mais en même temps on voulait par cette dévaluation les rendre coûteux pour l'acheteur américain.

» On veut hausser les salaires pour augmenter le pouvoir d'achat de l'ouvrier, mais on veut aussi hausser les prix grâce

à l'inflation, qui du même coup diminue le pouvoir d'achat du travailleur; on se contredit.

» Par la loi bancaire on prétend sauvegarder à jamais les dépôts des clients, mais par la loi Thomas on vise à transférer de la classe créditrice à la classe débitrice cet argent des clients qui est en dépôt dans les banques... » et la liste des contradictions et impossibilités gouvernementales continue. Elle se termine par ce paragraphe : « Le 23 avril le gouvernement offrait 500 millions de dollars de bons du trésor à 2 7/8 pour cent à trois ans et les recommandait particulièrement, comme étant payables en or... Trentre-trois jours plus tard, par suite d'une résolution du Congrès, le Gouvernement résiliait ce contrat et répudiait l'idée de payements en or... Une banque de Wall-Street qui ferait exactement ce que le Gouvernement des États-Unis vient de faire avec cette émission pourrait être poursuivie en justice, conformément à la nouvelle loi bancaire votée par le Congrès. »

Ainsi de proche en proche, sourdement, mais d'une façon assez générale, le mécontentement se répand dans les classes bourgeoises. Elles commencent à comprendre qu'en mettant toutes choses au mieux et en acceptant les prévisions les plus optimistes, les ouvriers et fermiers profiteront de la méthode nouvelle immédiatement, les gros industriels pourront l'utiliser, tandis qu'eux-mêmes en souffriront tout de suite et n'auront guère l'occasion d'en tirer jamais parti. Ils seront impuissants à résister et à protester efficacement, si la haute finance et la haute industrie ne se joignent point à eux, et si les ouvriers et paysans restent satisfaits. Mais s'il se produisait un arrêt quelconque dans l'amélioration promise par M. Roosevelt, un violent courant d'opposition se manifesterait à l'instant.

Il le sait fort bien, c'est pourquoi il veut se réserver des forces et des armes. Il souhaiterait de stabiliser le plus tôt possible, pour donner au commerce national et international une base plus sûre, mais il reculera le plus longtemps possible une stabilisation définitive, pour pouvoir recourir à l'inflation, si la clameur populaire devient trop forte, et si l'industrie a besoin d'un nouveau stimulant. Toutes les adresses, toutes les ressources de la politique, tous les subterfuges de la méthode

économique, tous les artifices de la presse, il les emploiera pour remonter son peuple au moral, au physique. Et nul ne peut dire où il s'arrêtera.

En ce moment il semblerait qu'il est décidé à ne se laisser arrêter que par le succès, ou par la mort.

Les idées de M. Roosevelt sont fort simples; mais les méthodes que lui offrent ses collaborateurs sont complexes et contradictoires. La campagne qu'il a entreprise est fort logique, les démarches auxquelles il s'est livré apparaissent comme fort incohérentes. Il bat tous les buissons pour en faire sortir la prospérité; et s'il ne l'effarouche point, il n'est pas impossible qu'il réussisse.

Pour peu que ce mouvement de reprise dans les affaires, que l'on constate en ce moment aux États-Unis, tienne à des causes plus profondes que l'intervention gouvernementale, son programme a des chances de succès. Les difficultés et les antinomies disparaîtront, comme il l'espère, dans le mouvement de la vie qui emporte tout avec elle, le bien, le mal, et même la vie. Si au contraire la reprise est purement artificielle et factice, fabriquée, les États-Unis, malgré leur richesse immense, leur population énorme, docile et travailleuse, connaîtront une aggravation de la crise après une amélioration de quelques mois, et alors le Président ne pourra plus rien.

Pour l'instant il donne un exemple éclatant de la foi de l'homme dans l'homme et dans l'intelligence humaine. Grâce à son adresse, il a évité la dictature; il a louvoyé entre l'internationalisme et le nationalisme; il a suspendu la démocratie sans la répudier et il a endormi le parlementarisme tout en le caressant. Il a sauvegardé le capitalisme tout en l'écorniflant; il en a respecté l'essence, sans en admettre les principes. Au nom de la justice, il a pris une série de mesures qui ne tenaient nul compte des droits acquis et des papiers signés, mais dans tous ses propos il a témoigné le plus grand respect à la justice.

Ce faisant il a paru insolite, original et révolutionnaire, — non point à cause de ses décisions et de ses actes en eux-mêmes, — mais à cause de la mise en scène dont il les orne.

M. Roosevelt vise les mêmes buts que tous les gouver-

nements du monde, satisfaire les foules avides de bien-être et jalouses des riches, sans trop irriter ceux-ci, sans avoir recours aux méthodes sanglantes et gâcheuses du communisme et sans détruire l'initiative individuelle. Mais la tâche de M. Roosevelt est bien plus difficile que celle des gouvernements anglais, français, allemand, ou italien, car il se trouve en face d'une bourgeoisie et d'une aristocratie économique plus énergiques, mieux organisées pour se défendre et plus habituées à l'individualisme commercial que celles d'Europe.

Il lui faut donc, pour les convaincre et les contraindre, employer des méthodes plus brillantes, où promesses, menaces, théories générales et affirmations hardies se mêlent bizarrement.

L'Europe n'y comprend rien et se choque inutilement. Elle attache beaucoup d'importance à ces gestes et formules, qui ont tout juste une valeur transitoire, et elle répète naïvement la phrase que M. Roosevelt répond en Amérique, afin d'entraîner avec lui, par la peur, la bourgeoisie rétive : « le Programme Roosevelt est un effort décisif et suprême ».

Il est douteux que cette vue apocalyptique de la situation américaine soit justifiée. Malgré la crise, le pays reste fort riche. Il n'est assurément pas menacé par le communisme. Il est avide de se relever, mais, s'il ne se relève pas avec M. Roosevelt, il trouvera quelqu'autre chef.

On comprend pourtant que celui-ci veuille être le Sauveur, et que, pour y parvenir, il soit prêt à tout. Il ne demande qu'à être sage, conservateur, parlementaire, démocratique et fidèle à l'étalon-or, si le Destin le lui permet.

Mais il ne se refusera point à suivre le Destin, là où le Destin l'entraînera. C'est à celui-ci, à celui-ci seul qu'il faut demander le mystère des plans de M. Roosevelt, et un verdict sur sa grandeur.

BERNARD FAY

L'HISTOIRE

Au temps des dieux. — Une ville aux objets perdus. — Deux papes de la Renaissance. — La censure théâtrale sous la Restauration. — Un dictateur.

On ne sait plus la mythologie. Le malheur n'est pas grand pour qui ne s'intéresse qu'au temps présent. La mythologie ne joue plus un grand rôle dans la littérature et dans l'art. On peut visiter le Salon, même celui des Artistes Français, sans être très embarrassé. Mais nos classiques comme nos musées, sont pleins d'embûches pour qui n'a pas quelque familiarité avec les habitants de l'Olympe et les héros de la Fable. On ne peut pourtant nous demander de relire la mythologie par demandes et par réponses qu'on distribuait en livres de prix sous Louis-Philippe, d'autant plus qu'elle est pudiquement expurgée à l'usage de la jeunesse. A ceux qui éprouvent le besoin d'une initiation plus rapide, plus moderne et moins épurée que celle du *Télémaque*, on pourrait recommander *Les Dieux du paganisme* du comte Henri de Vibraye (Hazan).

D'abord l'illustration en est à la fois très fine et très documentaire : trente-deux planches hors texte d'après les vases grecs. L'auteur s'est refusé le plaisir d'emprunter ses gravures aux œuvres d'art célèbres, non pas seulement parce qu'elles sont rebattues et que l'Hermès de Praxitèle ou la Vénus de Milo se trouvent partout, mais aussi parce qu'elles n'étaient pas connues des masses populaires. Tout le monde n'avait pas en ces temps reculés le loisir ou le moyen d'aller voir les

temples d'Olympie ou de l'Acropole, tandis que tout le monde avait sous les yeux les figurines tracées sur les vases usuels. Et ces figurines, qui reproduisaient souvent des tableaux illustres, sont presque toujours d'une pureté de dessin, d'une grâce d'attitudes qui ajoutent le charme à l'enseignement. Nous savons par elles comment les Anciens se représentaient les dieux. Nous comprenons que le culte essentiel était celui de la beauté, beauté souvent profane, mais n'y a-t-il pas toujours quelque chose de divin à un certain degré d'idéal?

Ce petit livre n'est pas pour les écoles enfantines. Il ne met pas de feuilles de vigne aux olympicoles, il ne dissimule pas le tour orgiastique que le mystère de la procréation, grande préoccupation des sociétés primitives, donnait à beaucoup de cérémonies païennes. Les Grecs primitifs étaient grossiers et Aristophane n'est pas encore très délicat. Le ton de M. de Vibraye est plus volontiers sceptique et mondain, à la manière d'un Ovide plutôt que d'un Virgile, mais il est vraisemblable qu'au siècle de Périclès il n'aurait pas été déplacé dans la meilleure société. Le cortège des Panathénées n'avait rien d'une procession dans un cloître. Les grands Mystères avaient évidemment un caractère plus élevé. M. de Vibraye nous en donne une idée, notamment de ceux d'Eleusis, aussi précise qu'il est possible de le faire dans le vague des renseignements venus de l'antiquité. Les mauvaises langues diront que si le secret des initiations a été si bien gardé pendant douze siècles, c'est que les femmes n'y étaient pas admises, ou du moins n'y étaient admises que bien rarement et jamais complètement, encore que Déméter et Perséphone, deux des divinités qui y présidaient, fussent des déesses.

M. de Vibraye n'est pas un spécialiste de l'antiquité. Il a publié naguère un volume fort intéressant sur un de ses lointains ancêtres, *le chancelier de Cheverny* (Hazan), conseiller cher à Henri III et à Henri IV. Abordant un terrain tout différent, il aurait pu se trouver dépaysé. S'il s'agissait d'une thèse de doctorat, on ne manquerait pas de relever un lapsus. « Les Panathénées, dit-il, avaient lieu tous les cinq ans, la troisième année de chaque olympiade. » Comme les olympiades répondaient à un cycle de quatre ans, il est clair que les Grandes Panathénées, célébrées la troisième année de chaque

olympiade, ne pouvaient avoir lieu tous les cinq ans. De même Orion, dans notre hémisphère boréal, n'est pas visible en été. Mais laissons ces vétilles. Ce guide de l'Olympe est écrit pour les gens du monde en qui subsiste une aimable survivance de « l'honnête homme » du XVIIe siècle. Ils pensent, comme M. de Vibraye lui-même, qu'il « serait désolant de laisser tomber dans l'oubli les croyances de ceux qui ont créé la civilisation dont nous vivons encore ». Si le mot « croyances » paraît exagéré, vu l'élasticité de la mythologie grecque, mettons « traditions ». En tout cas, celui qui les ignore restera à la porte du temple classique, il en a perdu la clé.

***

On a égaré tout récemment une ville très connue. On croyait savoir où les archéologues l'avaient mise après toutes les formalités requises. Ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vue vivaient tranquilles sur son sort. Elle avait été dûment fouillée, inventoriée, cataloguée, localisée. On en avait numéroté les éditions successives avec écriteau spécial pour Troie VI, celle qui répondait à l'*Iliade* aux avant-dernières nouvelles. A peine quelques incrédules avaient-ils protesté contre les identifications catégoriques de Schliemann, revues et corrigées par M. Doerpfeld, savant patenté en la matière. On en était là hier; on était heureux, on ne discutait plus la question homérique, le poète avait été définitivement ressuscité par Victor Bérard et la colline d'Issarlik était, sinon la ville de Troie, au moins sa citadelle.

Contre l'assimilation d'Issarlik à la ville de Troie elle-même, il y avait en effet un gros argument. La colline d'Issarlik est vraiment trop petite. Dans une série d'articles parus dans le *Journal des Savants* et recueillis en une belle plaquette d'un piquant intérêt, *A la Recherche d'Ithaque et de Troie* (Geuthner), M. Georges Seure est favorable à la thèse des opposants. Il publie une photographie aérienne des « ruines de Troie », prise pendant la guerre par l'escadrille des Dardanelles et restée inédite jusqu'ici. La colline d'Issarlik représente à peine deux hectares. C'est peu pour une grande ville capable de résister dix ans à toutes les attaques des Grecs coalisés. Comment,

dans un grossier triangle de 200 mètres sur 160 loger les 10 000 défenseurs indiqués par Homère comme originaires de la cité même? M. Doerpfeld ne s'en charge pas. Il suppose qu'au pied et autour d'Issarlik s'étendait à 20 ou 25 mètres plus bas, la ville proprement dite, sur 1 000 mètres de long et 800 de large, ce qui lui donnerait 80 hectares. C'est plus sage, mais c'est une simple conjecture et l'on n'a retrouvé aucune trace de ville quelconque dans ce périmètre hypothétique. Ce n'est pas la preuve absolue qu'il n'y en a pas eu, car tout n'a pas été fouillé et des quartiers populaires, sans monuments, pourraient, au bout de trente siècles, n'avoir laissé guère de vestiges. Malgré tout, c'est une présomption défavorable.

Une autre constatation est également troublante. Il n'y a pas entre Issarlik et la côte de l'Hellespont assez de place pour situer les épisodes de l'*Iliade*. Il faut en effet ranger les 1 186 bateaux grecs sur le rivage avec une protection appropriée, installer le camp d'une armée de 100 000 hommes couchant sous la tente, enfin ménager entre le camp des assiégeants et les murs de la ville assiégiée la plaine où ont lieu les rencontres. Tout cela est impossible de ce côté. On est condamné à supposer que le camp des Grecs se trouvait non pas au nord de Troie, mais au sud-ouest, non pas sur l'Hellespont, mais sur la mer Égée, et c'est ce que suggère, en désespoir de cause, M. Doerpfeld. La difficulté, c'est que, dans l'*Iliade*, c'est bien l'Hellespont qui est indiqué. Il faudrait donc admettre que le nom d'Hellespont s'appliquait aussi à la partie de la mer Égée qui est au sud et en dehors de l'Hellepest au sens propre du mot, — les Dardanelles d'aujourd'hui, — ce qui n'est pas du tout démontré.

A ces arguments contraires à l'identification de Troie et d'Issarlik s'en opposent d'autres qui ont aussi leur valeur. C'est ce qui fait le charme de l'archéologie. D'abord les anciens, au moins à l'époque classique, ont toujours placé Ilion à l'actuel Issarlik. C'est là que Xerxès, Alexandre, César sont venus saluer le grand souvenir épique. Sans doute, ils n'étaient pas forcés de croire à l'authenticité de toutes les reliques qu'on leur exhibait, pas plus qu'à Sparte les touristes ne prenaient au tragique l'œuf pondu par Léda. Mais ils ne

doutaient pas de l'ensemble. Il faudrait remonter bien haut pour trouver l'origine de l'erreur, si erreur il y a. Sans doute, il y avait des sceptiques dont Strabon s'est fait l'écho, et Strabon n'est pas négligeable, mais il reste à expliquer comment les fouilles opérées sur tous les points qui paraissent possibles n'ont rien donné. Issarlik a au moins un avantage : c'est d'exister. Tant qu'on n'aura rien trouvé ailleurs, il sera difficile de se prononcer résolument contre Issarlik.

Prétendre conclure alors que les archéologues les plus qualifiés sont en désaccord serait plus que téméraire. M. Seure, hostile à Issarlik, fait des remarques précieuses et qui restent justes dans l'une et l'autre hypothèse. Pour étudier la topographie homérique, il faut avant tout s'en rapporter à Homère. La topographie homérique peut être imaginaire, il se peut qu'Homère n'ait jamais vu le site qu'il décrit, il se peut aussi que le site ait changé entre le siècle où se place le siège de Troie et celui où lui-même a vécu, mais il est sûr en tout cas qu'il se le figure avec précision et se tient fidèlement à l'image qu'il a vue ou qu'il a conçue. Donc les grandes lignes de la topographie homérique ne peuvent être cherchées en dehors du texte. Mais ceci dit, n'oublions pas qu'Homère est un poète épique, non un officier d'état-major. Il n'est pas non plus un archéologue, soucieux de tel détail dont se préoccupera la postérité.

La ville est trop petite pour l'épopée. Soit, mais l'exagération n'est-elle pas naturelle aux poètes et même aux Orientaux qui ne sont pas poètes? Une bande de corsaires attaque et détruit un poste qui gênait ou interceptait le commerce par l'Hellespont. Le fait originel a pu être minime, il a pris dans la mémoire des peuples de la mer des proportions surnaturelles comme les travaux d'Hercule, l'expédition des Argonautes, le retour d'Ulysse. La *Chanson de Roland*, elle aussi, a un point de départ modeste qui n'en est pas moins réel. Est-ce à dire qu'on pourrait tracer d'après elle le plan du col de Roncevaux et retrouver l'endroit où Roland a sonné du cor?

***

M. E. Rodocanachi vient d'enrichir son histoire de la Rome pontificale d'un volume nouveau, aussi vivant et illustré avec le même goût que les précédents. Il est consacré aux deux successeurs immédiats de Léon X : *Les Pontificats d'Adrien VI et de Clément VII* (Hachette). C'est pour la papauté une période bien ingrate. Comme souverain temporel, le pape, depuis l'intervention de Charles VIII en Italie, est de plus en plus entraîné dans les grands conflits européens. Sa faiblesse lui permettait encore de faire figure tant qu'il ne s'agissait que des affaires italiennes, mais elle éclate cruellement quand la lutte a pour protagonistes le roi d'Espagne, le roi de France, l'empereur d'Allemagne. Dans le duel entre Charles-Quint et François Ier, l'État pontifical pèse peu. Il est jeté dans la balance, mais incapable de la faire pencher. Et si le pape est un saint homme préoccupé de sa mission évangélique, il n'est ni compris, ni respecté. C'est le cas d'Adrien VI.

C'est le dernier pape étranger à l'Italie. Il est aussi le dernier qui ait gardé son nom en montant sur le trône de Saint-Pierre. Le Conclave l'a choisi faute d'avoir pu s'entendre sur un autre. On l'a choisi bien qu'il fût absent, peut-être parce qu'il était absent. On connaît trop bien les autres pour en espérer les réformes nécessaires au spirituel comme au temporel; on compte sur cet austère Flamand, grand théologien, pieux comme un moine, ami de Charles-Quint dont il a été le précepteur et dont il est pour lors l'homme de confiance en Espagne. On avait besoin d'un pape économe, vertueux, sans famille à pourvoir. Adrien VI était tout cela. On trouva vite qu'il l'était trop parce que chacun en tout temps demande la suppression des abus, à condition de n'en pas souffrir.

Léon X avait été artiste et prodigue. Il laissait la caisse pontificale vide. Il avait mis en gage tout ce qui pouvait l'être. Il avait même été au delà : la mitre célèbre de Paul II était restée dans le trésor, mais les pierreries étaient fausses. Il fallut emprunter sur les tapisseries de Raphaël pour enterrer le pape. L'ordre paraissait merveilleux dans Rome lorsqu'on n'y constatait qu'un assassinat par jour. Pendant l'interrègne, les choses se gâtent; il fallut écarteler deux Napolitains qui

avaient sur la conscience 116 meurtres. En avril, on en compte 5 ou 6 par vingt-quatre heure; en mai, c'est le record avec 25 tués en deux jours.

Adrien d'Utrecht, évêque de Tortose, alors en résidence à Vitoria en pays basque, est élu le 9 janvier 1522 après treize jours de conclave et trente-neuf d'interrègne. Les voyages n'étaient pas faciles. L'élu apprend officieusement son élection le 24 janvier, officiellement le 9 février; le 16, il accepte après une hésitation non feinte. Comment gagner Rome? Dissuadé de passer par la France vu la guerre entre François Ier et Charles-Quint, il prendra la voie de mer. Il lui faudra près de six mois pour le trajet, exactement 169 jours (12 mars-29 août). Il trouve Rome en triste état : la peste y enlevait 100 personnes par jour, 1 700 maisons étaient proclamées contaminées sur 9 000 en tout. On avait hâte de voir le pape prendre les rênes, il n'y a pas de pire anarchie que celle d'une autocratie sans chef. Adrien lui-même, dans une lettre autographe à Charles-Quint pour décliner une entrevue, avait invoqué entre autres cet argument : « J'arions grand désir de veoir votre Majesté et il n'y a chose en ce monde de laquelle je princissions plus grande consolation, mais comme je vous aimons d'amour paternel, je désirons non plus avoir icelle consolation que mettre vostre personne en autang dangier de maladie. Le temps est tant chaud qu'il est à craindre que, si vous veniez à diligence, il vous ferait mal, et si à communes journées, vous tarderiés beaucoup en chemin et fauldrait fort attarger nostre allée à Rome. » Le pape Adrien VI était polyglotte, il parlait le latin, le flamand, le français, l'espagnol, moins bien l'italien. On remarque ici la forme grammaticale alors à la mode (je vous aimons) et aussi la prononciation restée dans certaines régions rurales (j'arions grand plaisir).

Les papes n'ont pas le don des miracles. Adrien VI ne peut ni chasser la peste, ni remplir les coffres. Aux cardinaux qui se plaignent de n'avoir pas assez de revenus, il répond avec conviction et opportunité : « J'aime la pauvreté. » C'était vrai pour lui, mais eux n'avaient pas les mêmes goûts et les mêmes habitudes. Il n'aime pas non plus les longs discours, grande privation dans un milieu où on ne fait guère autre chose. Il

supprime les emplois inutiles, réduit les *palafrenieri* (officiers du protocole) de cent à six, porte des chaussures de cuir; ces sages restrictions ne lui font point d'amis. Il rappelle les cardinaux à la règle des mœurs, interdit au clergé de porter la barbe. Ascète lui-même, appelé à diriger la barque de Saint-Pierre sans avoir intrigué pour cela, il prend au sérieux sa mission. On l'accuse de ladrerie parce qu'il vérifie les comptes de sa cuisinière, qui a du reste le tort inexpiable d'être hollandaise comme les deux valets qui lui suffisent. Il ne consulte pas les cardinaux sachant qu'on ne peut faire de réformes en consultant ceux qui n'en veulent pas, il répond à leurs plaintes que c'est la peste qui empêche les consistoires. Les architectes, les artistes, les poètes font pénitence : les travaux de Saint-Pierre sont interrompus, les prélats de cour sont renvoyés dans leurs diocèses. Les brocards se multiplient. *Pasquin* et *Marforio* se prodiguent, on raconte que le pape a voulu les mettre en prison.

Cet homme de bien meurt à la peine au bout d'un an (14 septembre 1523), à la satisfaction générale. Il ne laissait pas de fortune et l'avait dit aux cardinaux qui assiégeaient son lit de mort pour lui arracher le secret de sa cachette. Son règne est le grand malheur de sa vie comme l'atteste l'inscription gravée sur son tombeau. M. Rodocanachi nous dit sans ambages pourquoi : « il avait toutes les qualités qui font un détestable souverain », étant donné la façon dont on se figurait alors un bon prince. La preuve que son échec n'est pas dû à ses fautes, c'est que son successeur Clément VII, qui ne lui ressemble en rien, qui n'est ni un étranger ni un barbare, qui est un Médicis et un artiste, sera encore plus malheureux. Il verra le sac de Rome, le triomphe de la Réforme, le schisme anglican.

***

Parlons d'un petit livre d'histoire littéraire qui soulève au passage plus d'un problème d'histoire politique. M. Louis Allard est un de ces jeunes universitaires qui maintiennent aux États-Unis le culte de notre langue et de notre littérature. Il appartient à la grande Université Harvard, un des centres intellectuels les plus florissants du Nouveau-Monde.

Il a commencé un grand ouvrage : *la Comédie de mœurs en France au XIXe siècle* (Hachette). Il en publie aujourd'hui le second tome qui porte sur la Restauration (1815-1830).

Il faut bien avouer que la comédie de mœurs à cette époque n'est pas de grande valeur. Il y a renouveau littéraire dans le drame, dans la poésie lyrique, dans le roman à la rigueur, partout où le romantisme naissant commence à bourgeonner. Mais que reste-t-il de la comédie de mœurs, voire de la comédie en général? Le nom de Scribe surnage, mais ses pièces ne se jouent plus et elles n'ont pas été faites pour être lues. Des contemporains de sa jeunesse, de ceux qui ont connu alors des succès d'estime parfois honorables, le nom même ne survit que dans les dictionnaires. Qui se rappelle Casimir-Bonjour, une des colonnes du Théâtre français, qui mourra sous le Second Empire sans être rien, « pas même académicien », comme voulait mettre sur sa propre tombe le pauvre Piron qui au reste avait été élu, mais non accepté par le roi?

Pourquoi cette faiblesse d'un genre qui allait reprendre considérablement avec Augier, Dumas, Sardou et tant d'autres? L'opinion était surmenée après les émotions de la Révolution et de l'Empire — raison de plus pour l'intéresser aux choses de l'esprit et spécialement à la comédie de mœurs où les sujets ne manquaient pas après tant de bouleversements sociaux. Quant aux talents, il n'en faut pas d'extraordinaires pour réussir en un genre où tous les siècles n'ont pas leur Molière. Ne cherchons pas. Ce qui a paralysé la comédie de mœurs, ce qui en a pour le moins entravé l'essor, c'est la censure. Elle n'en fait jamais d'autres. La censure peut avoir son utilité, surtout aux heures de crise, mais par une fatalité tellement insurmontable qu'elle en revêt un caractère congénital, toujours la censure est stupide. En vain les censeurs seront individuellement cultivés, intelligents, libéraux. Du fait même qu'ils sont chargés de la mission de confiance qui consiste à empêcher les écarts de parole ou de pensée, ils sont comme condamnés à en découvrir partout. Un journal du temps prêtait à un des censeurs une parole qui est à peine une exagération. « Je suis payé pour trouver des allusions, il faut que j'en trouve. » Et en effet un censeur qui ne trouverait rien à censurer serait un censeur qui s'avouerait inutile. Le senti-

ment professionnel ne permet pas un tel aveu, à part même toute considération de place agréable à garder.

Laissons les pamphlets, voyons les faits. Le nombre des censeurs théâtraux a varié sous la Restauration de cinq à trois. Au début, les censeurs font un rapport collectif; à partir de 1822, le chef de la division des théâtres au ministère de l'intérieur préfère un rapport individuel qui engage plus son signataire. Les autres censeurs conservent d'ailleurs le droit d'intervenir. Le chef du bureau des théâtres jouit d'un droit de révision et ajoute une note personnelle au dossier sur lequel le chef de division se prononcera, sous réserve de l'intervention personnelle du ministre. En 1826, une sorte de cour d'appel est constituée par deux censeurs d'un degré supérieur, qui jettent sur les répétitions générales l'œil du maître. Étonnez-vous dans ces conditions que non seulement toute hardiesse mais même toute originalité soit impitoyablement pourchassée!

Le nombre des ratures et des corrections est inouï. Un lever de rideau est intitulé : *Fleurette ou les Amours de Henri IV*. Le censeur s'indigne : « Henri IV est présenté dans cette pièce, dit-il, comme un jeune séducteur, cela n'est pas tolérable. » Pauvre Henri IV, dont les bonnes mœurs doivent rester au-dessus du soupçon! Celles de François Ier aussi. Dans un opéra comique, François Ier, amant de la belle Ferronnière, est transformé en Julien de Médicis. Nous sommes au cours de jeunes filles, chanté par l'opérette, où Louis XIV a sous ses ordres le colonel La Vallière et le général Montespan.

Le chef de bureau biffe pour « inconvenance choquante » un vers d'une platitude attendrissante où l'on montrait Henri « dans l'Élysée assis près de Voltaire ». Même si la scène se passe à l'étranger, l'Argus veille. Jouy prête au roi de Portugal Jean II, dit « le Prince Parfait », cette déclaration de principe : « Je veux que mon règne soit le commentaire de la devise de ma maison : Pour le peuple et pour les Lois. » C'est banal, direz-vous. Pas du tout. C'est on ne peut plus mal pensant. Le chef de division intervient en personne. « Vous donnez à votre Prince Parfait une teinte de philosophie dont nous ne voulons pas. » C'était en 1828 : on comprend la Révo-

lution de 1830. Un ministre cache dans son hôtel un condamné à mort pour duel contre son supérieur. « Il faudra, remarque le censeur, que le ministre soit parent du condamné, que celui-ci n'ait ni tué ni blessé son adversaire, que le ministre soit sur le point d'obtenir sa grâce, que le condamné soit très vieux, qu'il soit venu, sans l'en avertir, lui demander un refuge peu avant d'avoir sa liberté. »

Le plus beau, c'est que les censeurs ne sont ni des ignorants, ni des imbéciles. Lemontey est de l'Académie, il a un bagage littéraire imposant et qui n'est pas nul. Il se croit forcé « d'attirer l'attention » du ministre sur un vers où il voit une allusion possible. « Parfois un des Quarante est devenu ministre. » Il remarque que quatre académiciens ont été ministres et que même un d'entre eux l'est encore. L'inoffensif Picard, dans une comédie qui se passe sous la Régence, prête à un de ses personnages des propos subversifs, par exemple : « Le ministre a grand tort. » Sans doute, il s'agit du cardinal Dubois, « mais le nom de Dubois ne fait rien à l'affaire ». Le signataire de cette subtile observation est une autorité considérable, Quatremère de Quincy, membre de l'Académie des Inscriptions, secrétaire perpétuel de celle des Beaux-Arts, ancien député à la Législative et au Conseil des Cinq-Cents, « plein d'âge et de raison » comme Ulysse.

On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces niaiseries. Un amoureux, déjà romantique, s'écrie : « Je donnerais des éternités de félicité céleste pour vous posséder un moment sur la terre. » Ce n'est pas seulement de l'impiété, c'est de l'absurdité. « Il a voulu dire des siècles. » Racine écrit dans *Esther* : « au delà de l'éternité ». Heureusement que madame de Maintenon est un esprit large. L'excellent Casimir-Bonjour, dont toutes les pièces ont un but moral, dont tous les scélérats finissent bien, est tracassé par la censure parce qu'il est un libéral, un normalien, un ancien professeur qui a préféré son indépendance à sa chaire de Louis-le-Grand. Un de ses personnages est un comte qui courtise une fille de marchand. Ordre de lui supprimer son titre de comte. Quelqu'un dit de lui : « Il parle bien, on voit bien qu'il est un homme de la cour. » Par ordre, il faut mettre à la place cette ânerie : « On voit bien qu'il est l'homme du jour. »

Toutes ces chinoiseries ne faisaient qu'aiguiser dans le public l'art de saisir — ou d'inventer — des allusions. Mais elles rendaient le métier d'auteur dramatique bien ingrat. Un génie ne résisterait pas à de tels « caviars ». On n'aurait jamais joué *Tartufe* s'il avait été composé sous la Restauration, ni même *le Misanthrope* parce qu'il y figure des marquis ridicules, ni *le Menteur* parce qu'un gentilhomme ne peut en être un, ni *le Bourgeois gentilhomme* parce qu'il y en a un vrai qui est un peu un parasite. « Je n'ai que ma place au parterre », disait un jour Charles X. Malheureusement la censure avait la sienne derrière le rideau.

***

Qu'est-ce qu'un dictateur? Ce n'est pas un homme de tout repos. C'est avant tout un homme de volonté, que les considérations sentimentales laissent froid, qui n'a aucune faiblesse pour ses amis, aucun ménagement pour ses adversaires, qui fait bon marché de la vie des autres, sachant fort bien qu'il risque la sienne et parfaitement résolu à la défendre à tout prix. Il n'est pas nécessaire que le dictateur ait tous les vices, encore moins toutes les vertus. S'il réussit, ses vices seront considérés comme nationaux, et le deviendront s'ils ne l'étaient pas.

C'est la conclusion qu'on pourrait tirer du volume infiniment curieux que le capitaine anglais H.-C. Armstrong consacre à *Mustapha Kemal* et dont la traduction vient de paraître chez Payot. On est abondamment renseigné sur les autres dictateurs contemporains, Lenine et Mussolini. Hitler même commence à être suffisamment biographié. Il a publié l'histoire de sa vie — et surtout de ses luttes, — dans une sorte d'autobiographie (*Mein Kampf*, mon Combat). Il n'en a pas permis de traduction française, mais nous en avons une excellente analyse dans un volume qui n'a pas été assez remarqué : *Les Mémoires de Hitler* (Perrin) par M. O. Scheid, agrégé de l'Université. Mustapha est moins connu, il est même assez énigmatique. La Turquie actuelle est un pays lointain et fermé. Le capitaine Armstrong y a vécu des années comme attaché militaire, il est un des rares Européens qui

aient personnellement et longtemps fréquenté le maître de céans. Le portrait qu'il en donne est de première main.

Ce n'est pas une étude à résumer. Bien que Mustapha ne soit à aucun degré un personnage taillé à facettes, il a tout de même des nuances qu'un raccourci exagérerait ou ferait disparaître. On peut toujours entreprendre de montrer que Mustapha est un alcoolique, un impulsif, un coureur de mauvais lieux rongé des suites de la débauche, un aventurier sans foi ni loi. Il est non moins certain qu'il est un général de valeur, un ami du progrès à la Pierre le Grand, un régénérateur d'énergie nationale, et que ses réformes tendent à faire, d'un grand Empire vermoulu et corrompu à fond dont rien ne resterait peut-être sans lui, un petit État pauvre et fier, replié sur lui-même, qui a sacrifié sa capitale demi-millénaire pour sauver l'âme ancestrale, et qui est redevenu asiatique pour ne pas succomber à la contamination européenne. Le commandeur des croyants, le calife, a disparu; l'Islam n'est même plus religion d'État; un seul dogme subsiste : la valeur spécifique de ce qui est turc pur sang.

C'est peut-être puéril, c'est peut-être génial : l'avenir le dira. Ce qui est sûr, conclut le capitaine Armstrong, c'est que Mustapha Kemal, comme Sylla, est de ces dictateurs qui n'ont pas d'héritiers. « Sa dictature est telle qu'il est impossible après lui qu'il y ait un autre dictateur en Turquie. » Il sauvera la Turquie ou l'enterrera avec lui. C'est peut-être bien affirmatif. Car un peuple rural, dur à la fatigue, à la souffrance, au travail, roulé en boule, qui n'a de prétention que de rester maître chez lui, a bien des raisons et des moyens de durer.

A. ALBERT-PETIT

L'ABBÉ HENRI BREMOND

C'est une grande perte pour la France que la mort de l'abbé Henri Bremond; une très grande perte pour sa vie intellectuelle et spirituelle. Ce qu'il lui a apporté est incalculable. Nul ne peut prévoir ce qu'il lui aurait donné encore. Je ne parle pas ici du deuil de ses amis, qui étaient infiniment nombreux. Ce n'était pas seulement la solidité de son affection, la vigueur de son dévouement, qu'il fallait estimer en lui, mais ce pouvoir d'animateur, cette productivité dans le commerce quotidien, cette intelligence si aisée, si profonde, si subtile, pour laquelle on eût dit qu'il n'y avait pas de problème, tant il se faisait un jeu de les résoudre tous; intelligence dont bénéficiaient ses familiers, et jusqu'à ses plus banales relations, car, il lui eût été impossible d'approcher un être sans l'enrichir en quelque chose. Il était typiquement de ces hommes que l'on ne quitte pas sans se sentir ennobli et sans être plus content à la fois et de lui et de soi. C'était autrefois un signe de politesse que de se montrer ainsi; chez l'abbé Bremond, c'était une marque de haute charité.

Il y a quelques mois, nous assistions au départ de Charles Andler, à qui les lettrés sont redevables d'un des chefs-d'œuvre de la critique contemporaine, chef-d'œuvre d'ailleurs bien peu connu et qui s'appelle *Nietzsche, sa vie et sa pensée*; aujourd'hui c'est l'abbé Bremond qui nous quitte. Avec ces hommes, deux grandes forces de la pensée française disparaissent; deux esprits irremplaçables. Du moins, nous reste-t-il leurs œuvres, mais nous n'aurons pas assez fait pour eux tant que nous

n'aurons pas donné davantage le goût de les lire. J'entends à tout instant des personnes qui veulent se montrer distinguées, repousser la lecture des romans comme frivole et des nouvelles, comme indigne d'elles. Par contre, elles se jettent sur les mémoires comme si elles en retiraient un témoignage de leur propre sérieux et de leur valeur intellectuelle. Il leur semble que d'écouter les potins d'un autre siècle les relève beaucoup à leurs yeux. Je ne méprise pas les mémoires ni ceux qui les lisent, mais je suis fâché qu'on veuille trouver dans cette distraction une source d'enorgueillissement. Si l'on estime que les romans sont au-dessous de soi, qu'on prenne donc l'habitude de s'élever jusqu'à des ouvrages comme *Nietzsche, sa vie et ses idées* ou l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, qui est un monument, non seulement de critique, mais de spiritualité.

***

L'abbé Bremond est né à Aix-en-Provence en 1865, sur cette place des Prêcheurs, qui est un des centres de la ville et où pendant plus d'un siècle ses ancêtres ont été notaires.

Aix a vu naître des hommes bien différents : Vauvenargues, Zola, Alfred Capus, l'abbé Bremond, Joachim Gasquet. Quels esprits différents en apparence! Et cependant, si l'on y regarde de plus près, ils ont en commun je ne sais quelle foi native dans la vie, un optimisme généreux, le goût du courage, une certaine confiance en l'homme, malgré les déceptions qu'il peut donner. Ils avaient aussi, — et même Capus, qui fut, en apparence, un auteur gai — le sentiment que la vie est une chose sérieuse et qu'il faut vivre en profondeur. Il serait puéril de faire ressortir ce trait chez un homme qui a été un prêtre infiniment respectueux de son état, et presque un apôtre, et l'auteur des grandes œuvres que l'on sait. Je veux dire simplement qu'il y a dans l'air aixois, dans cet isolement d'une ville ancienne, entre ses hôtels et ses fontaines, sous les plus beaux marronniers du monde, et aussi dans les cadences d'une campagne exceptionnelle, qui scande ses collines comme des strophes, qui fait penser à la terre florentine et qui élève, au-dessus de ses cyprès, de loin en loin,

une cime bleue qui fait penser à la Grèce, quelque chose qui donne le goût de la gravité et de l'essentiel. Ce goût-là, il est bien certain qu'Henri Bremond dut le trouver déjà tout enfant.

Son père avait fait son éducation chez les Jésuites. Ce furent les Jésuites qui élevèrent son fils, qui virent tout de suite ce qu'il y avait de fécond, d'original, de dirigeable dans cette jeune intelligence. A dix-sept-ans, Henri Bremond sent déjà qu'il ne pourra plus les quitter. Cette atmosphère d'intelligence aiguë et d'ardente foi est bien celle qui sera indispensable à sa vie. En 1882, il s'embarque pour l'Angleterre où il va faire son noviciat.

L'Angleterre eut sur lui une influence considérable. Peu de lettrés ont connu sa littérature aussi parfaitement que l'abbé Henri Bremond, et sans doute, n'aurait-il pas écrit ce qu'il a écrit sur la poésie pure ou sur la prière et la poésie, s'il n'avait pas lu d'aussi près les grands poètes de l'Angleterre, s'il n'avait pas été à même de connaître les théories de ses critiques. Enfin, il y découvrit le cardinal Newman et ce fut une des aventures capitales de sa vie spirituelle. Il devait en 1906 présenter au public des prières et des méditations de Newman et écrire sur lui un essai de biographie psychologique, qui est une merveille de clairvoyance et d'exactitude.

Il apprit aussi à aimer Dickens et George Eliot sur laquelle il a publié un des meilleurs essais qu'elle ait inspirés. George Eliot, en effet, était pour Henri Bremond la preuve que l'on rejoint, dans certains cas, la religion par la charité; car ce grand romancier, qui tendait instinctivement au mysticisme, en était si éloigné par son dogmatisme rationaliste que toutes ses œuvres montrent la place et l'histoire de ce déchirement. Dans *Middlemarch*, elle a esquissé le portrait d'une femme moderne, dans lequel elle voulait voir une sainte Thérèse. Hélas! combien la sainte Thérèse que nous connaissons est absente de ce portrait. Mais l'abbé Bremond ne cherchait pas dans George Eliot ce qui lui manquait; il y voulait voir ce qu'il y a d'affirmatif en elle, c'est-à-dire un sentiment supérieur des âmes, que peut-être aucun romancier d'aucun temps, ni d'aucun pays du monde n'a eu à ce degré.

Je n'ai point ici la place et je ne forme point le propos de

raconter toute la vie de l'abbé Bremond. Il me faut cependant m'arrêter à deux épisodes, dont l'un est la mort de George Tyrrel et l'autre, la rencontre avec Maurice Barrès. Le drame de la vie du Père Tyrrel nous emmènerait aussi trop loin. Mais enfin on se souvient que celui-ci fut interdit à cause de ses tendances modernistes. Le Père Bremond était alors son ami, il ne l'abandonna pas. En 1904, Henri Bremond était devenu prêtre libre, son ordre l'ayant restitué au clergé séculier. Quand, en juillet 1909, l'auteur de *Newman* apprit que le Père Tyrrel agonisait à Storrington, dans le Sussex, il courut à son chevet. Ce fut l'abbé Henri Bremond qui lui donna l'absolution. Ce fut lui encore qui prononça à ses funérailles un discours empreint du sentiment religieux le plus élevé. Mais Mgr Amigo, évêque de Southwark, avait refusé de laisser enterrer le Père Tyrrel dans une terre chrétienne. Interdit de son vivant, le mort devait le rester. Pour l'aide qu'il lui avait apportée, l'abbé Bremond fut frappé de suspension *a divinis* par l'évêque de Southwark et le cardinal Merry del Val confirma cette mesure. Henri Bremond se soumit et on lui rendit cinq mois après le droit de dire la messe. Cette page si simple, si grande, où le cœur et le souci de l'âme humaine l'ont emporté sur toute autre considération est l'événement héroïque de la vie de l'abbé Bremond. Nul doute qu'il n'en eût accompli bien d'autres s'il en avait eu la possibilité.

Est-ce une simple anecdote que la rencontre de Barrès et d'Henri Bremond? Non point, car ces deux esprits devaient mutuellement s'animer l'un l'autre, se réchauffer, oser davantage dans leur voie, parce qu'ils savaient qu'un grand ami fraternel accompagnerait leur effort. Barrès était venu en Grèce dans l'espoir de trouver la Grèce; mais il ne l'aimait pas assez pour la rencontrer ou plutôt il voyait une Grèce élégante, sèche, dépouillée, telle que l'ont faite le temps et les professeurs. S'il avait mieux connu la vraie Grèce, sans doute ne se fût-il pas tant acharné à y retrouver sa Lorraine. En revanche, il découvrit l'abbé Bremond, dans une circonstance très particulière et dont il nous a laissé l'amusant récit dans la dédicace de son enquête au *Pays du Levant*.

« Que d'années déjà depuis ce jour d'Athènes où nous nous sommes rencontrés entre ciel et terre sur un échaufadage du

Parthénon! Des ouvriers travaillaient à la façade du temple qui regarde les Propylées et, vous et moi, nous avions eu chacun l'idée de monter sur le haut plancher pour mieux admirer la frise de Phidias. Je vois encore, comment, à cette minute, où nous nous sommes nommés l'un à l'autre, votre main s'appuyait au marbre sacré. »

Quand Henri Bremond pensa à écrire son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, ce fut à Barrès qu'il en parla d'abord. Et ce fut Barrès qui le premier s'enthousiasma. Pour cette intelligence sans foi, rien n'était plus précieux que la connaissance et l'étude de ces développements religieux qui sont à la fois les assises de l'âme humaine et ce qu'à l'exemple de François de Sales l'abbé Bremond devait appeler « sa plus fine pointe ». C'est que la science de l'homme est peu de chose si elle s'en tient à nos qualités et à nos défauts les plus ordinaires, à ces traits de caractère qui tombent sous les sens et qui font l'objet des conversations les plus courantes, dès que nous parlons des uns des autres. Dans une page audacieuse, ayant à nous peindre Marie de l'Incarnation, l'abbé Bremond s'écrie : « Elle prend l'âme à l'endroit précis où La Rochefoucauld la laisse, au seuil de la véritable vie intérieure. Je ne voudrais choquer personne; il me semble pourtant qu'après tout, *les Maximes* n'apprennent rien de si nouveau à un homme d'intelligence moyenne, et à plus forte raison, *les Caractères*. Qui de nous, pour peu qu'il ait le facile courage d'être sincère avec lui-même, ne se moque de cette comédie de vertus où nous tenons tous, bon gré mal gré, notre rôle, les bienséances nous interdisant la belle franchise des cyniques, mensonge, elle aussi, du reste? Fausse charité, fausse compassion, fausse modestie, fausse piété, ce moi de surface, qui ne le connaît? L'autre moi, en revanche, *nouménal*, si j'ose ainsi m'exprimer, le vrai, le seul vrai, pire peut-être ou meilleur que celui dont les simples moralistes font leur proie, comme il nous échappe! Nous l'ignorerions tout à fait sans les mystiques, et sans les quelques moralistes qui voisinent avec eux, un Vauvenargues, un Joubert, un Coleridge. »

C'est ainsi que l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* est non seulement un monument de critique, mais encore, par les textes qu'elle cite, les commentaires qu'elle

en fait et les hommes qu'elle dépeint, un monument de psychologie. Jamais, autant que dans ces volumes, on n'a eu le sentiment que la race psychologique, par excellence, était la race française. Il n'y a pas un mouvement de l'âme, pas un repli de la conscience, pas une des possibilités, des variations, des tendances, pas un des remous de notre vie intérieure qui n'aient été évalués, sondés, découverts, par ces maîtres incomparables dont on peut dire que l'abbé Bremond a fait la découverte, car ils nous étaient entièrement cachés, et qu'il nous a rendus dans état de jeunesse et de fraîcheur presque miraculeux. On peut dire qu'à travers les onze volumes de cette *Histoire*, — car le dernier, *le Procès des mystiques*, venait à peine de paraître quand l'abbé Bremond est mort, — on trouve à foison des textes qui sont proprement sublimes, et dont, sans notre cher abbé, personne n'aurait eu connaissance. Cette chaîne de confesseurs, de médecins de l'âme, de mystiques, quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas de nous l'avoir rendue! C'est une des beautés les plus parfaites de la France, qui était ainsi enterrée pour tous et qui nous est restituée.

Mais l'admirable, c'est qu'ayant découvert tant d'œuvres d'un aspect si chagrin, d'une tendance si aride, d'une dévotion si minutieuse, l'abbé Bremond ait su découvrir la flamme qui les animait et qui aurait été étouffée pour nous si nous avions ouvert sans lui ces livres. Que de pages froides, et presque sans couleur, n'a-t-il pas dû lire avant d'exhumer ces morceaux tout flamboyants d'amour et d'intelligence qu'il nous a conservés!

Il n'y a pas un texte si obscur ou si pauvre d'apparence auquel l'abbé Bremond n'eût apporté sa lumière. Quand on est entré dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, on est en pleine passion, la plus grande, la plus pure de toutes. L'atmosphère y est orageuse; c'est qu'on ne va point à la perfection par un chemin égal et régulier. Rien n'est indifférent à l'abbé Bremond. Il lui faut comprendre jusqu'au bout, ou s'enthousiasmer, s'attendrir, ou tempêter, s'indigner, invectiver contre un ennemi de la vérité. De l'extase que lui causent ses découvertes, il passe à une sombre colère, à la tristesse, au sarcasme; rien de plus vivant que la lecture de ces pages où

il semblerait d'abord que ne soient collectionnés que des textes abstraits. C'est qu'il s'agit ici des phénomènes qui intéressent avant tout la vie spirituelle et que la vie spirituelle est ce qu'il y a de plus important au monde; et je dirais même au point de vue du profane, car les états de conscience les plus insondables, les plus intenses, les plus mystérieux sont ceux dont il est question dans cette *Histoire*. Et personne n'a traduit, n'a compris, n'a étudié ces états de conscience comme les grands maîtres dont l'abbé Bremond nous révèle la figure. Il prend son récit à la fin du XVIe siècle; à l'époque justement où, quand on ne sait rien, on croirait volontiers que la grande flamme mystique du Moyen Age commence de brûler en veilleuse. Or, rien n'est plus faux que cette idée. Bien au contraire, c'est une magnifique effervescence religieuse qui se produit alors. De grands ordres sont réformés, l'Oratoire provençal est fondé, le Carmel étend sur les siècles son ombre infinie. Et voici Pierre Fourier, Didier De la Cour, madame Accarie, Bérulle, l'École du Père Lallemand, le Père de Condren et tant d'autres, voici d'innombrables saints, des métaphysiciens, de pieux médiateurs, des savants des choses de l'âme, des professeurs d'oraison. A travers ces innombrables figures, l'abbé Bremond entreprend une magnifique étude du mysticisme. Les docteurs dont il se recommande sont inépuisables là-dessus et tous disent la même chose. Mais ils le disent avec des nuances, avec des détails variés et ravissants. Grâce à lui et grâce à eux, nous approchons de ce phénomène central qui est le mysticisme et que nous apprenons à connaître de loin comme on voit à l'horizon une montagne inaccessible, mais des contreforts de laquelle nous savons que nous pouvons approcher, même si la cime nous demeure interdite. On se fait, en général, du mysticisme une idée grossière, fausse, exaltée. On le confond avec ces ravissements, ces extases, dont nous avons ouï parler par sainte Thérèse, par saint Jean de la Croix, et qui n'y sont qu'une brève illumination. Il ne s'agit au fond que d'une adhésion si étroite, si complète, si absolue à Dieu que nous ne sommes plus qu'instrument de sa volonté. Mais dans ce domaine, si délicat, les erreurs sont innombrables. Un pas de plus, et c'est le quiétisme, une passivité absolue, une sorte de repos

immérité par excès de la volonté divine. L'abbé Bremond a marqué, toutes les fois qu'il l'a pu, de la façon la plus claire et la plus précise, en quoi résidait le danger de cette pente trop molle. Il revient souvent sur ce fait que la passivité apparente de l'âme chez les vrais dévots n'est qu'une obéissance totale à la volonté céleste, mais nullement un abandon et qu'elle est entretenue, au contraire, par une volonté perpétuelle, infatigablement agissante et n'attendant rien de celui à qui elle se donne; ni récompense, ni bonheur, et simplement le désir tenace de s'unir à lui.

Il écrit à propos de saint François de Sales : « Après tout, ce besoin de s'oublier, cette volonté qui se renie en quelque sorte elle-même, qui aspire à s'écouler, à se perdre, à mourir enfin en celui qu'elle aime, n'est-ce pas la définition de l'amour humain : réalité antérieure à toute révélation, et que la révélation ne nous fait mieux connaître que parce qu'elle la nourrit, la purifie, l'exalte et la comble. *Da mihi hanc aquam ut non sitiam.* »

Et il cite saint François de Sales lui-même : « L'âme écoulée en Dieu ne meurt pas; car, comment pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie? Mais elle vit sans vivre en elle-même. »

L'autre danger est de voir dans ces transfigurations intérieures je ne sais quel sensualisme transposé, quelle délectation secrète, et la plupart de nos psychologues contemporains ne se sont pas fait faute de traduire ces états en termes presque physiologiques, confondant sans cesse les expressions concrètes que les mystiques ont employées avec des exaltations pour lesquelles aucun langage humain n'a été créé. Il n'y a ici rien qui touche aux sentiments qui nous sont familiers, sauf en de très rares exceptions. Ce n'est pas la poursuite d'un bonheur quelconque, d'une jouissance purifiée qu'il faut chercher ici, mais ce que Bossuet appelle l'acte le plus grand, le plus élevé que nous puissions faire, c'est-à-dire consentir à la vérité, *mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous.* La sensibilité contemporaine, l'excès de l'émotivité, ont pu tromper beaucoup d'êtres et même de sincères chrétiens, sur le but ou sur le résultat de leur démarche. L'abbé Bremond insiste souvent sur ce que l'on pourrait appeler l'immense petitesse, la rayonnante modestie, du résultat à obtenir.

Citons encore ici saint François de Sales : « On cherche tou-

jours celui qu'on aime toujours, dit le grand Saint Augustin; l'amour cherche ce qu'il a trouvé, non afin de l'avoir, mais pour toujours l'avoir. »

L'abbé Bremond appelle cet état une mort vivante. Aucune constatation expérimentale ne nous donne la certitude absolue que nous avons atteint le but proposé et François de Sales dit d'une manière magnifique : « Nous ne sommes pas plus assurés d'avoir [l'amour] en le sentant qu'en ne le sentant pas. » Ceci est la condamnation la plus absolue de tous ceux qui veulent voir dans cet amour partagé un mouvement qui contienne encore les formes extérieures de notre sensibilité. En une œuvre retrouvée par l'abbé Bremond et qui s'appelle : *Conduite d'oraison pour les âmes qui n'y ont pas facilité*, parue en 1634 et qui a été attribuée soit au Père Claude Séguenot, soit au Père de Condren, l'abbé Bremond relève les lignes suivantes : « De sorte qu'en cet état, l'âme opère plus par les mouvements de Dieu que par les siens propres, et, sans discernement, elle fait beaucoup de choses dans ces mouvements-là sans en connaître ni la fin, ni la cause. » Ici commence la nuit abyssale et nul témoignage ne peut nous faire comprendre ce qui s'y passe. Aucun des mystiques qui en ont parlé n'a pu employer un autre langage que celui dont nous nous servons tous les jours pour les choses de la vie courante et, en les lisant, nous savons bien que ces mots-là sont inaptes à nous faire éprouver ces passages.

Vous pensez bien que ces quelques lignes ne sont ni un résumé, ni une explication du *Sentiment religieux en France*. Mais quelques notes prises, pour ainsi dire, en marge de l'œuvre pour vous faire comprendre à quel point elle est générale et passionnante et quel est l'intérêt humain des problèmes étudiés. Si l'on me demandait, n'ayant point le temps de tout lire, ce qu'il faudrait en distraire, peut-être conseillerais-je la lecture, soit des chapitres consacrés au Carmel dans l'*Invasion mystique*, soit à Marie de l'Incarnation dans la *Conquête mystique*, soit 140 pages, absolument lumineuses sur saint François de Sales dans la première partie de la *Métaphysique des Saints*. Mais beaucoup de ceux qui auront lu avec soin ces pages sereines, seront immédiatement tentés d'aborder tout le reste.

Il était dans la nature de l'abbé Bremond, et aussi dans sa doctrine, de chercher à travers toutes les manifestations de la vie celles qui laissaient paraître, même inconsciemment, une tendance à la vie religieuse. Il avait été frappé, à différentes reprises, de ce que l'état poétique déchaînât en nous des pouvoirs d'irradiation et de projection hors de soi, dans lesquels on pouvait trouver une sorte d'intuition de la vie religieuse la plus élevée. C'est à cette étude qu'il consacra un petit livre appelé *Prière et poésie*, dont on a beaucoup parlé, qui est plus familier à beaucoup que l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* et qui est d'un merveilleux enseignement. Son but, comme il le dit lui-même, n'est pas de savoir de quoi est fait un poème, ni par quelle règle de rhétorique, ni quel procédé technique l'auteur est arrivé à sa réussite lyrique. Il ne s'agit pas ici de recettes et de règles : « Depuis le pré-romantisme, dit-il, l'esthétique se tourne d'un autre côté. L'ancienne méthode, ayant manifestement échoué, nous pensons enfin être plus heureux, et certainement nous ne serons pas plus malheureux, en recherchant, non plus de quoi est fait, mais comment se fait un poème; en scrutant le mystère non plus du poème mais du poète. » En étudiant ce problème l'abbé Bremond a trouvé aisément, non point que la poésie a une origine religieuse — ce qu'au surplus nous savions déjà — mais que lorsque l'homme inspiré — qu'il s'agisse ici de Shelley, de Victor Hugo, de Hölderlin de Leopardi, ou de tous ceux qui n'ont jamais trouvé une forme digne de leur jaillissement intérieur, — entre pour ainsi dire, en transe, la situation d'esprit où il se trouve est psychologiquement analogue à celle où il est plongé quand il entre en oraison. Dans l'un et dans l'autre cas, ce qui est ébranlé en lui, c'est on ne sait quel retentissement ineffable. Les textes que l'abbé Bremond apporte à l'appui de sa thèse sont innombrables et très convaincants, depuis ceux d'un critique oublié, qui fut un ami de Sainte-Beuve et qui s'appelait Charles Magnin, jusqu'aux critiques anglais contemporains que ce problème a préoccupés. Charles Magnin disait déjà qu'il y a dans l'homme une faculté tout à fait distincte de la raison et de la sensibilité. Or, c'est justement cette faculté qui est à l'origine des deux phénomènes en question. Ici encore, il ne faut point

parler à l'étourdie et mêler les deux tendances. Du fait qu'un homme pénètre dans un monde qui est proprement le monde lyrique, il ne s'ensuit pas, ni qu'il soit religieux, ni qu'il ait quelque tendance à devenir mystique ou même pieux. Mais si l'on nous permet cette comparaison, il s'agit du même orgue, dont certains claviers peuvent rendre des sons isolés et dont tous réunis aboutissent à un plein déchaînement musical. La table de résonance est de la même famille, si elle n'a pas la même étendue. Peut-être ces choses sont-elles obscures à qui ne les a jamais ressenties. Et ceux qui les ont niées, en effet, étaient aussi éloignés des unes que des autres. Si notre intelligence, dit à peu près l'abbé Bremond, n'atteint pas directement et immédiatement l'Être des Êtres, elle aspire vers lui avant même de le connaître, car elle rencontre entre les mystiques et lui des intermédiaires moins inabordables qui sont les poètes.

Ces méditations et bien d'autres amenèrent l'abbé Bremond à ses études sur la poésie pure et sur certaines formes du romantisme. Dans le romantisme, il poursuivait ce renouveau religieux de l'âme qui lui est si nécessaire à l'étude de celle-ci. Cette poursuite chez les poètes romantiques — et il aurait pu la trouver plus significativement encore chez les Allemands que chez les Français — d'un état où l'âme se trouve à la fois dans une tension extrême et dans une réceptivité infinie, voilà bien, en effet, quelque chose qui nous approche de l'appréhension du divin. Mais la poésie pure devait être à ses yeux l'accomplissement le plus absolu de cet état parfait, puisque se débarrassant à la fois de l'excès de raison et de l'excès de sensibilité, elle en arrive à un état d'exaltation parfaite qui est comme l'émanation totale de soi. Lorsque *Poésie pure*, de l'abbé Bremond, parut, ce livre qui était fait en partie sous l'influence de M. Paul Valéry et à sa louange, l'auteur de *la Jeune Parque* n'avait pas encore publié cet admirable morceau d'une portée analogue et dans lequel il dit : « La poésie est l'art de représenter, ou de restituer par les moyens du langage articulé, *ces choses* ou *cette chose*, que tendent, obscurément, d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs, etc., et qu'ici *semblent vouloir exprimer les objets*, dans ce qu'ils ont d'apparence de vie, ou de dessein supposé. Cette

chose n'est pas définissable autrement, elle est de la nature de cette énergie qui se dépense à répondre à ce qui est... »

Cette discussion sur la poésie pure entraîna l'abbé Bremond à bien des discussions et à d'inutiles polémiques. On se souvient de celle qu'il engagea contre Paul Souday. On ne peut que regretter aujourd'hui qu'il y ait attaché tant d'importance et qu'il y ait usé un temps précieux.

Hélas! il est mort sans achever l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. C'est là quelque chose d'irréparable. Son plan pourra être repris, mais personne ne retrouvera cet esprit de feu pour animer le passé. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'une compilation, mais d'une résurrection. Ce que nous voudrions dire en terminant, — et le dire une fois de plus, — c'est que la lecture de cette œuvre est moins aride qu'on ne le croit et plus riche en considérations de toute espèce qu'on ne le pense. Dans une époque aussi ravalée que la nôtre, où il semble que l'individu se réduise de plus en plus à des préoccupations et à des réflexes d'une invraisemblable simplicité, au moment où nous assistons presque partout à une dégradation naturelle et d'ailleurs sans malice de la figure humaine, il faut revenir à une œuvre comme celle de l'abbé Bremond pour se rendre compte qu'il y a dans cette âme si souvent obscurcie plus de merveilleuses perspectives que notre temps ne nous permettrait de le croire.

EDMOND JALOUX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Il y a longtemps que la Bourse de Paris n'aura connu une période aussi creuse que l'a été le mois d'août qui s'achève; il est peu probable, en effet, que les dernières séances ramènent une activité qui semble avoir totalement déserté le marché. Celui-ci pour l'instant est visiblement dépourvu de moteurs capables de le mettre en mouvement. La spéculation n'a même plus de nouvelles inquiétantes à exploiter, la crise du dollar ne donnant actuellement pas ce que d'aucuns en attendaient.

L'inaction à la Bourse est, d'ordinaire, génératrice de baisse. Cette fois elle donne plutôt une impression de fermeté. Les cours ne progressent certes pas. Mais ils n'ont pas non plus rétrogradé. Les quelques ventes qui se présentent, car il y en a toujours normalement, trouvent donc une contre-partie qui estime que les cours actuels ne sont pas désavantageux. Les petites opérations qui en résultent font, en somme, l'effet d'une légère brise sur la surface d'un lac parfaitement tranquille.

Après cette période de calme, la canicule apaisée, les vacances finies, la Bourse retrouvera-t-elle plus d'activité ? Cela évidemment dépendra des événements. S'ils redevenaient inquiétants, si de nouvelles manifestations imprévues de la crise mondiale surgissaient, la Bourse, tout naturellement, redeviendrait elle-même tourmentée et mauvaise. Il semble, cependant, que ce soit, maintenant, l'éventualité la moins probable. Le gros de la crise me paraît passé. Il reste, sans doute, de grandes difficultés à surmonter ; mais soit accoutumance, soit œuvre du temps, on les voit ou on croit les voir se résorber. La Bourse y pourrait puiser un élément de soutien. Toutefois, il faudrait que quelque chose de nouveau la mette en mouvement pour attirer vers elle l'attention avec vigueur.

Il est bien vrai que nous avons chez nous de grandes réserves de capitaux qui demeurent sans emploi. Il ne faut point compter que, dans l'état actuel des circonstances, elles viennent d'elles-mêmes vers la Bourse. Nos vieilles valeurs industrielles sont trop connues pour paraître aguichantes. Il en est peu qui n'aient eu à pâtir de la crise. On sait bien que la plupart d'entre elles s'en remettront. Mais on sait aussi qu'il leur faudra vraisemblable-

ment plusieurs années pour retrouver leur brillante et incontestable prospérité d'antan. Ces valeurs, à leurs cours actuels si insuffisants qu'ils paraissent comparativement à ceux d'il y a cinq ou six ans, ne produisent en général qu'un modeste revenu de 2 à 3 p. 100. Encore que s'y intéresser soit sans doute le meilleur, le plus sûr investissement, la plupart des capitaux estiment que l'ascension sera vraisemblablement trop lente pour être alléchante.

On souhaite des gains rapides et importants, dût-on courir de gros risques.

Ce sont toujours des valeurs nouvelles et prometteuses qui, à la fin des crises, sortent les capitaux thésaurisés de leur léthargie. Dans le passé les mines d'or, les caoutchoucs, les pétroles, entre autres, ont successivement joué ce rôle. A défaut de neuf — quand il ne se présente pas à point, — on se contente de « vieux neuf » et, là, les valeurs métalliques, cuprifères en tête, sont toutes indiquées.

Les vieux boursiers savent bien que, depuis cinquante ans, le Rio et ses satellites ont, maintes fois, brillamment tenu cet emploi. Il se pourrait bien que les circonstances leur redevinssent encore plus favorables que jamais. C'est ce que pensent, aussi bien à Londres qu'à Paris, des groupes financiers importants, des animateurs avertis qui préparent des introductions nouvelles, sur le marché, d'affaires métalliques dont les résultats acquis sont nettement probants. Je vois là, pour ma part, une orientation opportune qu'il me paraît intéressant de suivre. On a parlé, par exemple, de la cotation, à la Bourse de Paris, des actions de la mine yougoslave de Trepca, qui exploite dans une région voisine de Bor, dont nous n'avons pas à nous plaindre. Sous réserve, bien entendu, de cours initiaux avantageux j'y applaudirais, comme je n'hésiterai pas à seconder à l'occasion, dans cet ordre d'idées, les initiatives intéressantes qui me sont signalées car je suis fermement convaincu que c'est le meilleur moyen de ramener l'activité et la prospérité sur notre marché des valeurs, pour le profit de tous.

A Londres la tendance générale s'est raffermie en connexion avec le redressement enregistré à New-York. Les pétroles et les mines métalliques se sont inscrites en reprise plus ou moins importante. Les mines d'or restent bien orientées. Valeurs locales en bonne tendance.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris. 8e.